

SCIENCE & VIE

GUERRES

& Histoire

Exclusivité!

« J'ai abattu 17 MiG sur Mirage »

Giora Even, l'as des as israélien, raconte.



La garde viking au service de Byzance



Les Italiens font-ils de bons soldats ?



États-Unis-Mexique, la guerre oubliée



Dossier

Hitler attaque Staline

Barbarossa

La campagne de tous les extrêmes

Les vraies raisons de l'échec allemand

L 17103-2-F: 5,95 € - RD



DOM: 6,50 € - BEL: 5,95 € - CH: 9,00 FS - CAN: 9,25 \$CAN - AND: 5,95 € - ESP: 5,95 € - GR: 5,95 €

ÉDITION SPÉCIALE

HORS-SÉRIE

SCIENCE & VIE

MONDADORI FRANCE

EXCLUSIF

QUAND LE RAFALE
MÈNE LA GUERRE
EN LIBYE



SPÉCIAL AVIATION 2011

NOUVEAUX CONFLITS
NOUVELLES TECHNOLOGIES
NOUVEAUX ENJEUX

**COMMENT
VOLERONS-NOUS
DEMAIN ?**



SÉCURITÉ, CONFORT, COÛTS...
LA NOUVELLE DONNE DU TRANSPORT AÉRIEN

EDITORIAL

Chers lecteurs, je tiens d'abord à vous remercier d'avoir été si nombreux à lire notre premier numéro. Vous avez fait de ce lancement un succès. Vous nous avez ainsi donné les moyens de continuer à produire le magazine de référence en matière de vulgarisation de l'histoire militaire.

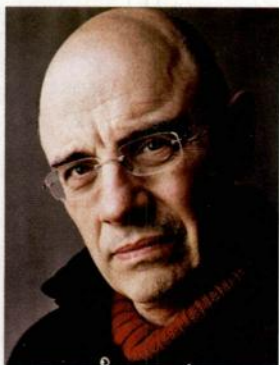
Ce second numéro de *Guerres & Histoire* est placé sous le signe du soixante-dixième anniversaire de l'opération Barbarossa, la campagne de tous les extrêmes. Jamais autant d'hommes et autant de matériel ne se sont affrontés sur un espace aussi vaste. Jamais aucun conquérant, depuis les Mongols au cœur du Moyen Âge, n'a eu d'objectifs aussi démesurés et aussi radicaux. Jamais autant de sang n'a coulé : le second semestre 1941 se solde par au moins 6 millions de morts, des Soviétiques à 95 %, des Juifs soviétiques à 20 %. Jamais armée n'a encaissé défaite aussi retentissante que l'Armée rouge : Barbarossa prit pour elle plus souvent le visage de la déroute que celui de la résistance. Rarement aussi, un dirigeant ne se sera trompé à ce point : l'aveuglement suicidaire de Staline demeure une immense énigme. Jamais, non plus, un attaquant ne s'est vu si promptement frustré du fruit de sa victoire : Hitler sait, dès janvier 1942, qu'il ne peut plus vaincre son adversaire alors qu'il croyait l'avoir broyé quatre semaines auparavant. Comment l'URSS a survécu au choc et pourquoi les Allemands ont échoué sont les deux lignes directrices d'un dossier de 26 pages. Fidèles à notre ligne éditoriale, nous avons interviewé des témoins, ainsi que les meilleurs historiens, russes, allemands et anglo-saxons.

Le second trait marquant de ce *Guerres & Histoire* n° 2 nous vient du ciel. Trois sujets — dont l'exclusivité — traitent des forces aériennes, de leur doctrine, de leur histoire, de leur avenir — fort compromis si l'on en croit Martin van Creveld qui a accepté de nous livrer ses réflexions au moment où les bombes pleuvaient sur Tripoli. Le grand historien israélien n'a pas manqué de relever qu'il y a exactement cent ans, en 1911, l'aviation participait pour la première fois à une opération militaire. C'était aussi en Libye, que le royaume d'Italie tentait alors d'arracher à la suzeraineté turque. Je vous invite particulièrement à lire son interview, page 98 : elle aboutit à des conclusions qui vont faire hurler les aviateurs du monde entier.

Enfin, chers lecteurs, je vous encourage à nous faire part de vos remarques, questions et suggestions, soit sur notre page Facebook www.facebook.com/guerresethistoire, soit par courriel à courrier.SVGH@mondadori.fr. Ceci afin de mieux vous connaître et de mieux répondre à vos attentes.

Cordiales salutations. ■

Jean Lopez, rédacteur en chef



■ **Jean Lopez**
Rédacteur en chef.
Scrute les deux guerres mondiales depuis qu'il sait lire. Un des spécialistes français de l'Armée rouge et du conflit germano-soviétique.



■ **Pierre Grumberg**
Rédacteur en chef adjoint.
N'aime rien plus que les ponts d'envol des porte-avions et l'odeur du kérosène. Autre centre d'intérêt : les rapports entre guerres, sciences et techniques.



■ **Yacha MacLasha**
Conseiller de la rédaction.
Ancien diplomate, fin connaisseur du monde russe, écumeur des steppes et des archives. Capable d'interviewer en six langues.



■ **Michel Goya**
Conseiller de la rédaction.
Colonel, historien militaire, directeur de recherches à l'Irsem, l'Institut de recherches stratégiques de l'École militaire.



■ **Laurent Henninger**
Chargé d'études à l'Irsem, organisateur d'innombrables colloques savants sur la guerre à travers les âges, accoucheur d'idées, militant de la nouvelle histoire bataille.

EXCLUSIVITE



6-12 →
« J'ai abattu 17 MiG »
L'as des as israélien Giora Even
raconte ses combats sur Mirage

SUR LE FRONT

18 → Caméra au poing
Biafra : quand l'image manipule la guerre
Les reportages croisés de Gilles Caron et Don McCullin.

56 → Chasse aux mythes
Les Italiens font-ils de bons soldats ?
En dépit de leur mauvaise réputation, les combattants
de la péninsule n'ont jamais démerité.

L'INTERVIEW CHOC

98 → « Vaincre avec
la puissance aérienne ?
Un canular historique ! »

Martin van Creveld, le plus grand historien
des technologies militaires, démolit le mythe
de la toute-puissance des armées de l'air.

SOMMA

60 → La guerre oubliée
États-Unis-Mexique, l'aigle de fer
contre l'aigle de terre

Entre 1846 et 1848, le voisin du Nord arrache au Mexique
la moitié de son territoire.

70 → À la loupe
Tyr, le maître siège d'Alexandre
En 332 avant J.-C., le conquérant dirige devant Tyr le siège le plus
éprouvé de toute son épopée.

78 → Troupes
Garde varègue : l'armée privée
des empereurs byzantins
Des mercenaires venus du Nord de l'Europe constitueront pendant
plus de quatre siècles l'élite des troupes de Constantinople.

84 → Aux armes !
Dreadnought, 1906 : le cuirassé
qui pousse à la guerre
Comment une innovation technologique mal interprétée peut
chambouler le jeu des alliances et conduire à une guerre mondiale.

90 → Un classique revisité
Douhet, le prophète du Blitz
Entretien avec l'historienne Claude d'Abzac-Epezy.

RUBRIQUES

14 → Actualités...
... de l'histoire militaire dans la presse internationale et la recherche.

26 → Vos questions à la une !
Écrivez-nous, les spécialistes répondent.

68 → 1 image, 1 histoire
La ration K, menu de la victoire

82 → L'évocation
Les villes souterraines du Viêt-công

96 → L'œil du cinéma
La guerre en dentelles

102 → À lire, à voir, à jouer
Actualités de l'édition, du cinéma, des expositions, du jeu vidéo.

112 → Quiz
Connaissez-vous la guerre
de Cent Ans ?

CHRONIQUES

77 → Opérations spéciales, par Dominique Merchet
Élémentaire, mon cher Mountbatten !

95 → La chronique de Laurent Henninger
Quand le chant préparait les guerriers au choc

114 → D'estoc et de taille, par Charles Turquin
Août 1914, le grain de sable était belge !

30-55 → Barbarossa Du triomphe au désastre

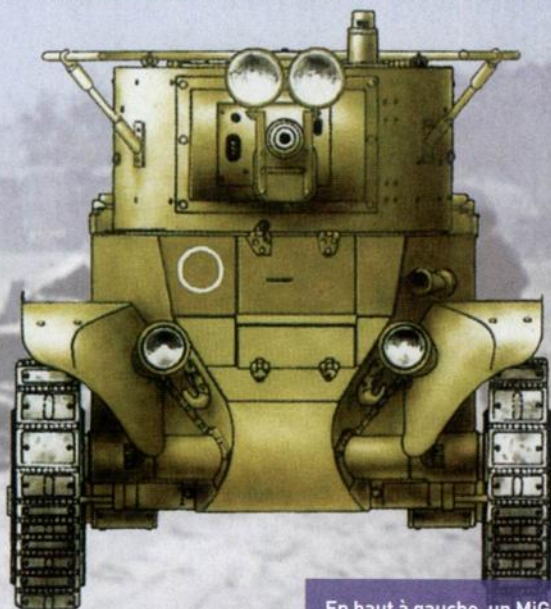
32 → Deux armées gigantesques
Forces en présence. Points forts et points faibles.

34 → Huit encerclements dévastateurs
En quatre mois, la Wehrmacht détruit la quasi-totalité
du corps de bataille rouge.

36 → Les cinq causes de la déroute
soviétique
La surprise, certes, mais l'Armée rouge est aussi minée par
des problèmes de doctrine, de croissance, et des problèmes
humains qui tiennent à la nature même du stalinisme.

40 → Les erreurs des Allemands
Jamais campagne n'a été préparée avec autant de légèreté
et de mépris de l'adversaire. Avec un zoom particulier
sur l'incroyable catastrophe logistique.

50 → Les raisons de la résistance
soviétique
Le nombre, l'espace, le patriotisme, oui. Mais encore plus
la mobilisation économique totale et précoce, une pensée
militaire très avancée et l'exercice d'une terreur sans limites.



En haut à gauche, un MiG-21F-13
des forces aériennes égyptiennes.
Ci-dessus, un char soviétique
BT-7TU. Image de fond : un convoi
soviétique détruit par la Luftwaffe
lors du premier encerclement réussi
par la Wehrmacht à l'ouest de Minsk,
à la fin de juin 1941.



Giora Even ou comment devenir as des as en 5 leçons

Entretien réalisé par notre envoyé spécial à Ramat Hasharon (Israël), Simon Kruk

17 victoires en supersonique. L'enfant du kibboutz de Negba, aux portes du Néguev, est auréolé d'une carrière exceptionnelle de pilote de chasse. Pour devenir cette étoile dans le ciel du Moyen-Orient, Giora Even, né Epstein, a dû se battre. Avec sa hiérarchie et contre les Égyptiens. À 73 ans, il raconte comment.

C'est à bord du Shahak n° 56 Mirage III (dessin ci-dessus) que Giora Even a remporté sa première victoire en abattant un Sukhoï 7 égyptien le 6 juin 1967.

Règle 1 : Naître au bon endroit

G&H : Quelle fut votre enfance ?

Je suis né en 1938 [sous le nom de Giora Epstein qu'il hébraïsera en Even, « Pierre », NDLR]. Mon enfance au kibboutz de Negba est très heureuse jusqu'à la guerre d'indépendance de 1948 (voir *chronologie p. 8*). Notre colonie, fondée aux portes du désert du Néguev, est l'un des points de peuplement les plus au sud de la **Palestine mandataire**. Les enfants sont évacués, mais le site sert de môle pour bloquer l'avance de l'armée égyptienne et il est complètement détruit. Il ressemblait à la ville de Sendai après le tsunami... Deux ans après la guerre, je reviens au kibboutz, reconstruit, et j'y reste jusqu'à mon service militaire à 18 ans. C'est une vie paradisiaque même si certains pensent, comme mon épouse, que l'éducation collective d'enfants séparés de leurs parents, pratiquée à l'époque, peut laisser des traces psychologiques

négatives. Enfant et adolescent, je suis accro à la lecture : je lis en moyenne un livre par jour, je n'arrête jamais. J'ai terminé la bibliothèque de l'école et du kibboutz... Au début des années 1950, on commence à traduire en hébreu et à éditer les livres sur la Seconde Guerre mondiale. Ma passion pour l'aviation militaire commence là.

Quand êtes-vous devenu aviateur ?

Dès la fin de la classe de première, nous passons des examens en vue du service militaire. Je me porte immédiatement volontaire pour intégrer l'école de pilotage. Le résultat des examens est positif, on m'envoie donc vers l'armée de l'air pour subir une nouvelle série de tests psychométriques, psychologiques et médicaux. Je suis accepté dans l'armée de l'air le 16 août 1956 pour faire mon service. Là-dessus, la guerre du Sinaï éclate en octobre : nous sommes affectés à l'armement des avions. Puis les écoles de pilotage rouvrent et toute la promotion est envoyée à l'instruction... Toute sauf moi ! Je reçois simplement la promesse d'être intégré dans la prochaine promotion. J'attends

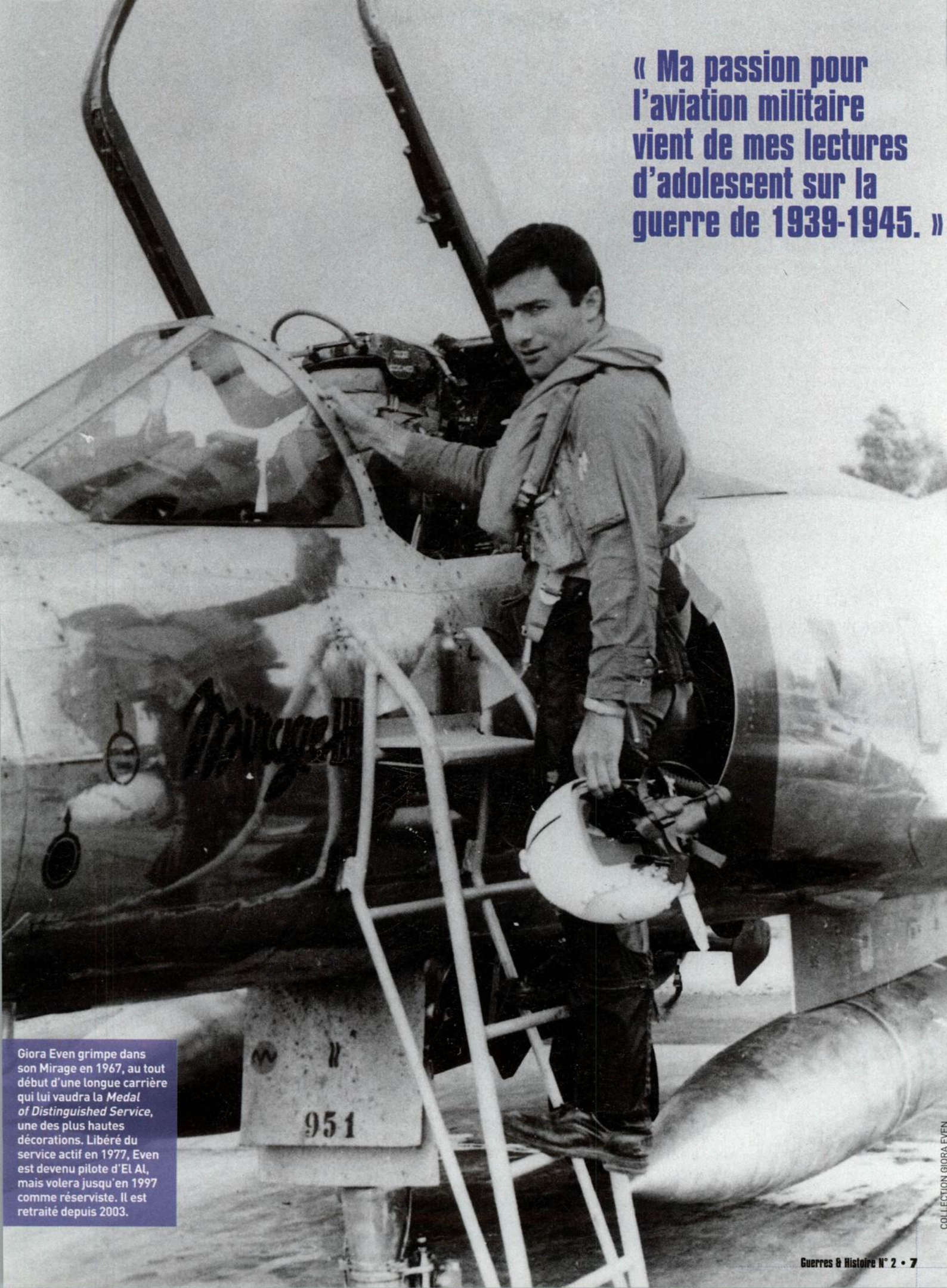
les deux mois requis et, là, nouveau refus... On m'explique qu'il y a un « problème médical » et on m'oriente vers une nouvelle commission.

Qu'est-ce qui cloche ?

Secret médical, pas moyen de le savoir ! Cela dit, rien n'est perdu. Dans l'armée de l'air israélienne, il existe en effet quatre niveaux de sélection : OK immédiat, OK temporaire, refus temporaire, refus définitif. Je me situe dans l'avant-dernière catégorie, ce qui laisse de l'espoir. J'attends donc le départ d'une nouvelle promotion... sans succès ! Je suis tellement déçu que je demande un transfert dans les paras, avec l'appui d'un commandant de base que je connaissais : « Moti » Hod [futur commandant de l'armée de l'air pendant la guerre des Six Jours, NDLR], un kibboutznik comme moi, capable de comprendre mes motivations. Je repasse donc devant une nouvelle commission médicale qui valide mon choix. Chez les paras, tout se passe bien : je deviens moniteur et même champion d'Israël de saut libre. À l'époque, le service militaire dure deux ans et demi. Je retrouve donc mon kibboutz en décembre 1961.

Née du démantèlement de l'Empire ottoman, la **Palestine mandataire** désigne le territoire reçu en 1920 par le Royaume-Uni de la Société des nations et destiné à accueillir le « Foyer national pour le peuple juif », annoncé par la déclaration Balfour de 1917. Elle englobait le territoire de la Cisjordanie, de la bande de Gaza et des actuels États d'Israël et de Jordanie.

« Ma passion pour l'aviation militaire vient de mes lectures d'adolescent sur la guerre de 1939-1945. »



Giora Even grimpe dans son Mirage en 1967, au tout début d'une longue carrière qui lui vaudra la *Medal of Distinguished Service*, une des plus hautes décorations. Libéré du service actif en 1977, Even est devenu pilote d'El Al, mais volera jusqu'en 1997 comme réserviste. Il est retraité depuis 2003.

COLLECTION GIORA EVEN

La **force aérienne** israélienne (*Heyl Ha'Avir Ve'Hahalal*, « force aérienne et spatiale ») est créée en 1948 avec une vingtaine d'avions. Elle conquiert rapidement le ciel du Moyen-Orient et revendique un palmarès sans égal depuis 1945, avec 687 appareils ennemis abattus en combat aérien contre 24 perdus (28/1). Ses « scores » respectifs pour chaque conflit sont 18/1 en 1948-1949, 7/0 en 1956, 60/12 en 1967, 111/4 en 1969-1970, 277/5 en 1973, 88/0 en 1982. Auxquels s'ajoutent 126/2 avions abattus lors de divers combats entre les conflits. Bien que contesté par les adversaires, le bilan est éloquent. Il ne comprend pas 391 appareils détruits au sol en 1967, lors d'une des attaques aériennes les plus réussies de tous les temps.

Ce MiG-17F égyptien, détruit en 1967, porte sur la dérive l'impact fatal d'un obus de 30 mm. Jusqu'en 1970, la quasi-totalité des victoires israéliennes ont été obtenues au canon. Comme pendant la Seconde Guerre mondiale.

Règle 2 : Être obstiné

Votre carrière aurait très bien pu s'arrêter là...

Oui. Mais j'ai une chance supplémentaire. Dans le contexte militaire difficile de l'époque et pour palier le manque d'effectifs, chaque kibboutz offre deux de ses membres à l'armée pour deux ans. Je suis sélectionné et je rempile donc. Mais cette fois, je connais du monde, notamment dans la **force aérienne**, et je reprends le combat pour faire rouvrir mon dossier médical. Je découvre alors que le médecin qui m'a examiné par le passé n'était pas cardiologue : il se fondait simplement sur un schéma pour valider ou non les candidats, sans se poser de questions. Et mes examens ne ressemblaient pas au modèle... En 1963, je passe une semaine d'examens en présence d'un vrai cardiologue. Les résultats sont meilleurs que prévu et je peux enfin réaliser mon rêve après sept ans de bataille médicale et administrative ! J'ai à l'époque plus de 25 ans et je commence les cours de pilotage. Grâce à mon expérience de para, je finis tous les examens à la première place. Au bout d'un an et deux mois, en novembre 1964, je reçois mon diplôme de pilote de chasse avec mention « très bien ».

Enfin !

Eh non... Le jour où je reçois mon insigne, le commandant de la base, qui ne connaissait pas mon dossier, me félicite de mon arrivée parmi les pilotes... d'hélicoptère ! Je suis effondré. Il m'a alors montré le dossier où le médecin indiquait toujours ses réticences. Il me conseille immédiatement de rencontrer le responsable de la formation des pilotes. Ce dernier examine mon dossier et me dit que j'ai raison de m'obstiner. Entre-temps, mes examens sont envoyés aux États-Unis pour être analysés par une commission spéciale dirigée par un général trois étoiles, responsable de toute l'armée de l'air américaine. En attendant, me voilà pilote d'hélicoptère de combat, avec la promesse orale de pouvoir retourner dans la chasse. Il a fallu une rencontre fortuite avec

Moti Hod, devenu chef d'état-major adjoint, pour me rendre compte que je n'étais pas au bout de mes peines. Bien que mon dossier soit revenu des États-Unis avec un avis positif. Le responsable de l'unité d'hélicoptères ne voulait pas me lâcher, vu le coût financier énorme d'une telle formation. Finalement, j'obtiens une entrevue avec le chef d'état-major, le général Ezer Weizman, à qui je précise que je ne quitterai pas son bureau sans avoir obtenu gain de cause. Il me promet une réponse positive très rapidement. Je retourne à ma base et le lendemain matin, le commandant me convoque dans son bureau et me passe le combiné : « *Chatichat chara* [espèce d'emmerdeur], *plie tes affaires et file à ta base d'entraînement opérationnel. Et que je n'entende plus jamais parler de toi !* » C'était Weizman.

■ Le conflit israélo-arabe depuis 1948

29 novembre 1947 : Les Nations unies décident la partition de la Palestine sous mandat britannique entre un État juif et un État arabe.

14 mai 1948 : Déclaration d'indépendance et naissance d'Israël.

15 mai 1948 : L'attaque généralisée des États arabes voisins déclenche la première guerre israélo-arabe, terminée un an plus tard par une succession d'armistices.

29 octobre 1956 : Israël envahit le Sinaï tandis que Français et Britanniques débarquent à Suez. Israël se retire du Sinaï en mars 1957.

19 mai 1967 : Les Égyptiens réoccupent en masse le Sinaï démilitarisé.

5 juin 1967 : L'aviation israélienne détruit les avions arabes au sol. Début de la guerre des Six Jours, achevée le 10 juin par une déroute arabe. Israël occupe Sinaï, Golan et Cisjordanie.

8 mars 1969 : Les Égyptiens bombardent les positions israéliennes sur le canal de Suez.

6 octobre 1973 : Égyptiens et Syriens attaquent par surprise Israël le jour du Kippour.

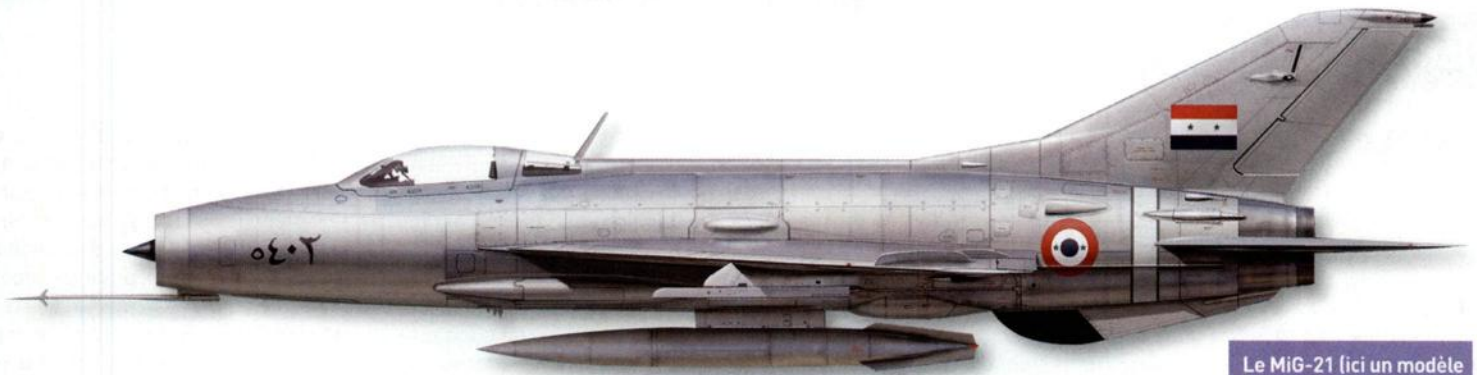
Après de lourdes pertes, les Israéliens contre-attaquent et arrachent une demi-victoire. La guerre s'achève sur un cessez-le-feu le 25 octobre.

17 septembre 1978 : Accords de Camp David. L'Égypte choisit la paix avec Israël.

6 juin 1982 : Invasion israélienne du Sud-Liban, destruction de l'armée de l'OLP. L'aviation syrienne est écrasée en combat aérien. Israël se retire définitivement du Liban en mai 2000.

28 juin 2006 : Intervention israélienne au Liban contre les forces du Hezbollah. Le conflit se termine par une trêve le 14 août.

« Ma tâche était d'abattre les ennemis. Après ma première victoire, j'avais juste l'impression d'avoir fait mon travail. »



Règle 3: Voir plus loin que les autres

Cette fois, c'est la bonne...

Oui. Je peux intégrer l'unité d'entraînement opérationnel, où je termine premier.

Quelle était la meilleure de vos qualités ?

J'ai la chance d'avoir une vue exceptionnelle, puisque je peux distinguer une cible à plus de 40 km [soit deux à trois fois la performance d'un pilote « normal », NDLR]. En combat aérien, c'est un énorme atout.

Après un an sur Super-Mystère, vous terminez votre formation sur Mirage à l'escadrille 101, en mars 1967. Juste à temps pour participer à la guerre des Six Jours...

En fait, les combats ont démarré avant. Dans les mois qui précèdent la guerre, les MiG-21 égyptiens décollent d'el-Arich [dans le Sinaï, à 50 km de la bande de Gaza] et survolent Dimona à 2200 km/h [il s'agissait sûrement de missions photo sur le réacteur nucléaire installé là depuis 1958, NDLR]. Nous tentons plusieurs fois de les intercepter. Le problème est qu'on nous demande d'intervenir quand ils sont déjà très hauts, à 15000 m, et lancés à 2200 km/h. Notre dispositif est alors constitué de deux paires de Mirage en alerte permanente. Un jour de mai, je me retrouve en patrouille d'alerte n° 2 — c'est-à-dire avec obligation d'être en l'air 15 minutes après le signal —, en équipier de David Ivry, le futur chef d'état-major. Nous mettons le cap au sud. À l'époque, nos appareils sont munis de deux réservoirs de kérosène de 1300 litres sous les ailes. Je dispose d'un missile Matra R530 à guidage radar sous le fuselage, et David Ivry du tout nouveau missile israélien Shafrir à guidage infrarouge. Dès le décollage, nous larguons les réservoirs et montons. Nous sommes prévenus que des avions ennemis approchent de l'est. On les voit en effet grâce à la traînée

de condensation de leur moteur. Je continue ma montée et me positionne à 12000 m. Les Égyptiens survolent alors Dimona et s'apprentent à revenir à el-Arich, à 1600 km/h. J'attends qu'ils me dépassent et le clignotant du tableau de bord s'allume pour indiquer que mon missile a accroché la cible et qu'il est prêt à tirer. À ce moment-là, je commets une erreur : je demande l'autorisation de tir. Elle m'est refusée.

Que s'est-il passé ?

Avant la guerre de 1967, nous n'avions pas l'autorisation de pénétrer dans l'espace aérien égyptien. Le contrôleur aérien a cru que je faisais partie de la patrouille d'alerte n° 1, qui avait décollé 5 minutes après l'alerte, donc avant nous, et aurait dû être sortie de notre espace aérien. Évidemment, le contrôleur s'est confondu en excuses. J'ai eu droit à du champagne en compensation mais j'ai refusé. Ma tâche était d'abattre les ennemis.

Quand avez-vous remporté votre première victoire ?

Le 6 juin, je suis le plus jeune pilote dans un dispositif de 12 Mirage en alerte à l'aube. Nous nous dirigeons vers el-Arich. La ville est déjà conquise par les blindés israéliens, mais pas l'aéroport militaire. Les tirs de DCA sont intenses et je dois monter haut pour les éviter. J'aperçois alors trois Sukhoï 7 égyptiens qui retournent vers el-Arich, avec autant de Mirage à leurs trousses. Sukhoï et Mirage sont intercalés : un Sukhoï en tête, puis un Mirage, etc. Les deux Sukhoï de tête sont abattus, mais le troisième s'échappe et je me joins à la poursuite. Le Mirage qui me précède envoie alors un missile qui manque la cible, puis tire au canon mais de trop loin. Il épuise ses munitions et dégage. Je prends la suite. Si le Sukhoï ne manœuvre pas très bien, il a en revanche un très gros moteur et est rapide. Je le poursuis assez longtemps, entre el-Arich et Bardawil [à 60 km vers l'ouest], au ras du sol [15 m à 1300 km/h, d'après le rapport officiel, NDLR]. Je finis par me rapprocher suffisamment, je tire une courte rafale. Une explosion et

le Sukhoï se cabre, puis passe sur le dos et percute le sol.

Qu'avez-vous ressenti en rentrant à la base ?

Curieusement, rien de particulier. Juste l'impression d'avoir fait mon travail.

En 1967, l'aviation égyptienne a été largement anéantie au sol et il y a eu très peu de combats aériens. Était-ce une guerre facile ?

Pas forcément. Ma dernière sortie de la guerre, je l'ai faite au-dessus du Golan, que notre armée était en train de prendre aux Syriens. De retour de mission, je m'aperçois en inspectant mon appareil que le réservoir est percé de 13 impacts. J'ai eu de la chance de pouvoir rentrer.

La guerre s'achève sur une unique victoire. Mais Nasser va vous donner l'occasion de faire mieux. En 1969, l'artillerie égyptienne pilonne la rive israélienne du canal de Suez. C'est le début de la guerre d'usure, pendant laquelle vous abattez 4 avions, dont un Su-7 repéré à l'œil nu à 40 km ! On a raconté que des Soviétiques pilotaient alors les MiG. Qu'en est-il ?

Je n'ai eu affaire qu'à des Égyptiens. Les Soviétiques ont participé à un seul combat, le 30 juillet 1970, durant la guerre d'usure : ils ont perdu cinq appareils et se sont arrêtés là. Il faut rappeler que, peu avant la guerre du Kippour, tous les conseillers soviétiques ont quitté l'Égypte, signe que les hostilités étaient proches.

■ L'escadrille 101, unité d'élite

Première unité de chasse de l'armée de l'air israélienne (d'où son appellation de *Tayaset Hakrav Ha'Rishona* ou « première escadrille de chasse »), l'escadrille 101 naît le 20 mai 1948 sur Avia S-199, version tchèque du... Messerschmitt 109 G. Dangereux, le S-199 est remplacé par des Spitfire, puis des Mustang. Sortie de la guerre en 1949 avec 24 victoires, l'unité en ajoute 11 autres à son palmarès de 1956 à 1961 grâce au Mystère IV et au Super-Mystère B2. Adoptant le Mirage en 1962, l'unité abat 151 appareils ennemis de 1966 à 1974, accueillant pas moins de 17 AS dans ses rangs. Convertie sur Kfir C-1 pour le bombardement en 1975, l'escadrille passe sur Kfir C-2 pour une ultime victoire remportée en 1979. Elle vole depuis 1987 sur F-16D puis F-16C Block 40. L'escadrille 101 a perdu au moins dix avions et quatre pilotes au combat. Elle est basée à Hatzor, près d'Ashdod, depuis 1956.

Le MiG-21 (ici un modèle F-13 de première génération livré par l'URSS à l'Égypte en 1964) est le grand adversaire du Mirage dans le ciel du Moyen-Orient. Manœuvrant, fiable, rapide, il exige cependant un pilotage affûté.

Le titre d'AS a été décerné pour la première fois par la presse française à Adolphe Pégoud (tué en 1915), qui avait abattu 5 avions ennemis. Le titre est attribué depuis aux aviateurs qui égalent ou dépassent ce score. Le plus grand as est l'Allemand Erich Hartmann avec 352 victoires sur le front de l'est, entre 1942 et 1945. Le classement de l'après-guerre est dominé par les Israéliens, avec 55 as dont 11 à plus de 10 victoires. Giora Even est le plus titré avec 17 victoires officielles (Abraham Shalmon et Oded Marom l'ont peut-être égalé ou dépassé, mais certaines de leurs victoires ne sont pas homologuées). Les Soviétiques levgueni Pepeliaïev et Nikolai Sutyagin ont revendiqué 23 et 21 victoires en Corée, non corroborées par des pertes américaines avouées.

Règle n° 4 : Savoir saisir sa chance

L'attaque du 6 octobre 1973, jour du Kippour, a été un traumatisme pour l'armée israélienne, qui ne s'y attendait pas. Avez-vous été surpris ?

Non, malheureusement, et pour une bonne raison. Après quelques mois comme moniteur de l'unité d'entraînement opérationnel, je prends en charge en août 1973 la direction de la reconnaissance photo [un travail d'état-major, NDLR]. Je sais alors où se trouvent précisément chaque pont, chaque blindé et chaque canon ennemis. Je suis au courant de tous les mouvements en cours. Je pense que quelque chose de très sérieux se prépare, c'est clair dans l'analyse des photos en ma possession. C'est terrible d'affirmer cela : nous savons tout et nous nous plions pourtant aux conclusions erronées des renseignements militaires, convaincus qu'il s'agit d'un exercice de plus de l'armée égyptienne...

Ils sont si sûrs d'eux que le vendredi 5 octobre 1973, la veille de

Kippour et donc des hostilités, on m'expédie dans mon escadrille, afin d'assurer mon tour de garde. La routine ! La situation me semble pour le moins absurde. Je suis le responsable de la division observation photographique de tous les mouvements de l'armée égyptienne et je ne suis pas à mon poste... Ce même vendredi après-midi, je reçois un appel urgent du responsable des opérations militaires qui m'ordonne de rentrer immédiatement à la grande base de Refidim [aujourd'hui Bir Gifgafa, dans le Sinaï à 80 km à l'est du canal de Suez], car il est en possession d'informations qui indiquent que la guerre est imminente. Là, on me confirme que la situation est grave. On distribue des armes à tout le monde, les appareils sont préparés au combat. En tant que chef d'escadrille, je suis obligé d'attendre l'arrivée de mon remplaçant, le samedi à 9 heures. Son Mirage à peine posé, on lui explique la situation. Je reprends l'appareil et file au quartier général. Je survole au

l'air. C'est là, cinq minutes plus tard, que le patron du renseignement m'informe que les aviations égyptienne et syrienne sont en route pour attaquer Israël. On annule les missions photo et toute l'armée de l'air israélienne entre dans la phase d'alerte maximale. La guerre a commencé, quatre heures plus tôt que nous ne l'attendions. Nous avons commis là une grosse erreur.

Pour un pilote, vous avez mal choisi le moment de passer à l'état-major...

En fait, durant les 18 jours de la guerre, je n'ai volé que 7 jours. Il faut cependant savoir qu'entre les 6 et 16 octobre l'armée de l'air égyptienne ne fait que protéger ses bases. Ce sont les rampes de missiles qui défendent les armées au sol. Puis, le 16 octobre, nous traversons le canal de Suez : les chars attaquent les sites de SAM au sud de la percée, nous avons les sites situés au nord. À partir du 17, les Égyptiens ne peuvent plus compter sur leur DCA et doivent engager leur aviation. Je veux alors participer aux combats, et j'obtiens enfin la permission de quitter mes obligations d'état-major. L'après-midi du 18, je pars en patrouille. Mon objectif est de surveiller Refidim, une base importante car elle est notre réserve opérationnelle. Notre patrouille s'appelle « éteindre le soleil » : nous volons jusqu'au moment où l'éclairage est si faible qu'il interdit presque toute attaque aérienne. Alors que nous rentrons, j'aperçois au loin à l'ouest un peu de lumière.

À cet instant, on me prévient que nos unités à l'ouest du canal sont attaquées par l'aviation égyptienne. Je fais demi-tour.

La nuit est déjà noire, je ne vois rien, mais j'entends des bruits de combat et, soudain, grâce aux éclairs des explosions, j'aperçois un hélicoptère égyptien Mi-8, d'où des soldats balancent des explosifs par les portes grandes ouvertes. Sans bien distinguer les formes, je tire et l'hélicoptère se désintègre. Puis je retourne à ma base en marmonnant que j'ai enfin abattu un appareil ennemi. C'était le premier depuis le début des hostilités, alors que mes compagnons d'arme en avaient déjà plusieurs à leur tableau de chasse. Je suis à Refidim le 18 au soir et j'y reste les 19 et 20 octobre. Je vole alors sur Neshet, une version du Mirage fabriquée en Israël.

■ Mirage et Phantom II, le duo gagnant des as israéliens

Mirage et Phantom II ont offert respectivement aux pilotes israéliens 282,5 et 116,5 victoires. La version III CJ du premier est livrée en 1962 par Dassault à 76 exemplaires. Surnommé Shahak (« firmament »), l'avion connaît des débuts difficiles : peu fiable, le réacteur Snecma Atar 9B s'étouffe en cas de tir au canon, la visée est défectueuse, le radar air-air Cyrano inefficace... Mais les défauts sont corrigés et l'avion devient un redoutable tueur de MiG. Il plaît tellement qu'Israël achète, en 1966, 50 exemplaires du Mirage 5, sans radar mais avec un moteur Atar 9C fiable et 30 % de carburant en plus. Quand l'embargo – décidé par le général de Gaulle début juin 1967 – bloque la commande, Dassault livre discrètement les avions en caisse en 1971... 61 avions seront montés puis présentés comme des copies appelées Neshet (« aigle »). Avec les Shahak, ils assureront les missions de chasse jusqu'en 1974, un succès qui vaut à Dassault 1400 ventes à l'exportation. Livrés par les Américains à partir de mars 1969 pour contrebalancer l'embargo français, 44 McDonnell Douglas F-4E et 6 RF-4E Phantom II sont rebaptisés Kurnass (« marteau-pilon »). Comme leur surnom l'indique, ces gros biréacteurs sont avant tout des bombardiers, mais capables de se défendre brillamment et même de chasser de nuit grâce à leur puissant radar. Modernisés, les F-4 voleront en Israël jusqu'en 2004. Ces carrières sous l'étoile de David ont contribué à faire du Phantom II et du Mirage III/5 les deux supersoniques les plus titrés du monde, avec un total international de 300 et 290 victoires environ.

passage mon kibboutz en battant des ailes pour dire bonjour à mon épouse et mes filles, en visite chez mes parents, qui s'étonnent de me voir passer là un matin de Kippour.

Quelle est l'atmosphère au QG ?

Quand j'arrive au QG, l'effervescence est au maximum. Je reçois ordre de photographier tout le long du canal de Suez, de Port-Saïd à Charm el-Cheikh, soit, en fait, toute l'armée égyptienne. La mission est prévue pour 14 heures. À 13h45, je me trouve dans la salle d'opérations avec le chef d'état-major de l'armée de

Règle n° 5: Remplir son ciel d'ennemis

Ce sera là l'apothéose de votre carrière. Le 19 octobre 1973, vous descendez deux Su-7 le matin, puis vous reprenez l'air l'après-midi...


Vers 16h30, on me demande de redécoller dans une patrouille quadruple. Nous allons rejoindre quatre Phantom en opération, quand je vois quatre Sukhoï 20 (des avions à géométrie variable) qui les poursuivent. Je préviens immédiatement les Phantom de dégager et nous poursuivons les poursuivants. J'expédie un missile sur le n° 2, qui explose. Je continue au canon sur le n° 1 quand mon n° 3 annonce qu'il prend la suite. Je lui réponds OK et il s'intercale entre nous. La distance est alors d'environ 400 m et il tire un missile : une bévée, car un missile n'a pas le temps de s'armer sur une aussi petite distance. Mon n° 3 dégage, je reprends alors la poursuite et abats le Sukhoï 20 au canon. Les combats se poursuivent. Nous restons alors à quatre Phantom et deux Mirage face à une dizaine de Sukhoï. J'en prends deux en chasse, qui fuient à très basse altitude. Les deux Phantom m'accompagnent dans cette poursuite. Les deux appareils égyptiens s'écrasent. Je ne les ai pas comptabilisés pour moi mais pour l'escadrille des Phantom car ils avaient perdu pas mal de pilotes pendant cette bataille. Le soir du 19 octobre, la base de Refidim est en fête.

Le 20, vous effectuez plusieurs sorties le matin, mais sans rencontrer d'adversaire.

Ce n'est que vers 16h30 que je dois de nouveau me préparer pour parer une attaque égyptienne. Nous partons en formation de quatre, grimpons à 6000 m et cherchons nos adversaires. Ils arrivent par deux du sud, à 20 km. Une fois à 5 km, je me trouve en position de poursuite. J'expédie un missile et le n° 2 explose. Soudain, 20 MiG-21 déboulent ! Il s'avère que les MiG précédents étaient là pour nous attirer dans un piège. Mais nous ne sommes pas effrayés par le nombre. Notre entraînement nous permet d'affronter les situations les plus périlleuses. Chacun de nous connaît sa mission et nous nous distribuons les rôles. Je prends donc en chasse le n° 1, le responsable de cette opération, comme je l'ai appris par la suite. Nous nous trouvons à haute altitude, je le poursuis durant 3 à 4 minutes à très grande vitesse, et j'éprouve beaucoup de difficulté à le cadrer dans mon viseur. Entre-temps, mon n° 2 m'annonce qu'il a des problèmes techniques. Comme il a déjà abattu un MiG et qu'il est très jeune, je lui demande de dégager et de rentrer. Mon n° 4 abat aussi un appareil ennemi et rentre avec le n° 3. Je me retrouve donc seul et continue ma poursuite. L'Égyptien se met à décrire un « Split S » [manœuvre de défense classique dans

le plan vertical, qui permet de faire demi-tour en passant sur le dos puis en effectuant une demi-boucle vers le bas, NDLR]. C'est à mon sens un exercice risqué et limité, car il termine sa manœuvre à très basse altitude et doit réduire sa vitesse. Je n'ai qu'à l'attendre plus haut : je tire et il s'écrase. À partir de là et pendant cinq minutes, je suis seul face à 10 MiG-21. Ils se divisent la tâche et me poursuivent à chaque fois deux par deux. Quand ils s'approchent à distance de tir de canon, je dégage. Ils me dépassent et je me positionne alors derrière eux. J'en détruis un comme cela et je recommence la même manœuvre pour me protéger des autres. Certains sont à court de carburant et s'en vont. Il en reste deux. Je reprends de la vitesse et ils décident de s'enfuir. Je m'en offre encore un dernier au canon, et celui qui reste s'en va. J'interroge ma base et on me dit que, pour aujourd'hui, c'est terminé. En arrivant à Refidim, je ne peux plus me lever : mes jambes ne me portent plus, c'est le résultat de plus de dix minutes d'efforts intenses. Les mécaniciens m'extraient de l'appareil et je reçois un coup de téléphone de mon supérieur... qui me demande si j'en ai fait assez.

Des pilotes israéliens assistent au décollage de deux Phantom II. Le puissant chasseur américain a pris en charge en 1970 les missions de bombardement (notamment la destruction des sites SAM égyptiens), laissant les Mirage chasser les MiG.



20 octobre 1973. En une seule mission, Giora Even, attiré dans un piège égyptien, abat quatre MiG.



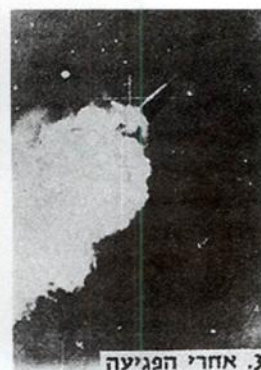
En 1973, Giora Even remporte huit victoires sur le Neshar n° 561, emprunté aux Frelons de l'escadrille 113. Les marques indiquent le score de l'avion : les pilotes israéliens n'ont pas de monture attitrée. À droite : les dernières secondes d'un MiG-21 vues dans le viseur d'un Mirage.



1. לפני הפגיעה



2. בפגיעה



3. אחרי הפגיעה

Pourtant votre guerre n'est pas finie.

Non. Je retourne au quartier général. Puis, le 23 octobre 1973, on sent que la fin des hostilités est proche et je décide de rejoindre une dernière fois mon escadrille. On me laisse assumer mon choix. Le 24, dans l'après-midi, nous sortons en formation de quatre Mirage III en direction du canal de Suez pour prendre en principe la relève de la patrouille qui rentre. Par radio, son chef d'escadrille m'informe qu'il ne peut pas rentrer car il vient de recevoir l'ordre de poursuivre le combat. Je décide de me joindre à lui et de contredire ainsi mes supérieurs qui souhaitaient que j'effectue une simple patrouille. Arrivé au-dessus

du canal, on assiste à de multiples explosions, un vrai feu d'artifice. Là, permettez-moi d'évoquer ce que ressent un pilote de chasse. À la guerre, dans les combats aériens, nous éprouvons parfois un sentiment de plaisir, une vraie jouissance. C'est un sentiment ambivalent. D'un côté, je suis citoyen israélien, fils de mes parents, époux de ma femme, père de mes enfants et grand-père de mes petits-enfants. Je ne souhaite que la paix. Mais je suis aussi un pilote de chasse qui se réalise dans le combat : c'est cette motivation qui me permet d'accomplir mes missions. Dans cette dernière confrontation, la situation est idéale : 10 Mirage unis par un esprit de camaraderie exceptionnel contre 20 MiG. Nous évoluons au sein d'un cercle de 10 km de diamètre. À l'intérieur, c'est un ballet constant, une implication de chacun pour défendre l'autre, tout cela orchestré de manière presque parfaite. J'abats trois MiG-21. Puis, le combat terminé, je continue à voler dans un silence absolu. Plus de radio, plus de tir, plus d'explosions, plus d'odeur des canons. On a l'impression d'être seul dans le ciel. Au moment où je regagne ma base, le cessez-le-feu entre en vigueur. C'est la fin de la guerre du Kippour.

très élevé d'entraînement des pilotes israéliens et leur motivation sans faille, qui structure aussi le personnel d'encadrement. Je pense qu'à l'heure actuelle, ils restent les meilleurs du monde.

Quel est le meilleur appareil que vous ayez piloté ?

Pour moi, c'est le Mirage, croyez le sentiment sincère d'un pilote. Le F-16 est un très bon appareil mais il est tellement sophistiqué que la part humaine n'est qu'une fonction parmi d'autres. L'homme est au service de l'informatique. Et le plaisir du vol est limité par rapport au Mirage. Cela dit, les temps ont changé. Nos jeunes pilotes sont tous aujourd'hui des docteurs en informatique ou des ingénieurs, vu la sophistication des appareils. Ils sont beaucoup mieux préparés que nous ne l'étions. Je me souviens quand j'ai commencé mon entraînement sur F-16, j'avais à l'époque déjà 50 ans et c'était pour moi très difficile d'intégrer toutes ces données techniques et informatiques. Alors que les jeunes d'aujourd'hui sont nés avec ces nouvelles technologies... Il faut également souligner que notre façon de piloter était différente puisqu'il n'y avait pas d'ordinateur et que chacun était maître de son appareil. Aujourd'hui, vous observez l'écran : il vous indique la position de l'ennemi, il n'y a plus qu'à libérer le missile. ■

■ L'avis de la rédaction de G&H

Les combats de Giora Even s'intercalent sur une époque charnière pour le combat aérien : six années où l'arme automatique, qui domine les airs depuis 1914, cède le pas au missile guidé. Les résultats des combats victorieux revendiqués par les Israéliens sont éloquentes. Pendant la guerre des Six Jours, 93 % des résultats sont obtenus au canon : la première version du missile Shafrir, à tête guidée par infrarouge, est si piteuse que les pilotes le surnomment le « bidon », vu sa faculté à se décrocher sans mise à feu. Le Matra R530 à guidage radar remporte, lui, une unique victoire. Avec l'arrivée du Shafrir Mk 2 et du Sidewinder D américain, la donne change. Pendant la guerre du Kippour, les revendications mentionnant l'arme utilisée montrent 54 % de victoires au canon contre 43 % au missile*. L'évolution est spectaculaire et le score d'Even le confirme : 12 de ses victoires (70 %) sont obtenues au canon, mais seulement 58 % contre 42 % au missile si l'on considère le résultat de l'année 1973. La part des deux armes s'équilibre tant que le pilote doit se placer dans la queue de l'adversaire, comme au bon vieux temps, pour que son missile « accroche » la chaleur de la tuyère visée. Mais, avec la nouvelle génération des missiles dits *all aspects* (capables d'être tirés sous n'importe quel angle, y compris de face) apparus en 1978, c'est la fin des armes non guidées : au-dessus du Liban, en 1982, les victoires au canon ne représentent plus que 13 %. À noter la redoutable efficacité du chasseur Even, auteur de plusieurs triplés et quadruplés, dont celui « non officiel » du 19 octobre 1973 que révèlent nos pages. Très impressionnant quand l'avion n'emporte que deux missiles et 125 obus par canon, soit moins de 7 secondes de tir. Le style froid et expéditif d'Even rappelle celui de René Fonck, l'as français de 1914-1918. Enfin, le dernier aspect passionnant de cet entretien est la confirmation de l'impréparation israélienne à la guerre du Kippour : bien que tous les indices le montrent depuis des semaines, l'état-major et le gouvernement Golda Meir refusent de croire à l'attaque égyptienne et se trompent de quatre heures sur l'heure de l'assaut. Une bourde énorme qui a coûté cher. *Source : base de données du site de l'Air Combat Information Group, www.acig.org

Vous avez obtenu 17 victoires aériennes homologuées, le record absolu sur avion supersonique. Qu'est-ce qui a fait la différence ?

En premier lieu, la chance de rencontrer des ennemis, car on peut parfois voler sans être confronté à l'adversaire. Ensuite, une détermination absolue pour continuer le combat, même après plusieurs victoires : on ne s'arrête qu'à court de carburant. Enfin, il faut être un bon pilote et tirer le meilleur de sa machine.

Que valaient vos adversaires ?

Jamais nous ne les avons sous-estimés. Ils n'étaient pas mauvais. Mais ils n'étaient pas à notre niveau : ce qui a changé la donne, et la changerait encore aujourd'hui, c'est le niveau

Pour en savoir +

- Sur Internet • Tous les combats de Giora Even : www.iaf.org.il/294-en/IAF.aspx
- Une biographie détaillée et illustrée : www.cieldegloire.com/016_epstein_g.php
- Sur les avions : www.acig.org/artman/publish/article_274.shtml
- Livres • 101 – Israeli Air Force First Fighter Squadron, Shlomo Aloni, IsraDecal, 2007.
- Israeli Mirage and Neshar Aces, Shlomo Aloni, Mark Styling (dessins), Osprey, 2004.
- DVD • Desert Aces dans Dogfights – The Complete Season 2, History Channel, 2008.

SCIENCE&VIE
trimestriel

255

HORS
SÉRIE

SCIENCE & VIE

MONDADORI FRANCE

juin 2011

HORS-SÉRIE - N°255 - juin 2011

Spécial "psy" quand l'esprit dérape

ISSN 0151 0282

Troubles mentaux :
la part des gènes

Ils sont fous
et... géniaux!

La psychanalyse
peut-elle soigner?

SPÉCIAL "PSY"

Quand l'esprit dérape

- ▶ DÉPRESSION
- ▶ DYSLEXIE
- ▶ HYPERACTIVITÉ
- ▶ PHOBIES
- ▶ TOC
- ▶ ANOREXIE
- ▶ ADDICTION
- ▶ SCHIZOPHRÉNIE
- ▶ TROUBLES BIPOLAIRES
- ▶ AUTISME

Les comprendre, les soigner

ANTIDÉPRESSEURS *en prendre ou pas?*

EN VENTE ACTUELLEMENT

SCIENCE & VIE

LES CAHIERS
SCIENCE & VIE

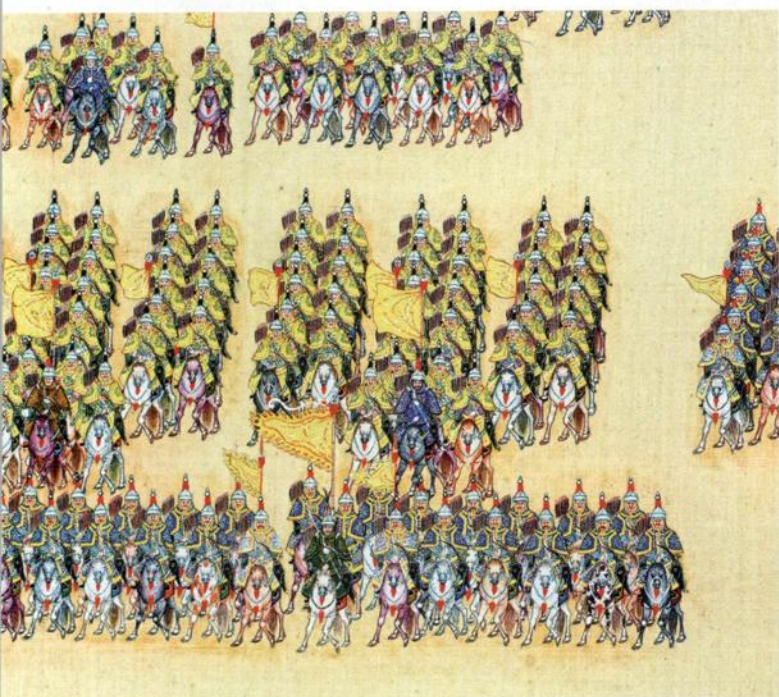
LES RACINES DU MONDE

SCIENCE & VIE
JUNIOR

pour les 13-17 ans

SCIENCE & VIE
découvertes

Pour les 8-12 ans



22 millions pour une peinture militaire chinoise rarissime

3 décembre 1739, l'empereur Qianlong assiste à sa première grande parade militaire : les clans mandchous sont disposés derrière de grandes barrières jaunes, rouges, bleues et blanches. Destinée à montrer la puissance du fils du Ciel et la magnificence de ses régiments de cavalerie et d'archers, cette parade sera fixée sur une série de quatre rouleaux de 21 m de long sur 69 cm de hauteur. Le rouleau représentant l'empereur visitant l'armée a disparu. Deux autres étaient bien connus, le dernier vient de réapparaître dans une vente aux enchères à Toulouse (photo). La minutie et la beauté de cette œuvre exceptionnelle permettent d'étudier précisément l'ordonnancement, les costumes et les armes de l'époque, tout comme les fils du Ciel le faisaient dans le « Palais de l'estime de l'éclat des vertus civiles »

où étaient déposés les rouleaux. Cette quatrième peinture a été adjugée 22 millions d'euros à un collectionneur chinois. ■ S. D.

La pièce qui fait scandale



L'entrée de l'Estonie dans la zone euro le 1^{er} janvier 2011 provoque un petit scandale diplomatique avec la Russie. Sergueï Seredenko, qui se veut le porte-parole des Russes vivant en Estonie, a informé l'ambassadeur russe à Tallinn que la gravure de la carte sur les pièces de 2 euros ne correspond pas aux contours géographiques actuels de l'État balte tels que sanctionnés par la signature d'un accord avec la Russie en mai 2005. Le dessin inclurait les territoires perdus par l'Estonie en 1944, quand Ivangorod et le district de Petchora, à peu près 5 % de la superficie de la petite république, ont été incorporés à la Russie.

Selon le représentant de la banque d'État estonienne, il ne s'agirait que d'une « représentation artistique réalisée par un peintre ». L'ambassade russe a pris note de cette explication et s'est assurée « qu'il ne s'agissait pas d'une manifestation de revanchisme de la part des autorités estoniennes ». La question se pose de savoir comment, sans aucun repère de longitude ou de latitude, Seredenko a pu distinguer une « violation des frontières russes » sur une monnaie d'un diamètre de 25,75 mm... ■ Y. McL.

L'Espagne publie la carte des fosses communes de la guerre civile

Le site du ministère espagnol de la Justice (mapadefosas.mjusticia.es/exovi_externo/CargarInformacion.htm) vient de publier une carte de plus de 2000 fosses communes, contenant les restes de victimes de la guerre civile (1936-1939) et du franquisme

(1939-1975). Cette initiative a été prise dans le but de « contribuer à fermer les blessures et éliminer tout élément de division entre les citoyens », conformément à la loi sur la mémoire historique votée en 2007.

Cette carte a été dessinée à partir d'informations fournies par les autorités régionales et les associations de défense des victimes qui ont entrepris des fouilles privées depuis déjà plusieurs années ; elle sera actualisée à mesure que de nouvelles informations apparaîtront. On y découvre les emplacements de ces charniers répartis sur la quasi-totalité du territoire espagnol : certains ont déjà été fouillés, d'autres n'ont été que localisés mais pas encore explorés. Ces fosses communes renferment les restes de plusieurs centaines de milliers de personnes, civils et combattants, exécutés par les deux camps, puis par les nationalistes lors de leur victoire. Ces massacres se poursuivront encore — avec une intensité moindre — jusqu'au début des années 1950. ■ L. H.



L'épave d'un mystérieux sous-marin soviétique datant de l'époque de la guerre froide a été retrouvée par des plongeurs au fond de la mer Baltique, près de l'île de Gotland. L'engin aurait pu avoir été coulé durant la véritable confrontation navale, encore en grande partie inconnue, qui a fait rage de longues années entre la Suède et l'URSS... Le Parlement géorgien a voté le 20 mai 2011 une motion qualifiant de génocide la déportation, au XIX^e siècle, de la communauté circassienne par le régime



Les extrémistes sionistes voulaient tuer Churchill

Des documents stockés dans les archives des services secrets anglais, le MI5, montrent que le groupe Stern, une organisation sioniste fondée en 1940 et vouée à l'éviction des Britanniques de Palestine, avait projeté d'envoyer des hommes à Londres en 1944. Eliyahu Bet-Zuri, un des dirigeants du groupe, projetait d'assassiner des personnalités politiques, dont, pourquoi pas, le Premier Ministre Winston Churchill (à gauche). Si ces projets assez

vagues n'ont jamais vu le jour, les papiers montrent que le MI5 prenait la menace des extrémistes sionistes très au sérieux, y compris après l'arrestation et l'exécution de Bet-Zuri pour le meurtre de l'ambassadeur lord Moyne, au Caire en 1945. Les Britanniques craignaient en particulier un attentat contre Ernest Bevin, ministre des Affaires étrangères suspecté de sympathies pro-arabes. En 1946, ils furent horrifiés par l'attentat contre l'hôtel King

David à Jérusalem, siège de leur quartier général, qui tua plusieurs dizaines de soldats de Sa Majesté (photo). Profondément enraciné chez les sionistes, éprouvés par la répression du mouvement en Palestine, l'antibritannisme a longtemps influencé la politique étrangère israélienne. C'est ce que montre un épisode de la guerre des Malouines en 1982, révélé en avril 2011 dans un livre du journaliste argentin Hernan Dobry. Selon lui, Menachem Begin (à droite), ancien

chef de l'Irgoun, une organisation terroriste rivale du groupe Stern, aurait fait expédier (légalement) à la junte militaire de Buenos Aires quantité d'armements divers (missiles air-air, radars, etc.) et même 23 Mirage III pris dans les réserves israéliennes. Selon Dobry, Begin aurait commenté : « Si ça peut servir à tuer des Anglais, alors allons-y. Dov, là haut, sera content. » Begin faisait allusion à Dov Gruner, un membre de l'Irgoun capturé et exécuté en 1947. ■ P.G.

Répression des Mau Mau au Kenya : Londres approuvait

17 000 pages inédites retrouvées en janvier 2011 dans les National Archives de Hanslope Park éclairent d'un jour nouveau la répression britannique contre l'insurrection kenyane des Mau Mau, de 1952 à 1956 (ci-contre, en 1953, des policiers arrêtent des rebelles à Kariobangi). Rendus publics en avril dans la foulée du procès intenté par quatre victimes contre l'ex-pouvoir colonial, les documents — notamment des courriers du gouverneur Baring au ministre des colonies Lennox-Boyd — montrent que Londres était non seulement au courant mais approuvait les méthodes employées :



internement en camp avec travail forcé, passages à tabac, tortures systématiques. Certains officiers sont nommément accusés d'avoir brûlé vifs, castré ou enterré vivants des prisonniers. Un traitement si répugnant que le chef de la police, le colonel Arthur Young, avait

démissionné, réclamant en 1954 une enquête qui n'a jamais été menée, le gouvernement niant les violences. Au total, 150 000 Kenyans sont passés par les camps. Un millier ont été pendus. Le bilan de l'insurrection, jamais établi, dépasserait 11 000 morts. ■ P.G.

Il y a 50 ans...

Un chasseur français tirait deux fois sur un Iliouchine 18,

le 9 février 1961, dans l'espace aérien international, à 130 km au nord de l'Algérie. Leonid Brejnev, président du Conseil suprême de l'URSS, se trouvait à bord de l'appareil qui se dirigeait vers le Ghana. Selon les autorités françaises, l'avion soviétique poursuivait une route non-coordonnée avec les aiguilleurs français et le chasseur intercepteur aurait seulement « essayé de l'identifier », version catégoriquement démentie par les Soviétiques. ■

tzariste. Ce vote ne va pas contribuer à détendre l'atmosphère entre Moscou et Tbilissi ••• Un éperon de galère en bronze, retrouvé fin 2010 à l'ouest de l'île de Levanzo, à 10 km au large de Trapani (pointe ouest de la Sicile), confirme la localisation de l'épisode final de la première guerre punique, qui a opposé Rome et Carthage entre 264 et 241 av. J.-C. Le vestige remonterait en effet à la bataille des îles Egates (actuelles Isole Egadi), en 249 av. J.-C. ••• Le journal secret d'Alexander Myasnikov,



AKG PHOTO

Un (faux) journal de Beria publié à Moscou

Grand émoi en Russie : le journal de « l'Hitler de Staline », préfacé et annoté par Sergueï Kremlév, est sorti début mai 2011 aux éditions Exmo. Après examen de l'ouvrage, la rédaction de *G&H* a conçu les doutes les plus sérieux sur son authenticité. Interrogé, Nicolas Werth, spécialiste de l'histoire de l'URSS et directeur de recherche à l'Institut d'histoire du temps présent, est tout aussi sceptique : « La façon dont ce texte serait arrivé à Kremlév,

auteur par ailleurs d'un Beria, le meilleur manager du xx^e siècle, est extrêmement suspecte. Un homme se serait présenté à lui comme le fils de Beria et lui aurait remis des photocopies. Par beaucoup d'aspects, le texte lui-même me paraît très douteux, notamment dans son style. C'est écrit plus à la manière de la "publicistika" qu'on fait aujourd'hui que dans le ton de l'URSS de Staline. En outre, quand Beria a été arrêté, tout, à ses différents

domiciles, a été fouillé de fond en comble. Connaissant le soin mis par la police à "traiter" des questions si sensibles, il paraît peu probable qu'un journal d'une personnalité de la dimension de Beria apparaisse aujourd'hui. Malheureusement, il existe en Russie une longue tradition de "littérature jaune" et beaucoup de faux en tout genre circulent. Je ne pense pas qu'en France on aurait publié un "document" aussi évidemment douteux. » ■ Y. McL.

Le dernier survivant du Jutland est (presque) sauvé

Le croiseur léger HMS *Caroline*, construit en 1914 et dernier représentant des flottes présentes à la bataille du Jutland en 1916, devrait être pris en charge par le National Museum de la Royal Navy à Portsmouth. Ancré à Belfast (Irlande du Nord) où il servait encore à l'entraînement des réservistes, le navire a été rayé des listes de la Navy le 31 mars 2011 et devait être livré aux ferrailleurs, au désespoir des marins et historiens du pays. Non content d'être le seul rescapé de la plus grande bataille navale de la Première Guerre mondiale, le *Caroline* est resté à 80 % dans son état d'origine. C'est le seul



navire au monde à renfermer des turbines de la première génération, qui lui permettaient d'atteindre la vitesse fort honorable à l'époque de 29 nœuds (54 km/h). Reste maintenant

à boucler le dossier financier. Une souscription a été émise outre-Manche à cet effet. ■ P.G.

Un crime de guerre romain exhumé en Angleterre

Tuée par un coup de glaive derrière la tête : tel est le verdict porté par Paul Wilkinson, directeur de la Kent Archaeological Field School, sur le corps d'une jeune fille, âgée de 16 à 20 ans, retrouvée sur le site d'un ancien campement militaire romain proche de la ville de Faversham (dans le Kent, à 10 km à l'ouest de Canterbury). Daté de la seconde invasion de la « Bretagne » menée par l'empereur Claude en 46, le squelette (*photo*) a été retrouvé parmi des débris de poteries, harnachements

et autres équipements enterrés sommairement par les légionnaires, peut-être après le pillage d'une ville. La jeune fille, manifestement en bonne santé et sans doute d'origine locale, aurait été exécutée à genoux, puis jetée parmi les déchets. Si les textes contemporains abondent en descriptions des massacres des populations par les conquérants romains, les traces de ces crimes restent rarissimes. ■ P.G.



PAUL WILKINSON

un des médecins appelés au chevet de Staline agonisant, vient d'être retrouvé. On y lit que l'autopsie révéla une athérosclérose majeure du cerveau, qui n'aurait pas été sans conséquences graves sur le comportement du dictateur ••• Le Britannique Claude Coules, dernier combattant connu de la Première Guerre mondiale, est mort le 4 mai 2011 à Perth, en Australie ••• Retoqué en 1931 par le ministère de l'Air britannique, le grand inventeur du réacteur, Frank Whittle, s'est vu obligé de breveter ses idées.

ACTUALITES



On a retrouvé les canons d'Henry Morgan

Six canons très probablement installés à bord d'un navire ayant appartenu au fameux pirate-corsaire anglais Henry Morgan ont été remontés de l'eau près de la ville de Panamá, a annoncé fin février 2011 l'archéologue américain James Delgado, directeur d'un programme de recherche de la National Oceanic and Atmospheric Administration. La trouvaille coïncide parfaitement en effet avec un incident connu : en 1671, lors du pillage de Panamá par Morgan, son navire, la *Satisfaction*, coule avec trois autres bateaux sur un récif à l'embouchure du Rio Chagres. Les canons, d'un type commun au XVII^e siècle dans la marine de Louis XIV, correspondent tant par l'époque que par l'origine à ceux qui auraient dû équiper la *Satisfaction*, prise aux Français. ■ P.G.

La France rend des manuscrits saisis en 1866 à la Corée

297 manuscrits précieux saisis en Corée, en octobre 1866 par

l'amiral Roze, ont été restitués à leur pays d'origine par la France — où ils étaient conservés à la Bibliothèque nationale. L'affaire, aujourd'hui largement oubliée, remonte à l'exécution de neuf prêtres français (et de milliers de chrétiens indigènes) en février 1866, sur ordre du régent coréen, Taewon-gun, inquiet de l'influence grandissante du catholicisme à Séoul. Sur l'initiative de l'ambassadeur à Pékin, Henri de Bellonet, une expédition punitive est

confiée à l'amiral Pierre-Gustave Roze. Le 13 octobre, une escadre française de sept navires débarque donc ses fusiliers marins sur l'île de Kanghwa près de Séoul. La ville du même nom, conquise, est pillée, notamment la bibliothèque du palais du gouverneur. Réunis sous le nom d'Oegyujanggak, les manuscrits saisis, illustrés à la main, décrivent les protocoles et rituels à la cour de la dynastie Joson, qui a régné en Corée de la fin du XIV^e siècle au XIX^e siècle. Après le pilonnage de Séoul et des destructions considérables, la flottille française appareille le 12 novembre et regagne sa base en Chine. ■ P.G.

Un commando nazi voulait terroriser New York en 1942

Opération Pastorius, tel était le nom anodin du raid lancé par les services secrets allemands pour mettre New York à feu et à sang en juin 1942. L'affaire, révélée seulement début avril 2011, s'est terminée par un fiasco retentissant et, pour deux des quatre membres de l'équipe, par la chaise électrique. L'affaire commence déjà fort mal lorsque le U-Boot, chargé de déposer les saboteurs,

s'échoue à 800 m de Long Island. Finalement arrivée à terre en pleine nuit, l'équipe tombe immédiatement nez à nez avec un garde-côte... Ce dernier ferme les yeux contre 300 des 84 000 dollars dont dispose le commando, en plus d'une panoplie d'explosifs camouflés en morceaux de charbon. Très vite, le chef d'équipe, un Allemand d'origine américaine, John Dasch (à gauche), estime qu'il n'a aucune chance de réussir et décide de dénoncer l'opération



CORBIS

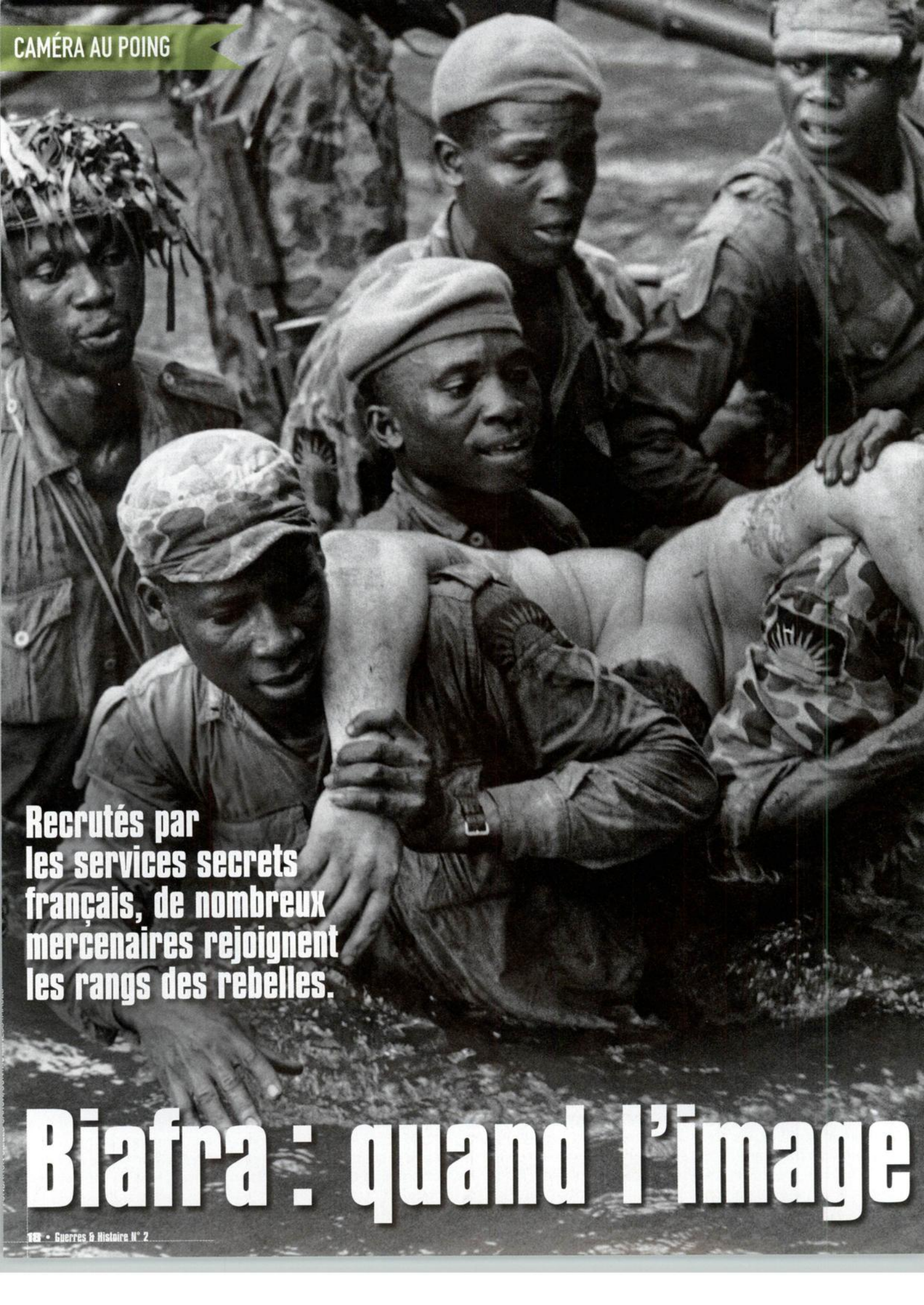
au FBI... Qui refuse d'abord de croire à son histoire, avant de se raviser au vu des ressources financières présentées par Dasch. Promptement jugés par un tribunal militaire, les infiltrés sont condamnés. Un autre commando de quatre hommes, débarqué en slip de bain sur les côtes de Floride, sera également arrêté (et exécuté) dans la foulée. L'intransigeance américaine s'explique en particulier par la destruction d'un dépôt d'armes par une équipe de dynamiteurs, à New York, en... 1916. ■ P.G.

Vienne veut honorer les déserteurs de la Wehrmacht

La ville de Vienne va ériger prochainement un monument à la mémoire des déserteurs autrichiens de la Wehrmacht durant la Seconde Guerre mondiale, alors que l'Autriche avait été, rappelons-le, rattachée de force à l'Allemagne nazie en 1938. L'Autriche a adopté fin 2009 une loi sur la réhabilitation de ces déserteurs, annulant ainsi les verdicts des tribunaux militaires nazis. Le monument pourrait être érigé sur la célèbre Heldenplatz (« place des héros ») de la capitale, aux côtés de monuments célébrant les anciennes gloires militaires de l'Autriche des XVIII^e et XIX^e siècles, et là même où Hitler prononça un célèbre discours devant plus de 200 000 personnes à la suite de l'Anschluss. Cette loi, votée par la coalition de gauche actuellement au pouvoir avec le soutien des Verts, intervient après plusieurs décennies pendant lesquelles ces déserteurs furent continuellement considérés comme des traîtres par l'opinion publique et les institutions. ■ L.H.

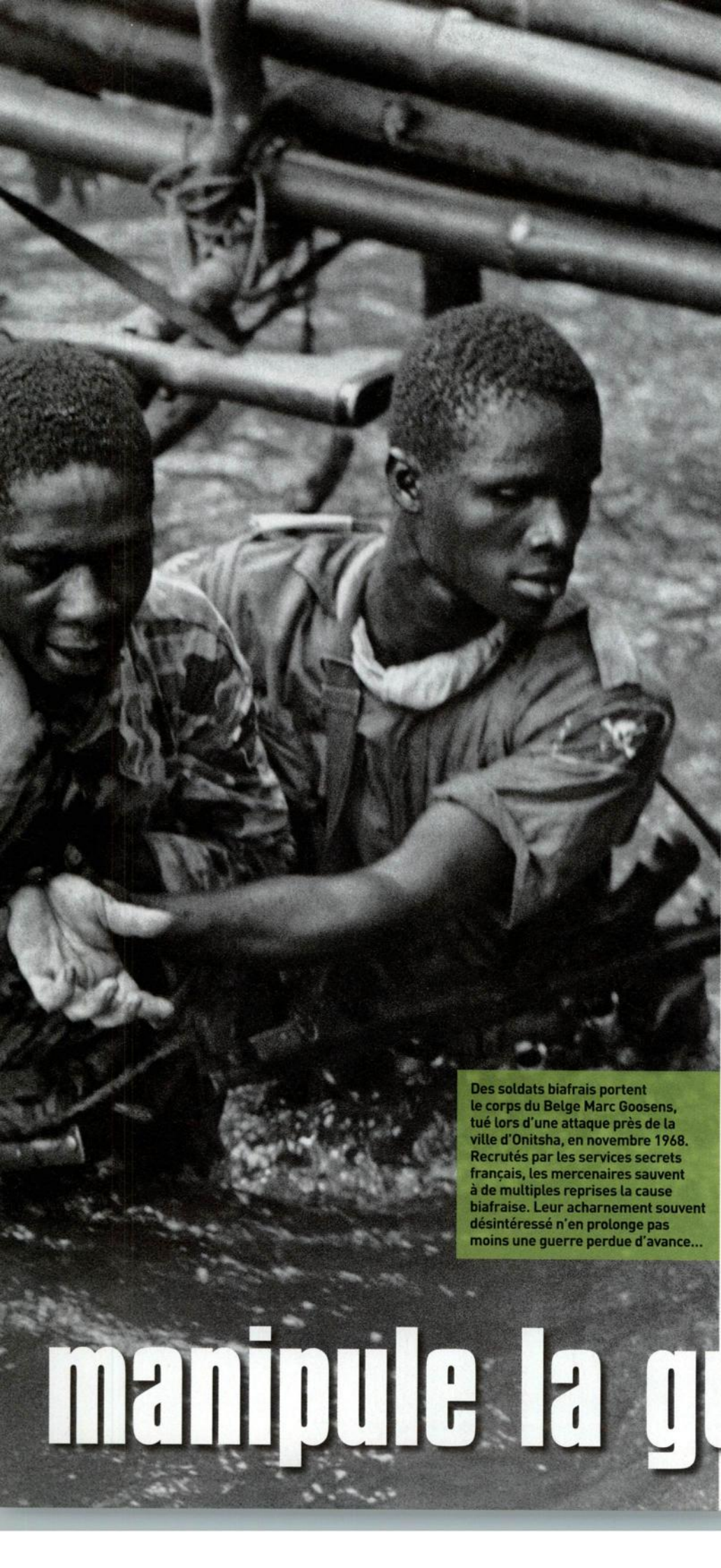


Ainsi rendus publics, les plans ont été récupérés en Allemagne par le rival de Whittle, Hans von Ohain, donnant aux nazis une longueur d'avance dans la course à la production du premier chasseur à réaction, en l'occurrence le biréacteur Messerschmitt Me-262. Cette thèse vient d'être publiée outre-Manche par l'historien John Golley... À Buenos Aires, huit ex-officiers de l'armée argentine ont été condamnés à la prison à vie le 17 mai 2011 pour avoir torturé à mort 22 guérilleros montoneros en 1976.



Recrutés par les services secrets français, de nombreux mercenaires rejoignent les rangs des rebelles.

Biafra : quand l'image



1967-1970. Trois années de guerre civile entre Nigériens et Biafrais, un million de morts. Des morts que les sécessionnistes, exsangues, exploitent en menant une guerre médiatique pour rallier l'opinion occidentale à leur cause. La première du genre.

Par Joanne Taaffe • Photos : Gilles Caron & Don McCullin

Le Biafra proclame son indépendance le 30 mai 1967. Le 15 janvier 1970, la sécession de cette petite région d'Afrique s'achève. Ces trois courtes années ont suffi pour changer à jamais le spectacle de la guerre : l'on passe des images traditionnelles de violence militaire à celles, nouvelles, d'une crise humanitaire. Les clichés atroces d'enfants moribonds, le ventre gonflé par la faim, provoquent une réponse émotionnelle immédiate et généreuse dans les opinions publiques occidentales, bien plus que n'importe quelle analyse des intérêts politiques et commerciaux cachés derrière le conflit.

La souffrance du Biafra est un fait indéniable : guerre et famine y causent au moins un million de morts. C'est après avoir travaillé sur place que Bernard Kouchner, à la tête d'une petite cohorte de « French doctors », quitte la Croix-Rouge pour former Médecins sans frontières. Mais ce n'est pas non plus par hasard si des photographes talentueux peuvent témoigner, par l'image, de l'intérieur du Biafra assiégé. C'est le travail croisé de deux d'entre eux, Gilles Caron et Don McCullin, que ce portfolio redonne à voir. Les leaders du Biafra sécessionniste, dirigés par le lieutenant-colonel Ojukwu, mènent une guerre médiatique, des dizaines d'années avant que les troupes américaines n'embarquent des journalistes en Irak. Pour survivre, en effet, le Biafra doit faire reconnaître sa légitimité. Mais l'affaire n'est pas simple à présenter à une audience occidentale déjà accaparée par le drame du Viêt Nam. Tout démarre en 1960, quand la couronne britannique concède l'indépendance au Nigeria. Le nouvel État promet : la population, la plus nombreuse d'Afrique, est bien éduquée, et les richesses naturelles — gaz, charbon, bauxites, tantalite, or... — abondent dans le Nord, tandis que le Sud jouit de terres agricoles fertiles. Mais ce pays n'est pas une nation unie : il rassemble, dans ses frontières taillées en 1914 par le pouvoir colonial, plus de 250 groupes ethniques. Non seulement les trois grands groupes majoritaires — Haoussas du Nord, Ibos du Sud-Est, Yoroubas du Sud-Ouest — s'habillent,

(Suite p. 24)

Des soldats biafrais portent le corps du Belge Marc Goosens, tué lors d'une attaque près de la ville d'Onitsha, en novembre 1968. Recrutés par les services secrets français, les mercenaires sauvent à de multiples reprises la cause biafraise. Leur acharnement souvent désintéressé n'en prolonge pas moins une guerre perdue d'avance...

manipule la guerre

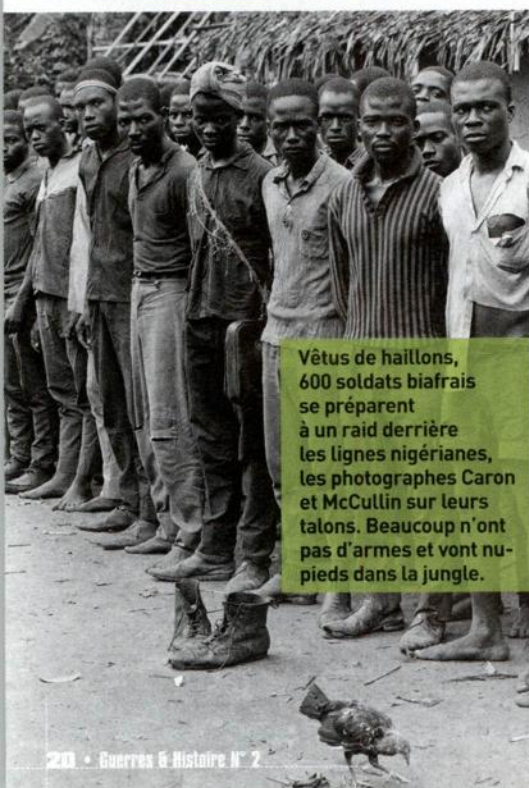


Lance-roquettes, mitrailleuse... Cet arsenal de guérillero, bien manié, donne parfois aux Biafrais de superbes succès, comme à Abagana, où une colonne de 6 000 Nigériens est anéantie en mars 1968.



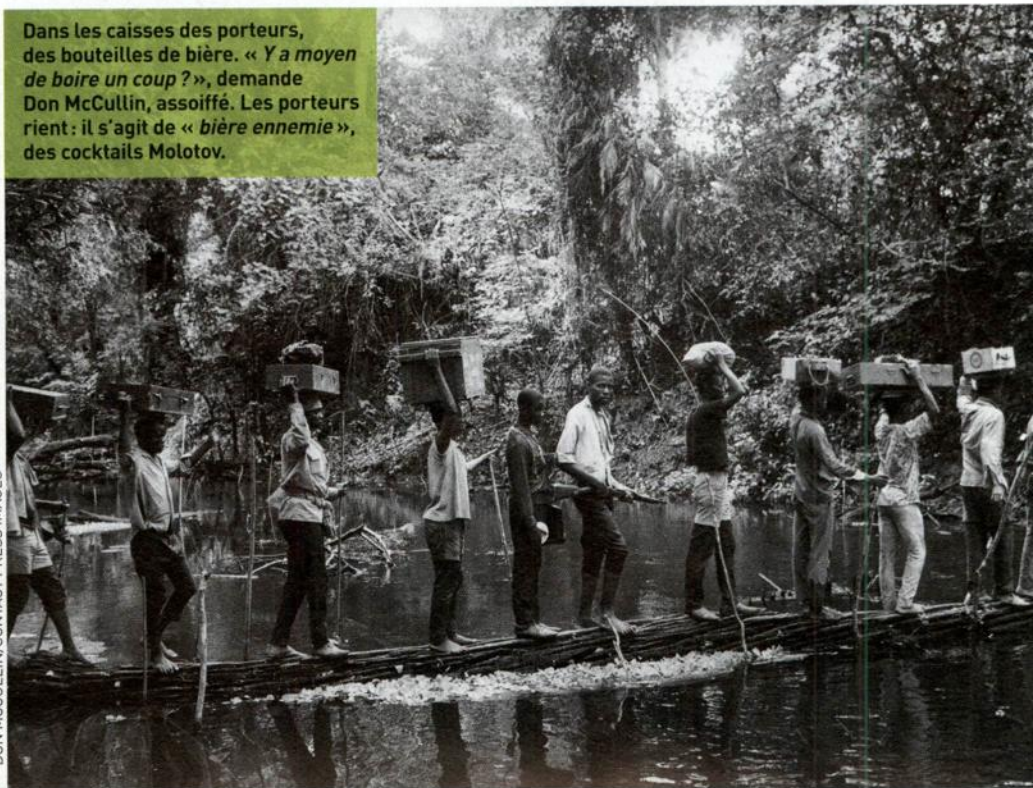
L'unité d'élite biafraise, la 4^e brigade de commandos, est encadrée par une cinquantaine de mercenaires. Le gratin international des « chiens de guerre » se met au service du gaullisme africain, dont Bob Denard et, ironie de l'histoire, les ex-paras putschistes d'Algérie, Roger Faulques et Rolf Steiner.

FONDATION GILLES CARON/CONTACT PRESS IMAGES



Vêtus de haillons, 600 soldats biafrais se préparent à un raid derrière les lignes nigérianes, les photographes Caron et McCullin sur leurs talons. Beaucoup n'ont pas d'armes et vont nus pieds dans la jungle.

Dans les caisses des porteurs, des bouteilles de bière. « Y a moyen de boire un coup ? », demande Don McCullin, assoiffé. Les porteurs rient : il s'agit de « bière ennemie », des cocktails Molotov.



DON MCCULLIN/CONTACT PRESS IMAGES



Les Français sont les grands pourvoyeurs d'armes côté biafrais. Mais les rebelles manquent de munitions, qu'ils doivent prendre à l'ennemi.

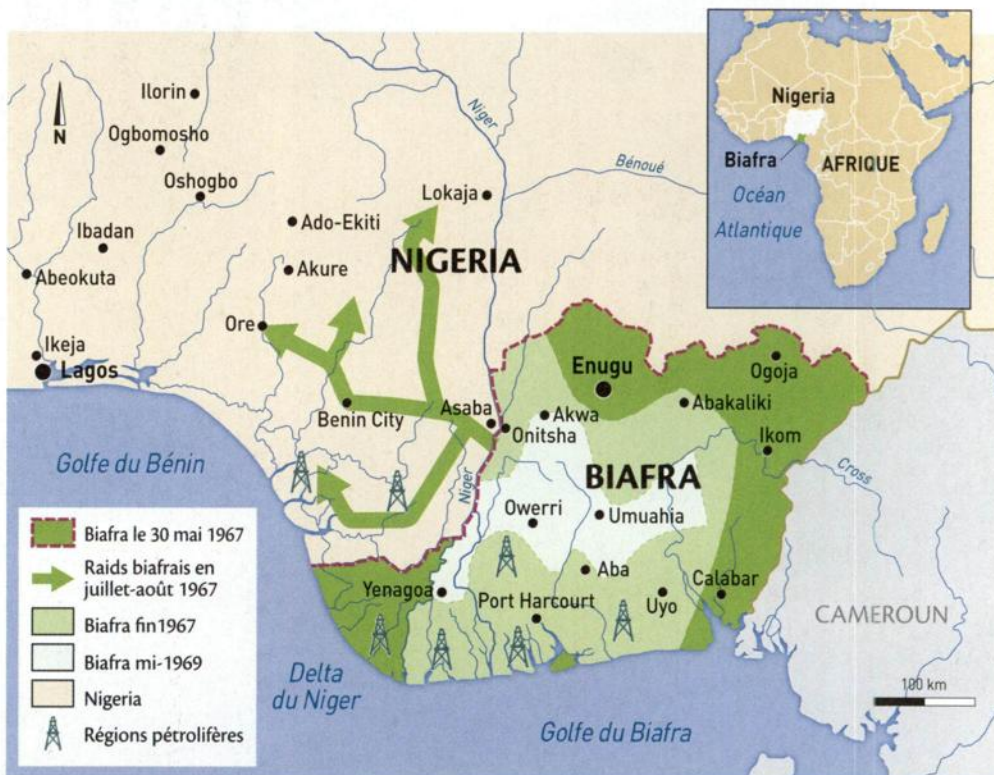
Un porteur a posé une poignée de roquettes sur des feuilles de bananier. Les Français, principaux pourvoyeurs d'armes, livrent certes par avion discret des mortiers lourds de 120 mm. Mais les munitions manquent : les Biafrais doivent s'en procurer en attaquant l'adversaire, explique McCullin.

parlent, mangent et prient différemment, mais ils ne partagent pas non plus les mêmes avantages politiques, économiques et éducatifs lors de l'indépendance. La région à majorité musulmane du Nord reçoit ainsi deux fois plus de sièges parlementaires que les deux régions chrétiennes du Sud, qui disposent en revanche de vingt fois plus d'écoles secondaires. C'est ce déséquilibre qui pousse les Ibos à proclamer la république indépendante du Biafra, confortés par la découverte sur leur territoire d'une nouvelle richesse : le pétrole.

Un pont aérien journalistique

Trop d'intérêts sont en jeu pour que le reste du monde reste passif, comme envers le Soudan au sous-sol pauvre. Londres appuie les fédéralistes nigériens. Washington, bien assez occupé au Viêt Nam, refuse son aide aux belligérants. Ce qui encourage Moscou à soutenir les Nigériens... et pousse par réaction Pékin vers les Biafrais. Paris, désireux de contrebalancer la montée en puissance d'un Nigeria anglophone, soutient les séparatistes, expédiant armes et encadrement mercenaire. Ces interventions ne modifient pas la situation sur place. Les Nigériens, qui contrôlent l'essentiel des ressources économiques et démographiques, sont pris à froid, avec une petite armée : guère plus de 10 000 hommes, face à une armée biafraise de 3 000 hommes, mais concentrée. Le rapport de force s'inverse vite, cependant. Des blindés légers et des canons arrivent d'Angleterre, des bombardiers de Russie. Et le recrutement porte ses fruits (l'armée fédéraliste mobilisera en tout 250 000 hommes contre 20 000 en face). Sans armes lourdes, les Biafrais ne peuvent empêcher la chute de Port Harcourt, poumon de leur pays, le 19 mai 1968. Encerclée, la sécession est condamnée.

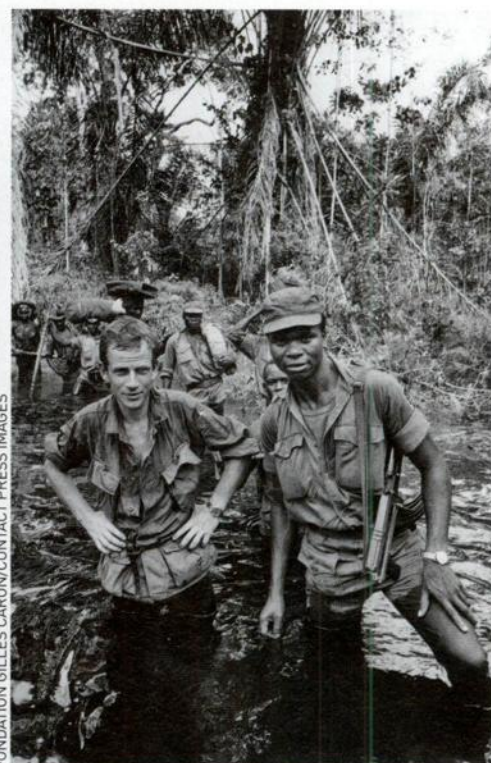
Au lieu de capituler — ce qui aurait mis fin aux souffrances des civils —, les leaders ibos, éduqués dans les meilleures écoles anglaises, décident de jouer une ultime carte pour rallier l'opinion à leur cause : louer les services d'une agence basée à Genève, Markpress, qui bombarde la presse occidentale de communiqués et monte un pont aérien journalistique. Les reportages effarants sortis du Biafra vont faire plus pour gagner la sympathie qu'aucun argumentaire politique, religieux ou culturel. Don McCullin n'est pas dupe, comme il l'expliquera plus tard dans son autobiographie (*Unreasonable Behaviour: An Autobiography*, Vintage, 2002) : « Cette famine était de main d'homme — le résultat de la sécession et de la réponse adverse, de l'avidité et de la stupidité des deux camps et, par-dessus tout, de la malhonnêteté des conspirateurs originels qui ont créé l'État séparatiste. » Les horreurs vues au Biafra ne poussent pas moins McCullin à produire une campagne d'affichage réclamant la fin du soutien de Londres à la guerre. « Je savais que mes images contenaient un message, sans pouvoir en préciser la teneur. Sauf, peut-être, que je voulais briser les cœurs et les esprits des gens bien tranquilles. » ■



Le territoire de la république du Biafra s'étendait au sud du Nigeria, à l'est de l'embouchure du fleuve Niger. C'est dans cette zone de 77 000 km², grande comme un septième de la France, que se concentrent les richesses pétrolières du pays, découvertes au début des années 1960 et revendiquées en 1967 par les indépendantistes (le Nigeria était en 2009 le 7^e exportateur mondial de pétrole, qui représente 40 % de son PNB). Le Biafra était alors peuplé d'environ 14 millions d'habitants, majoritairement des chrétiens d'ethnie ibo. En dépit de succès initiaux, avec notamment la prise de la ville de Benin City en 1967, les Biafrais ont dû se replier sur un réduit centré autour de la ville d'Owerri.



Le Britannique Don McCullin (portraité par Gilles Caron) est né en 1935 à Londres. Il publie en 1959 un premier reportage remarqué sur un gang de son quartier. Mais c'est la photographie de guerre qui le rend célèbre, du Viêt Nam au Biafra, en passant par Israël, l'Irlande du Nord et Beyrouth. En 1970, son Nikon arrête une balle d'AK-47. Tout un symbole.



Gilles Caron (photographé par McCullin) est né en 1939 à Neuilly-sur-Seine. Appelé pendant la guerre d'Algérie, il devient ensuite photographe de mode puis reporter. Cofondateur de l'agence Gamma en 1967, célèbre pour sa couverture de Mai 68, il s'impose comme un spécialiste des grands conflits. Il disparaît sur une route au Cambodge en 1970.

CARTE : CYRIL COURBEAU

FONDATION GILLES CARON/CONTACT PRESS IMAGES

DON MCCULLIN/CONTACT PRESS IMAGES

Janvier 1995. Alors que la capitale Grozny est encerclée, des combattants tchétchènes manœuvrent un char russe de capture.



La Russie en a-t-elle fini avec le problème tchétchène ?

M. PÉLISSIER, À TOULOUSE (31)

On peut en effet s'interroger : après deux guerres épouvantables (1994-1996, 1999-2009), qui ont fait suite à la déclaration d'indépendance de la Tchétchénie en 1991 et causé plus de 200 000 morts, le calme semble à peu près revenu dans la petite république caucasienne. On ne signale qu'un attentat sanglant en 2011. G&H a posé la question à Pavel Felgenhauer, expert militaire du journal *Novaya Gazeta* à Moscou. « Le problème du Caucase du Nord en général et de la Tchétchénie en particulier n'est pas résolu, estime-t-il. L'installation du gouvernement très répressif de Ramzan Kadyrov à Grozny ne signifie pas le retour de la

paix. J'attends au contraire une détérioration radicale de la situation. Même Alexandre Boutine, premier adjoint du commandant des troupes intérieures, a déclaré que 80 % des actes terroristes sont des protestations causées par la corruption générale du régime Kadyrov et qu'ils sont soutenus par la population locale. La structure du pouvoir est fondée sur un seul homme et sur son armée privée. Kadyrov est personnellement lié à Poutine. Si Poutine quitte le pouvoir ou s'il arrive quelque chose à Kadyrov, la situation en Tchétchénie risque d'exploser car les kadyrovtsi [l'armée de Kadyrov, 20 000 à 30 000 hommes], anciens combattants des deux guerres,

sont des ennemis jurés du FSB, de l'armée et de la police. La paix entre eux et les forces fédérales russes ne durera pas. En revanche, l'activité islamiste dans les républiques caucasiennes — Ingouchie, Daguestan, Kabardino-Balkarie — n'est pas très élevée. Les groupes terroristes sont basés généralement dans le sud de l'Ingouchie, où la forêt est très dense, et c'est là qu'ont lieu la plupart des attentats. Il est difficile de dire quel est le nombre des islamistes basés dans le Caucase du Nord. Même les militaires avouent ne pas savoir. Disons quelques centaines... Et tout le monde s'est accommodé de leur présence. » ■ Y. McL.

La citation

« Si Dieu nous fait la grâce de perdre encore une pareille bataille, Votre Majesté peut compter que ses ennemis sont détruits. »

Le maréchal de Villars, à Louis XIV après la défaite de Malplaquet, le 11 septembre 1709, où les alliés commandés par le duc de Marlborough perdent 24 000 tués ou blessés contre moitié moins côté français.



Qui a inventé les

LUCIEN MARTINEZ, À PERPIGNAN (66)

Des expérimentations d'engins volants radioguidés furent menées par les Britanniques dès la fin de la Première Guerre mondiale. Ils poursuivirent leurs recherches dans l'entre-deux-guerres, imités en cela par les Allemands et les Américains. Il s'agissait alors d'appareils d'assaut remplis d'explosifs et souvent surnommés « torpilles volantes » ; à ce titre, ils sont à la fois les ancêtres des drones et des missiles de croisière. À partir de la Seconde Guerre mondiale, on commença à les utiliser aussi comme cibles pour l'entraînement des pilotes (tel ce McDonnell TD2D Katydid de 1945). Mais les drones de reconnaissance tels que nous les connaissons aujourd'hui furent mis au point par les États-Unis au moment de la guerre du Viêt Nam, dans les années 1960. Propulsés par réacteur, ils étaient principalement destinés à la reconnaissance

À quoi servaient

CÉDRIC FERNET, À DIEPPE (76)

ULLSTEIN/PHOTO 12



... À rien ! Sinon à être une simple marque d'autorité pour les officiers et les sous-officiers, non pas tant d'ailleurs vis-à-vis des populations

REponses



BETTMANN/CORBIS

drones ?

à longue distance sur des secteurs fortement défendus. Le principal d'entre eux était le Firebee, tiré d'un avion cible télécommandé. Il accomplit 138 missions au Viêt Nam entre mars 1967 et juillet 1971. Ses capacités étaient limitées : il ne savait pas revenir à la base (seuls 65 % furent récupérés). En outre, son équipement ne permettait pas d'obtenir des images en temps réel et le délai d'exploitation des photos interdisait de profiter immédiatement des données collectées. En fait, on peut dire que l'idée d'engin volant sans pilote accompagne presque toute l'histoire de l'aviation ; après avoir cheminé parallèlement à l'avion pendant tout le **xx^e** siècle, les drones commencent vraiment à prendre leur essor en ce début de **xxi^e** siècle et semblent sur le point de triompher. ■ **L.H.**

les hausse-cols ?

que vis-à-vis de la troupe elle-même. Cette pièce métallique était en fait un « reste » de la pièce d'armure appelée « gorgerin », à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance, et qui protégeait le haut du buste et la base du cou. Le hausse-col sera porté par la Feldgendarmarie allemande (police militaire et troupes de régulation de la circulation militaire, voir photo) jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. En France, officiers et sous-officiers l'abandonneront lors des guerres napoléoniennes, pour ne pas se désigner d'eux-mêmes comme des cibles trop tentantes. ■ **L.H.**



RUE DES ARCHIVES

A quelle vitesse chargeaient les cavaliers de Napoléon ?

MICHÈLE BATTISTINI, À AJACCIO (20)

Pas question de charges débridées, ventre à terre, « comme dans les films ». Les charges sont lancées le plus souvent au trot (8 à 14 km/h). On ne passe au galop (18 à 21 km/h environ) que pour les 200 derniers mètres, voire beaucoup moins : il s'agit en effet de

conserver la cohésion des unités, plus importante que la vitesse pour assurer l'effet de choc. Évidemment, les données varient considérablement selon le terrain. Ainsi, dans la neige et le blizzard d'Eylau, la cavalerie de Murat charge presque au pas... ■ **P.G.**

Pourquoi ne connaît-on pas de cavalerie subsaharienne ?

IDRISS MOULEYDIÉ, À ROUBAIX (59)

Au sud du Sahara, l'Afrique est le royaume de la forêt subtropicale ou tropicale, où la mouche tsé-tsé fait des ravages et interdit l'élevage du cheval. Le seul équidé présent est le zèbre, impossible à domestiquer. En revanche, en Afrique du Nord ou saharienne, de grands empires ont autrefois existé qui possédaient de formidables cavaleries lourdes cuirassées. Cela dit, cette particularité de l'Afrique subsaharienne vaut aussi pour la plupart des autres grandes régions de forêts tropicales (ou subtropicales) humides, où l'on ne trouve pas de peuples cavaliers, même si la mouche tsé-tsé n'est dans ces zones pas en cause. Dans le monde, on trouve ainsi des cavaleries de plaines, de déserts, de montagnes, mais presque jamais de forêts. ■ **L.H.**

Combien pesaient vraiment les armures des chevaliers ?

IVO MESULIC, PARIS 20^e

Elles sont bien plus légères qu'on ne le croit ! Un « har-nois blanc », c'est-à-dire une armure complète en plaques d'acier (photo) du **xiv^e** siècle pèse entre 20 et 30 kg, c'est-à-dire la charge imposée au soldat moderne, mais bien répartie sur tout le corps et donc plus facile à porter. Parfaitement articulées, elles laissent une grande amplitude de mouvements. Les reconstitutions de combats montrent qu'il est non seulement possible de monter en selle mais qu'un chevalier désarçonné peut s'enfuir en courant ! Le cliché du chevalier hissé sur sa monture à l'aide d'un palan ne concerne que quelques armures extrêmement lourdes (plus de 40 kg) utilisées en Allemagne au **xvi^e** siècle dans le cadre d'une joute spéciale appelée « Gestech ». ■ **P.G.**





BETTMANN/CORBIS

Pourquoi les Japonais n'ont-ils pas tenté de débarquer à Pearl Harbor en décembre 1941 ?

JEAN-PHILIPPE MAREAU, À GRAVELINES (59)

Parce qu'ils ne le pouvaient tout simplement pas. Compte tenu du fait que le Japon devait se concentrer avant tout sur ses objectifs stratégiques prioritaires — la conquête des Philippines et de la Malaisie — il ne restait pas suffisamment de navires pour transporter les 40 000 à 60 000 hommes nécessaires pour affronter les défenses : en décembre 1941, la base de Pearl Harbor était gardée par près de 43 000 soldats, soutenus par une artillerie côtière comptant une centaine de canons. Sans oublier bien sûr 223 avions basés à terre et la flotte de huit cuirassés, deux porte-avions (soit 140 avions supplémentaires) que les Japonais n'étaient pas du tout certains de pouvoir neutraliser. À cette difficulté évidente s'ajoutaient deux

casse-tête logistiques supplémentaires, liés à la distance : Pearl Harbor est à 6 000 km des bases japonaises. Le premier de ces handicaps tenait à la lenteur des transports, qui aurait augmenté considérablement les chances de se faire repérer prématurément. Le second était lié à l'effort logistique nécessaire pour ravitailler une armée d'invasion et une flotte de combat à une telle distance, surtout compte tenu du manque chronique de pétroliers. Les navires nippons n'avaient pas en outre les moyens militaires de soutenir un effort prolongé. Les « faibles » pertes du 7 décembre ont quand même représenté 55 avions abattus ou endommagés irrémédiablement, soit 12,5 % des forces disponibles. ■ P.G.

L'expression : « la cinquième colonne »

On doit l'expression au général franquiste Mola (ou Varela, selon d'autres sources). Lors d'une allocution prononcée en août 1936, le général aurait évoqué une cinquième colonne de sympathisants prêts à se soulever à l'intérieur de Madrid, en plus des quatre colonnes militaires marchant sur la capitale républicaine. ■ J.L.

Qu'entend-on par complexe de Massada ?

GILLES PERETTI, À NANTERRE (92)



GETTY

L'expression désigne un certain sentiment israélien de vivre en Israël comme dans une forteresse assiégée, au milieu d'un monde hostile où la seule alternative serait la résistance ou l'anéantissement. Elle fait référence à la forteresse située sur l'éperon rocheux de Massada (photo), près de la mer Morte, où, vers l'an 73, un millier de Juifs révoltés menés par Eléazar ben Yaïr ont résisté à un long siège mené par une légion romaine. Sur le point de succomber, les rebelles auraient préféré le suicide à la servitude, raconte l'historien Flavius Josèphe. Selon Yael Zerubavel, professeur à l'université Rutgers (New Jersey), cet épisode

de l'histoire antique aurait été transformé en mythe par les sionistes du début du xx^e siècle. Héroïque et brutal, le mythe s'est développé avec le refus de la vision du « Juif victime » véhiculée par les récits sur la Shoah. Il atteint son influence maximum dans les années 1960, lorsque les unités d'élite de Tsahal vont prêter serment sur le lieu même du siège. « Le site de Massada a aujourd'hui beaucoup perdu de sa valeur en tant que sanctuaire national et lieu de pèlerinage patriotique pour la jeunesse, explique Yael Zerubavel. Les soldats n'y prêtent plus serment et les professeurs des écoles n'ont plus l'obligation d'y faire passer leurs élèves. » ■ Y.McL.

Quel est le plus long siège de l'Histoire ?

THIERRY AVICE, À LYON (69)

Il s'agit du siège, par les Turcs ottomans, du port de Candie, aujourd'hui Héraklion, dans l'île grecque de Crète. Il a duré vingt et un ans, entre mai 1648 (l'année de la fin de la guerre de Trente Ans) et septembre 1669 ! Candie était alors possession vénitienne. En raison de sa durée, ce siège devint en quelques années un enjeu de toute la géopolitique de la Méditerranée orientale, et les Vénitiens tentèrent à de multiples reprises d'obtenir l'aide des autres puissances chrétiennes. Mais les Européens d'alors étaient trop

divisés (la France et l'Espagne sont en guerre jusqu'en 1659) et leurs intérêts étaient désormais bien trop tournés vers le monde atlantique pour qu'ils aient la ferme volonté politique et stratégique de monter toute forme de croisade commune. Le roi de France, Louis XIV, lança bien une expédition durant la dernière année du siège mais qui s'acheva piteusement. À la suite de cet échec, le moral des défenseurs s'effondra et le capitaine général vénitien, Francesco Morosini, demanda à se rendre au grand vizir Ahmed Köprülü. ■ L.H.

Quelles sont les guerres les plus meurtrières de l'humanité ?

CAROLINE COTIGNAC, À CAPBRETON (40)

Avec probablement 50 millions de morts, la Seconde Guerre mondiale reste le conflit le plus meurtrier de tous les temps. Ce chiffre moyen est cependant sujet à de grosses incertitudes. Si les pertes civiles et militaires sont (relativement) bien connues en Occident, les bilans deviennent de moins en moins fiables en allant vers l'est. Ainsi, les pertes subies par l'URSS (sur la photo ci-contre, des civils identifient les morts en janvier 1942, à Kerch en Crimée) varient selon les sources entre 20 et 27 millions de morts (certains historiens évoquent même un chiffre extrême de 48 millions, en tenant compte des effets indirects des combats, comme le déficit de naissances). Faut de documents fiables, les estimations sont encore plus imprécises pour la Chine, où la fourchette varie entre 10 à 30 millions de morts. C'est encore malheureusement la Chine qui est la victime des deux conflits affichant des bilans comparables. Il est ainsi possible que les conquêtes mongoles aient pu causer 40 millions de morts sur près de trois siècles. On estime par ailleurs à plus de



DMITRI BALTERMANTS/THE DMITRI BALTERMANTS COLL./CORBIS

30 millions les victimes causées par la révolte du général An Lushan (de 755 à 763) précédant la chute de la dynastie Tang. Mais il se peut que ces chiffres apocalyptiques (la perte

équivalait à 15 % de la population mondiale de l'époque, contre 2 % pour la Seconde Guerre mondiale) aient pu être faussés par la désorganisation du recensement impérial. ■ P.G.

D'où vient la tradition du mercenariat gurkha ?

KÉVIN MALOIS, À MAUBEUGE (59)

Les Gurkhas tiennent leur nom de la bourgade népalaise de Gorakha, dans les contreforts de l'Himalaya, au nord-ouest de Katmandou. Descendants de la caste guerrière indienne des Rajputs arrivés dans la région au XVI^e siècle, les Gurkhas achèvent la conquête du Népal en 1804 et se heurtent en 1814 aux ambitions de la Compagnie des Indes orientales, outil privé du colonialisme britannique. Battus en 1816, les Gurkhas n'en impressionnent pas moins leurs adversaires, qui recrutent trois premiers bataillons parmi les prisonniers. La tradition est lancée. En dépit de l'hostilité du Népal, les Gurkhas se pressent pour entrer dans la Compagnie, attirés par une paie généreuse. Dès 1817, les soldats deviennent le bras armé et loyal du colonialisme, réprimant plusieurs insurrections, notamment en 1857. Intégrés dans l'armée des Indes, 200 000 Gurkhas servent pendant la Grande Guerre, puis 250 000 pendant la Seconde Guerre mondiale. Lors de l'indépendance indienne de 1947, cette force est partagée entre Inde et Royaume-Uni. Les Gurkhas servent toujours dans les armées de ces deux pays (la Gurkha Brigade britannique

compte 3 640 hommes ; elle sera cependant réduite à 2 900 en 2015), ainsi qu'au Népal (photo), à Singapour et à Brunei. Attention à utiliser le mot « mercenaire » avec discernement : certes bien payés en comparaison des armées asiatiques, les Gurkhas n'ont obtenu une retraite équivalente à celle de leurs collègues britanniques qu'en 2007. ■ P.G.



Saviez-vous que...

... les 7 600 tués américains (marines et armée) comptabilisés durant les 83 jours de la bataille d'Okinawa (avril-juin 1945) sont enregistrés en 48 heures seulement par la 62^e armée soviétique du général Tchouïkov à Stalingrad (les 13 et 14 septembre 1942). ■

✓ **Deux armées gigantesques**

Les forces en présence le 22 juin 1941. Jamais on n'a vu dans l'histoire pareilles masses d'hommes et de matériels se jeter l'une contre l'autre. Les points forts et les points faibles des deux camps. Pages 32 et 33

✓ **Huit encerclements dévastateurs**

L'armée allemande maîtrise mieux que toute autre la technique de la bataille à fronts renversés. En quatre mois, elle enchaîne huit de ces figures et détruit ainsi la quasi-totalité du corps de bataille soviétique présent en juin. Pages 34 et 35

Opération Barbarossa Du triomphe

Le Führer mise tout sur une campagne éclair, qui lui livrerait les moyens économiques de mener une guerre longue contre les Anglo-Saxons. Mais l'anéantissement du « judéo-bolchevisme » et le renvoi de « l'ethnie russe » au-delà de l'Oural sont au cœur de son programme idéologique.

✓ Les cinq causes de la déroute soviétique

La surprise est l'élément le plus communément avancé. Mais l'on ne peut être surpris durant cinq mois consécutifs ! En réalité, l'Armée rouge est minée par des problèmes de doctrine et de croissance d'une part, et par des problèmes humains, d'autre part, qui tiennent à la nature même du régime stalinien. Pages 36 à 39

✓ Les erreurs allemandes

Jamais campagne n'a eu d'ambitions politico-militaires plus élevées... et jamais campagne n'a été préparée avec autant de légèreté et de mépris de l'adversaire.

Avec un zoom particulier sur la catastrophe logistique de la Wehrmacht. Pages 40 à 49

✓ Les raisons de la résistance soviétique

Le nombre, l'espace, le patriotisme...

Cela ne suffit pas à expliquer que l'Armée rouge se soit rétablie après la plus énorme des déroutes. Les racines de sa résistance tiennent plus encore à une mobilisation économique totale, une pensée militaire très avancée et à l'exercice d'une terreur sans limites. Pages 50 à 55

Barossa 1941 au désastre

Que voulait Staline ? Attendre de voir comment tournerait la guerre avant de choisir son camp ? Ou bien a-t-il tout misé sur une collaboration longue avec l'Allemagne nazie ? Quoi qu'il en soit, sa peur du Reich est évidente et l'attaque du 22 juin le surprendra complètement, signant la ruine de la ligne stratégique suivie depuis 1939.

Six millions d'hommes, 18 000 chars et 12 000 avions se font face.

Deux armées gigantesques

L'Armée rouge est un colosse doté de matériels bien meilleurs qu'on ne l'a dit. En revanche, la Wehrmacht, pour imposante qu'elle soit, additionne de nombreux bricolages qui sont autant de faiblesses graves à moyen terme.



La Wehrmacht

« Ce sera une attaque massive, d'un type géant. Sans doute le plus violent que l'histoire ait jamais vu. L'exemple de Napoléon ne se reproduira pas.

Les Russes sont massés exactement à la frontière, c'est ce qui pouvait nous arriver de mieux. Le Führer estime la durée de la campagne à quatre mois. Selon moi, ce sera beaucoup moins. Le bolchevisme va s'effondrer comme un château de cartes. Nous sommes à la veille d'une victoire sans pareille. »

GOEBBELS, JOURNAL, 16 JUIN 1941.



Messerschmitt 109 contre Polikarpov I-16

Les deux appareils qui forment l'ossature de la chasse des deux adversaires ne sont pas séparés par un gouffre technique, comme on l'a souvent dit. Certes, le Messerschmitt Bf-109 E, avec 570 km/h, est plus rapide de 145 km/h à 5 000 m, mais les deux

avions sont presque à égalité pour l'armement (deux mitrailleuses et deux canons de 20 mm mais de qualité supérieure sur le Bf-109), pour l'autonomie et pour la vitesse ascensionnelle. L'I-16 type 17 se révèle plus maniable. Techniquement, les 1 762 machines de ce type avaient de quoi mener la vie dure aux 650 Bf-109.

Leur pitoyable prestation tient à l'inexpérience des pilotes, non aux matériels *stricto sensu*.

La faiblesse des réserves humaines du Reich et l'insuffisante mobilisation de son économie ne permettent pas à la Wehrmacht d'être vraiment plus forte qu'elle ne l'était face à la France en mai 1940. Si l'on compte 1 200 chars supplémentaires, il n'y a que 8 divisions de plus (150 contre 142), pas plus de canons et 1 000 avions de moins. Encore ces chiffres masquent-ils le recours massif au matériel capturé en France. 84 divisions d'infanterie, trois motorisées et une Panzer (soit 58 % du total) sont équipées de camions français, dont 13 000 unités sont livrées par Vichy au printemps 1941. Dans ces formations de deuxième ordre, l'artillerie antichar est aussi française (canons de 47 mm), les tracteurs sont souvent des Laffly, les engins de découverte, des Panhard. L'approvisionnement de ces véhicules

de capture en pièces de rechange et munitions s'avérera insoluble. La moitié des panzers ont des blindages et/ou des canons bien trop faibles. Faute de camions, 70 % de la traction et des transports dans l'infanterie se font à cheval. Ainsi, les divisions de piétons avanceront à 5 km/h contre 40 km/h pour les Panzers. Les stocks d'essence, de munitions et de pièces détachées permettent d'assurer seulement quatre à six semaines de combat. Malgré son hétérogénéité, l'armée allemande possède un outil — son couple corps blindé/aviation d'appui — unique au monde par son efficacité tactique, son expérience et son moral. La division Panzer est alors le seul type d'unité à pratiquer à ce degré la coopération interarmes. Le corps des officiers allemands est supérieurement formé, les sous-officiers d'un niveau sans égal. Les tactiques de pénétration, de débordement

AXE

Roumains
Finnois
Hongrois
Slovaques
660 000

EFFECTIFS

3 100 000 Allemands

RÉSERVES INSTRUITES

385 000

CHARS

3 648

AVIONS

2 815

CANONS

9 000

VÉHICULES

600 000

CHEVAUX

625 000

SOURCE : « DAS DEUTSCHE REICH UND DER ZWEITE WELTKRIEG », VOL. 4, DV-A, STUTTGART.

et d'encercllement sont rodées. Les moyens de communication radio sont remarquables par leur densité et leur qualité technique, notamment les liaisons sol-air. Les 3 millions de soldats allemands ont confiance en leurs armes et en leurs chefs ; ils sont persuadés d'une victoire facile et leur moral est au plus haut. ■

ques



SOVIÉTIQUES

EFFECTIFS



2 900 000

RÉSERVES INSTRUITES



2 000 000

CHARS



14 200

AVIONS



8 472

CANONS



32 900

VÉHICULES



130 000

CHEVAUX



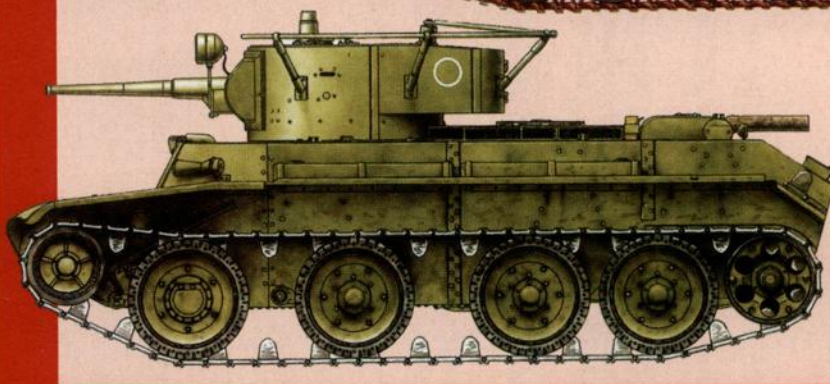
350 000

ILLUSTRATION: STÉPHANE JUNGERS POUR « GUERRES ET HISTOIRE »

Panzer III contre BT-7

Les chars allemands sont obsolètes pour la moitié (types I, II, 35 et 38). Le cheval de bataille est le Pz III à canon court de 50 mm. Chez les Soviétiques, 40 % du parc consistent en T-26 dépassés mais 20 % des machines (soit 2840 engins face à 979 Pz III !) sont des BT-7 qui tiennent fort bien la route sur le plan technique. Un peu moins lourd que le Pz III, le BT-7 possède un bon canon de 45 mm capable de percer la faible cuirasse frontale de son adversaire. Il est aussi incroyablement vélocité (73 km/h) et possède une autonomie deux fois supérieure. Aucun de ces deux tanks ne supporte les tubes antichars d'entrée de gamme de 37 mm (allemands) et 45 mm

(soviétiques). En réalité, la différence entre les deux armes blindées ne tient pas au matériel mais à la doctrine d'emploi, à la qualité de l'encadrement et de l'entraînement. Les corps mécanisés rouges n'avaient aucune chance face aux Panzerdivisionen aguerries et disposant d'un appui aérien.



qualité, de munitions et de carburant à suffisance. L'artillerie tractée est supérieure à celle des Allemands. De nouveaux matériels, en cours d'introduction, n'ont aucun équivalent au monde : le char T-34, le système de roquettes Katioucha, le bombardier tactique Sturmovik. Mais ce gigantisme cache de très graves faiblesses, techniques et humaines. L'infanterie va à pied, comme en 1914 : il n'y a pas 150 camions par division. Mais c'est là le moindre problème car cette armée est traversée par quatre failles majeures qui vont la précipiter au fond du gouffre. Un : les officiers bien formés sont très peu nombreux.

L'Armée rouge a grossi trop vite, la formation n'a pas suivi ; le moral des cadres est au plus bas, après les purges sanglantes entamées en 1937 et toujours en

cours. Les hommes, largement d'origine paysanne, sont travaillés par un sourd ressentiment contre un régime terroriste. Deux : l'Armée rouge a dédaigné de développer ses moyens

radio, elle fonctionne toujours à téléphone et aux coureurs. Les exécutions par le NKVD (voir zoom p. 37) du général Longva, chef des communications, et du remarquable ingénieur Aksenov ne sont pas pour rien dans ce retard catastrophique, qui entrave la coordination des armes et la direction du combat. Trois : la seule doctrine enseignée est celle de l'offensive. Personne, dans l'infanterie, ne sait comment se défendre contre une attaque des blindés et de l'aviation. Quatre : la mise sur pied de l'arme blindée s'est faite de façon anarchique. Les 29 corps mécanisés levés à la hâte en 1940 et 1941, forts théoriquement de 1031 chars chacun, sont aveugles, sans logistique ni entraînement sérieux, accablés de malfaçons et de non-finitions. Leur valeur au combat est sans commune mesure avec celle des Panzers. L'Armée rouge est un géant inefficace, accablé de maux, mais un géant qui peut apprendre et s'appuyer sur un pays immense, armé jusqu'aux dents... pour peu que l'adversaire lui en laisse le temps. ■

« Ces derniers temps, beaucoup de nos collaborateurs se sont laissés influencer par des provocateurs et sombrent dans la panique. [...] Ils colportent le mensonge qu'Hitler aurait massé 170 divisions à nos frontières pour nous attaquer. [...] Mais mes collaborateurs et moi-même pensons toujours, cher Joseph Vissarionovitch, à votre prédiction : Hitler ne nous attaquera pas en cette année 1941. »

BERIA À STALINE, 12 HEURES AVANT L'OFFENSIVE ALLEMANDE.

L'Armée rouge

L'Armée rouge est gigantesque, bien plus que les Allemands ne le supposent (voir p. 48). Elle dispose d'un matériel de combat abondant et souvent de

L'armée allemande réussit en Union soviétique une campagne de France à l'échelle 10

Huit encerclements dévastateurs

Quelques semaines après le début de l'offensive, il ne reste presque rien de l'Armée rouge qui s'alignait sur les frontières. Paradoxalement, cette victoire sans précédent dans l'histoire débouche sur un échec de portée stratégique.

Les troupes d'Hitler avancent, à des vitesses variables selon les trois grandes directions d'attaque, durant 150 jours. Elles balaient tout devant elles. Début décembre, elles se sont enfoncées, en moyenne, de 800 à 1 300 km vers l'est, assiègent Leningrad, atteignent la grande banlieue de Moscou et poussent brièvement jusqu'à Rostov, porte du Caucase. Elles occupent alors un territoire grand comme trois fois la France, qui recèle entre le tiers et la moitié du potentiel industriel et agricole soviétique. Quant à l'Armée rouge, ses pertes sont proprement hallucinantes. Les estimations officielles donnent 3 987 700 hommes, dont 284 190 tués,

disparus et prisonniers. « On ne connaît sans doute jamais le chiffre exact, estime l'historienne américaine Cynthia Roberts, mais il est probablement supérieur à 5 millions de tués, blessés et disparus. » Les quantités de matériels détruits ou capturés sont vertigineuses : 101 000 canons et mortiers, 20 500 chars (89 % de tout le parc !), 21 200 avions ! Jamais campagne n'a, dans l'histoire militaire, atteint de tels résultats quantitatifs en un temps si court. Les Soviétiques ont été constamment troués, tournés (voir les encerclements sur la carte), surpris, incapables d'une riposte coordonnée. Les interventions de Staline dans la bataille ont été désastreuses. C'est

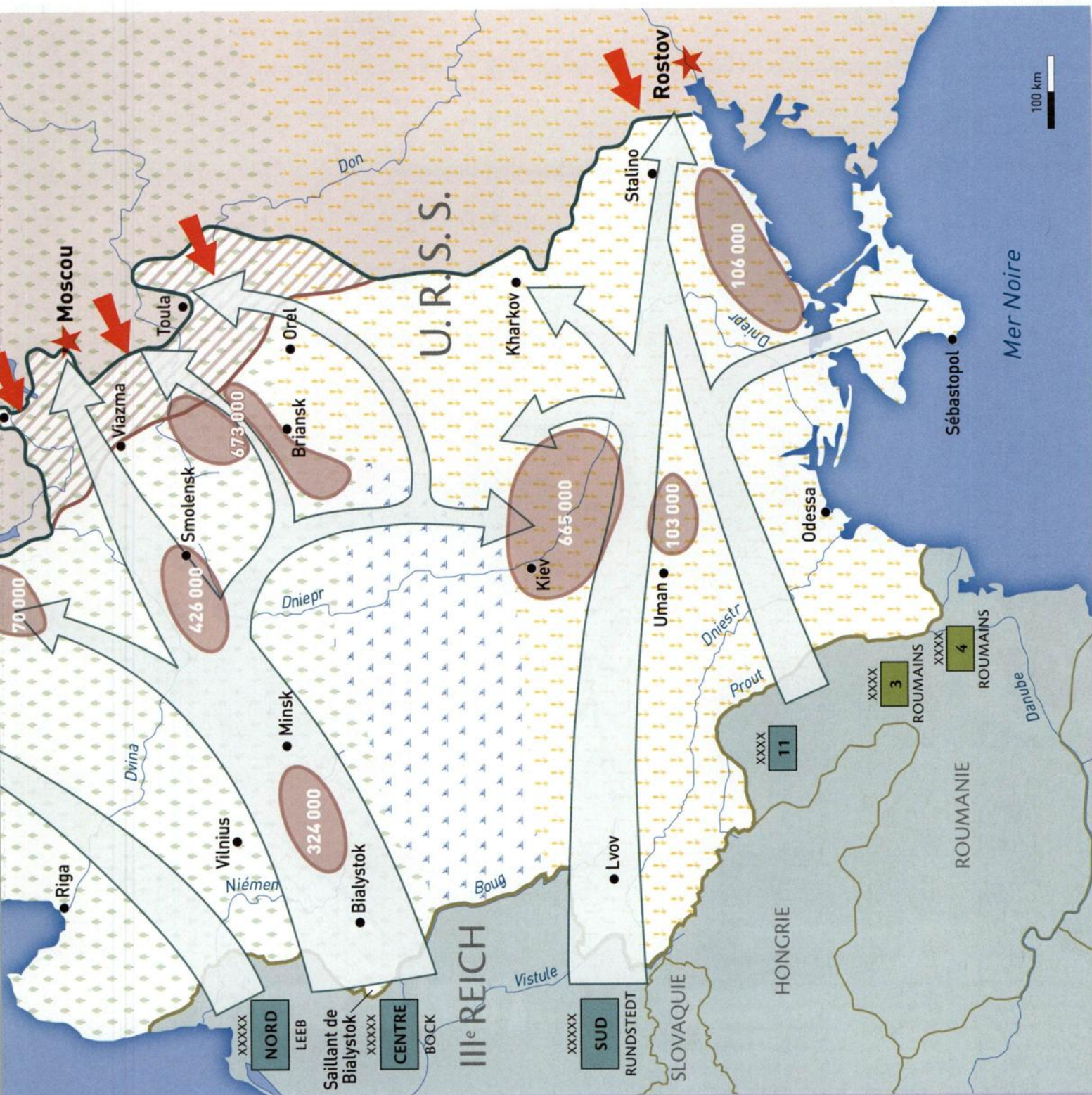
lui qui est directement responsable de la défaite géante de Kiev en refusant d'ordonner la retraite. Mais ses généraux n'ont pas mieux réussi. La pagaille, l'improvisation, la panique, l'incompétence, ont régné en maîtresses de leur côté. Cynthia Roberts a retrouvé dans les archives russes ce télégramme du 30 juin, envoyé par l'état-major de la 11^e armée stationnée sur le Niémen, et qui résume bien le drame russe de l'été 1941 : « L'armée n'a pas de carburant, pas d'obus, pas de ration, pas de fourrage. L'armée ne connaît pas la situation et elle ne sait pas ce qu'elle doit faire. » Et pourtant, cette formidable victoire allemande est un mirage. L'offensive elle-

même vient mourir de froid et d'inanition au début de décembre 1941 sans avoir atteint ses objectifs. Pire encore, le 5 décembre 1941, à la stupéfaction de l'état-major allemand, l'Armée rouge, ressuscitée, débute un cycle de contre-attaques qui durera quatre mois et ramènera son adversaire de 150 à 250 km vers l'ouest. Moscou est sauvée. Au 31 janvier 1942, Barbarossa et la contre-offensive d'hiver soviétique auront coûté aux Allemands 1 million d'hommes (dont 350 000 tués), 3 900 chars, 75 000 véhicules, 7 600 canons, 2 505 avions totalement détruits. Hitler n'a pas seulement perdu le meilleur de son armée et la campagne de Russie : il a perdu la guerre. ■

Chronologie

- 22 juin 1941, 3 h 15 :** Début de l'opération Barbarossa. Au soir, les Panzers ont déjà avancé de 60 km.
- 26 juin :** La Finlande déclare la guerre à l'URSS. Un second front, long de 1 800 km s'ouvre, de l'Arctique à l'isthme de Carélie.
- 3 juillet :** Grand discours de Staline à la radio. Appel à la mobilisation de tous pour la « Grande Guerre patriotique ». Les mots « Parti communiste » ne sont pas prononcés.
- 8 juillet :** Hitler décide que Leningrad et Moscou seront rasées au sol.
- 16 juillet :** Chute de Smolensk. Déjà 500 000 prisonniers.
- 2 août :** Premières livraisons américaines à l'URSS.





7 août: Staline devient commandant en chef de l'Armée rouge.

8 septembre: Début du siège de Leningrad.

19 septembre: Chute de Kiev. Destruction des armées soviétiques du flanc sud.

2 octobre: Début de l'opération Typhon, la marche sur Moscou. En deux semaines, destruction à Briansk et Viazma des armées soviétiques du front centre. Déjà 3 millions de prisonniers.

16 octobre: Le gouvernement soviétique abandonne Moscou et se réfugie plus à l'est à Kouibychev (actuelle Samara).

24 octobre: Chute de Kharkov.

16 novembre: Chute de la Crimée, à l'exception de Sébastopol.

28 novembre: Début de la crise du commandement allemand avec le limogeage de von Rundstedt, commandant le groupe d'armées Sud. Puis une douzaine de généraux et de maréchaux suivront.

5 décembre: Les Allemands sont à 30 km de Moscou. Début de la grande contre-offensive d'hiver des Soviétiques. Les Allemands reculent partout pour éviter la destruction. Barbarossa a échoué.

19 décembre: Hitler prend en personne le commandement de l'armée de terre.

La campagne de tous les records

L'avance la plus rapide. En 76 heures, le LV^e Panzerkorps de von Manstein parcourt en combattant 270 km et s'empare par surprise des ponts sur la Dvina.

La pire hécatombe de chars. Du 22 juin au 2 juillet, en Ukraine occidentale, dans le « triangle sanglant » Lutsik-Dubno-Brody (près de Lvov), 650 panzers détruisent 1 100 chars soviétiques pour 80 pertes.

La plus grosse bataille d'encerclement.

Kiev. Coût pour les Soviétiques : 665 000 prisonniers, 100 000 tués, 884 chars, 3 718 canons, 30 000 véhicules divers, 729 avions.

La plus meurtrière frappe antiaérienne.

Le 2 juin, la Luftwaffe détruit 1 811 appareils soviétiques – 322 en vol et 1 489 au sol – suite à une série de frappes surprises sur 31 aérodromes. Au prix de 35 avions abattus, la Luftwaffe s'assure en une journée la supériorité aérienne.

Comment peut-on détruire si vite la plus grosse armée du monde ?

Les cinq causes de la

Par Jean Lopez et Yacha Maclasha

La première raison du désastre, celle qui est au cœur de toutes les autres, s'appelle Staline et son régime de terreur.



■ Les mystérieuses lettres d'Hitler à Staline

L'écrivain Igor Bounitch (1937-2000) est connu des lecteurs russes pour ses best-sellers qui mélangent réalités historiques et pures inventions. Dans son roman *Groza* (« Orage »), il affirmait que d'octobre 1940 à mai 1941, Hitler aurait envoyé à Staline six lettres privées dont seulement deux auraient été retrouvées. L'une serait datée du 31 décembre 1940, l'autre du 14 mai 1941. Hitler aurait expliqué à Staline que les manœuvres de la Wehrmacht près des frontières de l'URSS n'avaient aucun caractère hostile, qu'elles étaient juste destinées à tromper la Grande-Bretagne; et il aurait protesté de sa fidélité inconditionnelle au pacte du 23 septembre 1939. À chaque demande des historiens d'indiquer les références de ces lettres dans les archives, Bounitch n'a jamais donné de réponse. Jusqu'à aujourd'hui, rien n'a été retrouvé dans lesdites archives. Cela n'a pas empêché David E. Murphy dans son livre *Ce que savait Staline* (traduction Stock, 2006) d'y faire référence et, après lui, John Lukacs, dans son ouvrage *June 1941 : Hitler and Stalin* (Yale University Press, 2006). Les fantaisies de Bounitch se perpétuent ainsi...

1 - L'effet de surprise

Staline s'est laissé totalement surprendre par l'attaque allemande. Il a refusé de croire jusqu'au dernier moment à ce qui était une évidence pour tous. « Staline flotte dans une sorte de vide depuis l'été 1940 parce que tous ses plans de guerre se sont effondrés d'un coup, explique Cynthia Roberts, professeur de sciences politiques au Hunter College (université de New York). Il a cru faire une excellente affaire en signant le pacte avec Hitler en août 1939 parce qu'il était certain que la France allait résister longtemps, que les pays capitalistes allaient s'épuiser mutuellement comme en 1914-1918 et, qu'à la fin, c'est lui qui tirerait les marrons

du feu. Ainsi pourrait-il réaliser ses visées expansionnistes, notamment récupérer tous les territoires ayant, à un moment ou à un autre, été sous la domination tzariste, et même au-delà en exportant la révolution sous contrôle soviétique. Mais ces plans opportunistes ont volé en éclats avec l'incroyable défaite française : Staline s'est retrouvé avec une Allemagne beaucoup plus forte et non beaucoup plus faible. »

Dès lors, Staline, qui n'a aucun doute sur l'infériorité de l'Armée rouge, est prêt à tout pour éviter une attaque allemande. Le 10 janvier 1941, il signe un accord commercial qui multiplie les livraisons au Reich de produits

déroute soviétique

stratégiques, pétrole, caoutchouc, coton, manganèse, céréales. Et quand il s'avère que les Allemands — et pour cause — ne livrent pas les machines et armements prévus en contrepartie, Staline avale la couleuvre et continue à renforcer son ennemi. « Ces livraisons ont considérablement augmenté le potentiel militaire allemand et pas seulement pendant la première année de guerre. Même durant la phase de préparation de l'opération Barbarossa, Hitler ne put y renoncer ! » écrit l'historien allemand Rolf-Dieter Müller. Situation proprement extraordinaire : l'ours russe nourrit le loup qui va le dévorer... Pourquoi cette cécité de Staline ? Le chef soviétique s'obstine à penser dans les termes purement rationnels de la diplomatie classique. Il n'est pas dans l'intérêt d'Hitler de l'attaquer, répète-t-il. Le Führer n'obtient-il pas tout ce qu'il veut de l'Union soviétique ? Ne serait-il

pas insensé d'ouvrir un second front alors que la Grande-Bretagne n'est toujours pas battue ? « Selon l'ambassadeur américain Averell Harriman, rappelle Cynthia Roberts, Staline ne pouvait penser qu'Hitler l'attaquerait sans chercher à lui parler une dernière fois. Il était aussi persuadé que l'Allemand lui adresserait au moins un ultimatum. »

Sourd aux avertissements

Staline s'est donc bercé d'illusions. Son attitude est d'autant plus incroyable, ajoute Cynthia Roberts « qu'à un aucun autre moment au ^{XX} siècle, un chef d'État aura reçu — et ignoré — une telle masse d'avertissements et de preuves qu'une attaque se préparait contre lui ». En tout, pas moins de 87 avertissements venant de sources séparées et fiables ! Y compris Churchill lui-même, l'espion soviétique Richard Sorge à Tokyo, les agents du

NKVD aux quatre coins du monde, les rapports de l'aviation rouge et des gardes-frontières... Sa réponse à ces informations qui contredisent ses certitudes sera de faire arrêter en juin 1941 puis fusiller Ivan Proskurov, patron du renseignement militaire. Et de le remplacer par Filipp Golikov qui, terrorisé, s'empressera de ne dire au dictateur que ce qu'il veut entendre : il ira jusqu'à nourrir son patron d'éléments de désinformation fabriqués par les services allemands. Dans son livre *Le Premier Cercle*, Soljenitsyne a ces mots clairvoyants : « [Staline] n'avait fait confiance qu'à un homme au cours d'une vie de défiance sans faille. Et cet homme était Adolf Hitler. » Molotov, commissaire aux Affaires étrangères, exprimera bien ce sentiment de confiance trahie. Lorsque l'ambassadeur allemand von der Schulenburg lui présentera la déclaration de guerre, il s'écriera : « Nous n'avons pas mérité ça. » ■

Le NKVD (« commissariat du peuple aux Affaires intérieures »), qui succède à la Guépéou en 1934, est la police générale chargée de la sécurité d'État et joue un rôle majeur dans les purges staliniennes et les déportations au Goulag. En novembre 1938, Beria en prend la tête et dirigera jusqu'à son exécution, en 1953, cette police politique (qui changera plusieurs fois de nom).

« Staline n'avait fait confiance qu'à un homme au cours d'une vie de défiance sans faille. Et cet homme était Adolf Hitler. »

ALEXANDRE SOLJENITSYNE, DANS *LE PREMIER CERCLE*.

2 - Une doctrine militaire inadaptée

Cet aveuglement de Staline n'aurait pas eu de conséquences aussi catastrophiques si, par ailleurs, l'Armée rouge n'avait opté pour une doctrine sans rapport avec ses moyens réels et la nature de son ennemi. Laissons la parole à Cynthia Roberts, auteur d'un article de référence sur cette question. « C'est la déconnexion entre l'objectif politique de Staline — ne pas provoquer Hitler — et la doctrine hyperoffensive de l'Armée rouge qui est la véritable racine du désastre de 1941. Les archives soviétiques ouvertes en 1990 confirment qu'en juin 1941 l'Armée rouge était massivement déployée en avant. Dans le saillant de Bialystok (voir carte p. 35), elle s'était même placée dans une situation impossible, qui invitait à son encerclement. Dans le même esprit, la déclassification d'une série de plans de déploiement des forces datant de 1940 et 1941 révèle les attentes irréalistes de l'état-major soviétique : l'armée serait capable d'absorber le premier choc d'une invasion avant de passer

très rapidement à la contre-offensive pour porter le combat sur le sol ennemi. Jusqu'à la veille de l'attaque, la planification reposait sur la fausse certitude qu'un intervalle de dix à quinze jours séparerait les premières actions sur la frontière de l'engagement du gros des forces. »

La « non-provocation » défendue jusqu'au bout

« Avec les victoires allemandes en Pologne et en France, certains analystes militaires soviétiques — dont Gueorgui Isserson (voir p. 53) — et les rapports d'un espion russe à Paris avaient annoncé que l'élément clé de la Blitzkrieg était la réalisation de la mobilisation, de la concentration et du déploiement de la plus grosse part des forces dès le premier jour des hostilités, poursuit Cynthia Roberts. Mais la transcription sténographique de la dernière grande conférence d'état-major, en décembre 1940, nous montre une véritable aversion à l'idée de tirer des conclusions

stratégiques de cette innovation germanique. L'expression qui revient le plus souvent est : "Ça ne peut pas arriver chez nous." Les généraux soviétiques ont demandé une mobilisation complète pour faire face à la menace. Mais Staline a refusé parce que cela contredisait sa politique de "non-provocation" de l'Allemagne. Il approuva certains déploiements de troupes, qui amorçaient une mobilisation partielle et secrète mais refusa jusqu'au bout de mettre les forces en état de préparation maximum. Cette contradiction entre les moyens militaires et les objectifs politiques est l'explication centrale du désastre initial subi par l'Armée rouge. » Concrètement, les aérodromes de l'avant étaient bondés de milliers d'avions alignés comme à la parade, sans camouflage ni DCA. La Luftwaffe n'aura qu'à les cueillir à l'aube du 22 juin. Les unités d'artillerie n'avaient pas leurs stocks d'obus à proximité et pas de camions pour aller les chercher. Les corps mécanisés

Staline a exécuté deux fois et demie plus d'officiers généraux soviétiques que les Allemands n'en ont tués.

GRU (*Glavnoé Razvedivatel'noé Oupravlenié*) est la direction centrale du renseignement militaire de l'Armée rouge, de l'armée soviétique et plus tard des forces armées de la Russie. Ce service a été créé à l'automne 1918 et est soumis au chef d'état-major et au ministre de la Défense.

L'OKH (*Oberkommando des Heeres*) est le haut commandement de l'armée de terre. Son chef, le maréchal von Brauchitsch, est un médiocre, ce qui n'est pas le cas du général Halder, chef de l'état-major général. L'OKH est en compétition avec l'**OKW**, haut commandement des forces armées. Après juin 1941, l'OKH ne s'occupe plus que du front de l'est; les autres théâtres d'opérations devenant du seul ressort de l'OKW.

manquaient de tout, carburant, radios, pièces détachées, viseurs, épiscopes. Les unités s'éparpillaient au petit bonheur des cantonnements sur des distances atteignant 40 km pour la même division...

Quelles auraient été les options soviétiques? Une frappe préemptive visant à désorganiser les préparatifs allemands, comme Joukov le demandera le 15 mai? Mais, vu l'impréparation globale, l'échec était assuré. Une contre-offensive massive

partie des arrières proches, comme prévu par les différents plans établis en 1940? Mais il a été impossible de la déclencher car la Luftwaffe a détruit tout le système de communications et les panzers ont avancé trop vite, atteignant déjà à J+4 les forces de second échelon. Ne restait qu'une possibilité, la défensive stratégique avec échelonnement des forces en profondeur. Mais cette position — défendue par le théoricien Alexandre Svetchine, ancien général tsariste

fusillé en 1938 — a été excommuniée dès le début des années 1930 par Toukhatchevski, apôtre de l'offensive à outrance. « C'est pourtant la stratégie à laquelle la Russie a historiquement recouru lorsqu'elle était faible, remarque Cynthia Roberts, par exemple sous Pierre le Grand ou face à Napoléon. La défense mobile était en fait la solution la meilleure pour contrer la Blitzkrieg, comme certains généraux soviétiques dont Joukov le reconnaîtront... après la guerre. » ■

3 - Un encadrement terrorisé

En 1937, pour des raisons de politique intérieure, Staline lance une gigantesque purge de l'Armée rouge, qui va durer jusqu'en 1941. Elle a entraîné la disparition de la majeure partie de l'encadrement supérieur: trois maréchaux (dont Toukhatchevski) sur cinq, 11 commissaires adjoints à la Défense sur 11, 14 commandants d'armée sur 16, 60 commandants de corps sur 67, 136 généraux de division sur 199, les deux tiers des chefs de brigade et la moitié des commandants de régiments. Ainsi sont morts, au Goulag ou sous les balles du NKVD, les chefs les plus expérimentés, les plus imaginatifs, ceux qui, au début des années 1930, avaient placé l'Armée rouge à l'avant-garde en matière de mécanisation et de doctrine. Au total, 54 714 membres des forces armées sont passés par les tribunaux militaires. Sur ce nombre, selon Roger Reese, professeur à l'université du Texas, 20 000 ont

été exécutés, les autres déportés. Beaucoup, comme le futur maréchal Rokossovski, seront abominablement torturés, avant d'être relâchés et réaffectés à une unité sans autres explications. Si l'on rapporte le nombre d'officiers généraux tués à l'ennemi entre 1941 et 1945 au nombre des exécutés par le NKVD en 1937-1938, on obtient 1 pour 2,5!

Hommes sans expérience

Il n'est plus possible, après les travaux de l'Américain Roger Reese, de faire de cette purge la cause unique du désastre de 1941. Mais il est pour autant impossible de nier qu'elle soit pour quelque chose dans ledit désastre. En 1941, Staline est surtout entouré d'hommes sans expérience, tout dévoués à sa personne, peu disposés à l'initiative et rarement capables de l'affronter. Que pouvait attendre l'Armée rouge d'incapables comme Vorochilov et Boudienny,

placés aux plus hautes fonctions? Que pouvaient peser face au Vojd — le chef suprême — les jeunes promus comme Joukov, Vassilevski ou Vatoutine? Peut-on tenir pour nuls et non avenus les milliers de procès-verbaux d'interrogatoires menés par la Wehrmacht et qui parlent d'officiers résignés, terrorisés par leurs commissaires politiques, peu enclins à prendre initiatives et responsabilités? Comment expliquer, par exemple, que les Allemands relèvent 189 officiers parmi les déserteurs et prisonniers volontaires de la 289^e division? Le NKVD lui-même n'a-t-il pas arrêté pour attitude défaitiste, du 5 juillet au 1^{er} septembre, 31 officiers supérieurs et 226 autres officiers rien qu'à la 26^e armée? Ce n'est que très progressivement que l'encadrement de l'Armée rouge retrouvera son équilibre. Et ce ne sera pas chose faite avant Stalingrad, à l'automne 1942. ■

4 - Une troupe en crise morale et politique?

Comment interpréter le fait que la Wehrmacht ait saisi 3 800 000 prisonniers en 1941? Empruntant le pas à Staline, de nombreux auteurs, à l'instar de Robert Conquest ou Joachim Hoffmann, ont estimé que c'était là le signe d'un refus de se battre explicable par un rejet du système terroriste stalinien. D'autres, tel Robert Thurston et les historiens soviétiques des années 1970 et 1980, y ont vu le simple résultat d'un commandement inepte et du manque de préparation.

Les premiers ont notamment relevé dans les archives qu'un prisonnier soviétique sur seize est en réalité un déserteur passé à l'ennemi, une proportion 330 fois plus

importante que dans les armées française, britannique et américaine. L'historien russe Mark Solonine déclare pour sa part: « J'en suis venu à la conclusion que le moral défaillant de l'armée est une des causes majeures de la débâcle de 1941. J'ai essayé d'évaluer statistiquement ce fait. Par exemple, comment expliquer la perte de 6 290 000 armes individuelles en 1941, si ce n'est par abandon? Comment rendre compte que 60 à 80 % des voitures individuelles ont été sauvées de l'anéantissement et qu'on les ait retrouvées en moyenne à 500 km du front? Et que dire des 1 625 000 hommes qui ont omis de se faire enregistrer

dans les bureaux de mobilisation en Ukraine, en juin et juillet 1941? A contrario, si la 14^e armée a tenu bon devant Mourmansk face à l'élite des chasseurs alpins allemands et à un contre un, c'est parce que les hommes, dans l'environnement hostile de la toundra, n'avaient nulle part où s'enfuir! »

Des percées allemandes fatales à la cohésion russe

L'historien Roger Reese a pris ce problème sous un angle très différent. Il s'est demandé pourquoi proportionnellement si peu de soldats soviétiques s'étaient rendus pendant la guerre contre la Finlande

durant l'hiver 1939-1940 — où ils ont été souvent encerclés — et autant en 1941 ? Il relève que, dans le premier cas, les unités encerclées étaient de petite taille et qu'elles se sont formées en cercle autour de leurs officiers pour résister jusqu'au bout. Dans le second cas, les encercllements ont été gigantesques et les troupes ont reçu l'ordre de percer, alors qu'en Finlande elles avaient à rester sur place en attendant leur délivrance.

« Or, explique Roger Reese, la percée est un acte qui détruit très souvent la cohésion des unités, la chaîne de contrôle et de commandement. Quand les officiers sont tués ou que le système de communication s'effondre, les unités se fragmentent en petits groupes qui tentent de fuir par leurs propres moyens.

C'est dans ces circonstances que les Allemands les attrapaient. Il est parfois paradoxalement plus facile de capturer un demi-million d'hommes désorganisés qu'un

bataillon groupé autour d'un chef qui n'a pas à attendre d'ordres ou à coordonner ses actions avec d'autres unités. »

Ajoutons, pour relativiser ce jugement, qu'il est difficile de comparer le niveau de violence atteint lors de l'opération Barbarossa avec celui de la guerre de Finlande. Les unités encerclées en 1941 se trouvaient sous le pilonnage constant de l'artillerie et de l'aviation. L'encadrement n'avait pas été préparé à faire face à une situation de ce type et, bien souvent, il est demeuré passif. Enfin, ajoutons que durant la guerre de Finlande, les soldats soviétiques encerclés ne pouvaient douter que leur pays l'emporterait, ce qui les encourageait à la résistance. En 1941, il semble bien, vu l'ampleur du désastre, que des millions de soldats aient douté non seulement que l'URSS l'emporte mais même qu'elle survive. Une part, impossible à préciser, y a sans doute vu une raison de se résigner à la capture. ■



5 - Une armée en crise de croissance

Au début de 1941, l'Armée rouge doit faire face à des tâches écrasantes. Il lui faut en effet, primo, gérer son expansion numérique de 1,3 million (en 1939) à 5 millions d'hommes (en 1941). Secundo, s'approprier à accueillir une nouvelle génération d'armes complexes, comme le char T-34, le bombardier tactique Il-2 Sturmovik ou le système de lance-fusées multiples Katioucha. Tertio, analyser et rectifier les causes de sa misérable prestation face à la minuscule Finlande en 1939-1940. Quarto, analyser aussi le défi lancé par la Blitzkrieg en Pologne puis en France et trouver des solutions. Tout ceci pose de formidables problèmes d'entraînement et de leadership à tous niveaux. En d'autres termes, la montée en puissance de l'Armée rouge repose sur la quantité et la qualité de son encadrement.

Un manque cruel d'officiers

Or, les travaux de Roger Reese montrent que la situation, à la veille de la guerre, est catastrophique. L'Armée rouge n'a pu trouver les 255 000 nouveaux officiers nécessaires qu'en recourant à des expédients qui s'avèreront fatals face à la Wehrmacht. Où trouver en effet pareille masse

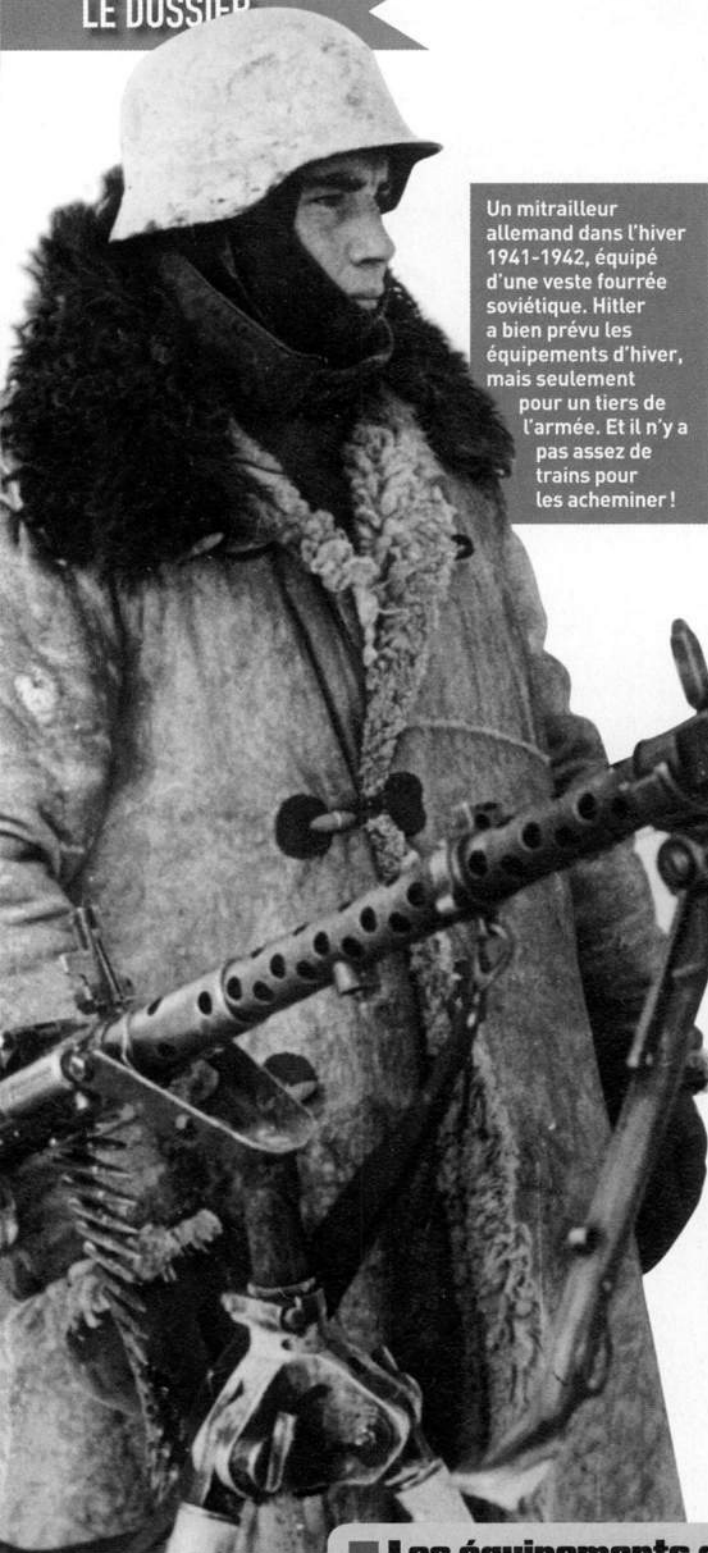
de spécialistes instruits dans un pays qui sort à peine du tiers-monde ? Dans le corps d'officiers de réserve ? Il n'y en a pas : sont considérés comme tels les hommes ayant passé un examen supérieur quel qu'il soit et fréquenté l'armée entre un et quatre mois. Chez les sous-officiers ? Mais, à l'image de sa devancière tsariste, l'Armée rouge ne dispose pas d'un corps de sous-officiers professionnels. Tout, notamment l'entraînement, la formation de l'esprit de corps, repose sur l'officier.

Alors, pour boucher les vides les plus criants, on rappelle au service des anciens de la guerre civile complètement dépassés, on réduit le temps de formation d'un an, on accepte un abaissement du niveau des enseignements donnés dans les écoles militaires en y laissant entrer des hommes avec un bagage scolaire équivalent à notre certificat d'études. Mais, le 22 juin 1941, il manque encore 70 000 officiers... 75 % de ceux qui sont présents aux armées occupent leur poste depuis moins d'un an, 68 % des lieutenants et capitaines ont reçu en tout et pour tout... cinq mois de formation. Le résultat, notamment dans l'infanterie, frappera les Allemands : une masse d'hommes sous-entraînés, sous-encadrés,

habités ni à leurs chefs, ni à leurs armes, ni à leurs camarades. Face à la meilleure armée du monde, cela ne pardonne pas. ■

■ La théorie du brise-glace, un canular idéologique

Staline s'appropriait-il à attaquer l'Allemagne en 1941 ? L'agression d'Hitler n'a-t-elle fait que devancer celle du dictateur du Kremlin ? C'est la thèse provocante soutenue à la fin des années 1980 par un certain Viktor Suvorov, qui en fera un livre à succès (*Le Brise-glace*, paru en France en 1989). De son vrai nom Vladimir Rezun, Suvorov est un officier du GRU passé à l'Ouest. Son ouvrage s'est bien vendu surtout en Russie. En Occident, quelques auteurs germaniques et anglo-saxons ont enfourché le même cheval après... Goebbels, qui avait développé le premier cette idée pour justifier l'invasion du 22 juin 1941. Empressons-nous de dire qu'il n'y a aucun fait précis, rien de solide qui soutienne l'opinion de Suvorov et consorts, contredite en revanche par TOUS les spécialistes du conflit germano-soviétique (Glantz, Erickson, Gorodetsky, Müller, etc.), mais aussi par le journal personnel du général Halder, chef d'état-major de l'OKH, et par une masse de faits documentés. La théorie du « brise-glace » repose entièrement sur des spéculations concernant les intentions de Staline et de fausses interprétations de certaines pièces d'archives déclassifiées en 1990, notamment le plan de frappe préemptive dessiné par Vassilevski et proposé par Joukov le 15 mai 1941. À ce propos, Joukov parle dans ses mémoires de discussions « longues et échauffées » avec Staline, sans qu'on ne sache rien de ce qui s'est dit. On peut simplement renifler une atmosphère de panique engendrée par la certitude que la Wehrmacht peut attaquer à tout moment. Et un effort désespéré pour convaincre Staline de faire quelque chose. Mais Staline a rejeté non seulement le plan de Joukov mais aussi la proposition de mobilisation générale. Et il a ordonné, encore et toujours, « d'éviter toute provocation ».



Un mitrailleur allemand dans l'hiver 1941-1942, équipé d'une veste fourrée soviétique. Hitler a bien prévu les équipements d'hiver, mais seulement pour un tiers de l'armée. Et il n'y a pas assez de trains pour les acheminer !

les unités avanceront vers les objectifs finaux en suivant les lignes de chemin de fer qui leur serviront de nourrice.

Aux esprits chagrins qui trouvent que TOUTES les hypothèses de ce plan sont extraordinairement optimistes, Wagner, responsable logistique de l'OKH, répond par la phrase magique ciselée par la propagande : « *Au soldat allemand, rien d'impossible !* »

Sabotage des réseaux ferroviaire et électrique

Voyons comment se déroule la campagne du point de vue logistique.

La première mauvaise nouvelle vient des chemins de fer soviétiques, qui devaient être saisis en bon état. Or, presque partout, les troupes rouges, au milieu d'une retraite sanglante, trouvent « l'intelligence stratégique » de détruire des centaines de kilomètres de rails et de ballasts, des milliers de ponts, de gares, de dépôts, d'ateliers, de points de ravitaillement en eau et charbon, des dizaines de milliers de kilomètres de lignes électriques et téléphoniques,

le gros de la signalisation. Sur un million de wagons, les Allemands n'en capturent que 53 000, chiffre dérisoire. Quant aux 20 000 locomotives, 18 000 s'échappent vers l'est. Pour la Wehrmacht, c'est une véritable catastrophe qui va avoir deux conséquences. Un : il faut faire venir le matériel roulant du Reich. 4 800 locomotives sont affectées à l'est, ce qui a pour effet de ralentir... la production des usines de guerre en Allemagne même ! Deux : non

seulement il faut remettre les voies à l'écartement européen mais il faut reconstruire presque à zéro les infrastructures ferroviaires. Avec quelle main-d'œuvre ? D'urgence, il faut envoyer 10 000 hommes de l'**Organisation Todt**, rappeler les personnels retraités de la Reichsbahn, affecter des dizaines de milliers de prisonniers de guerre et de civils réquisitionnés à ce chantier titanesque et imprévu. Mais les effectifs ne suffiront jamais à la tâche. Au 31 décembre, certes, 23 387 km de voies auront été mises à l'écartement européen. Mais c'est un travail bâclé, incomplet, qui ne laisse passer que des trains légers (moins de 30 wagons et des locomotives de 16 tonnes à l'essieu), roulant à 20 ou 40 km/h, souvent beaucoup moins, avec d'interminables arrêts, d'innombrables accidents, des embouteillages dantesques. En octobre 1941, on comptera 1 200 trains bloqués à Varsovie ! Aussi étonnant que cela puisse sembler, les ingénieurs de la Reichsbahn s'aperçoivent tardivement que le charbon russe ne peut pas être utilisé dans les chaudières : il faut le mélanger à du charbon silésien et à de l'huile pour pouvoir le brûler. Résultat, un train sur six entrant en URSS transporte... du charbon pour les trains !

Des colonnes motorisées en plein surmenage

L'autre problème gravissime, c'est le surmenage des colonnes de transport motorisées. Les routes sont pires que prévues. À la moindre pluie, tout ce qui n'est pas chenillé doit s'arrêter, enfoncé dans la boue sur 80 cm. Les essieux cassent, la poussière bouche les radiateurs, ce qui détériore les joints de culasse. Réparer ? Impossible ! Il y a 2 000 types de véhicules, 1 million de pièces détachées différentes et... aucun stock.

Le problème des pneus est insoluble : les 100 000 prévus en secours sont dévorés en un mois. Aussi les pertes grimpent-elles régulièrement. Au 31 décembre, 40 000 camions seront définitivement hors service. Les livraisons neuves (27 535) laissent un déficit de plus de 12 000 véhicules, soit 60 % des colonnes qui s'alignaient le 22 juin.

Le résultat de ce double désastre — ferroviaire et routier — c'est que le rythme de Barbarossa est dicté par celui de la logistique. Par deux fois, à la mi-juillet puis autour du 8 août, le Panzergruppe 4 doit s'arrêter en panne sèche sur la route de

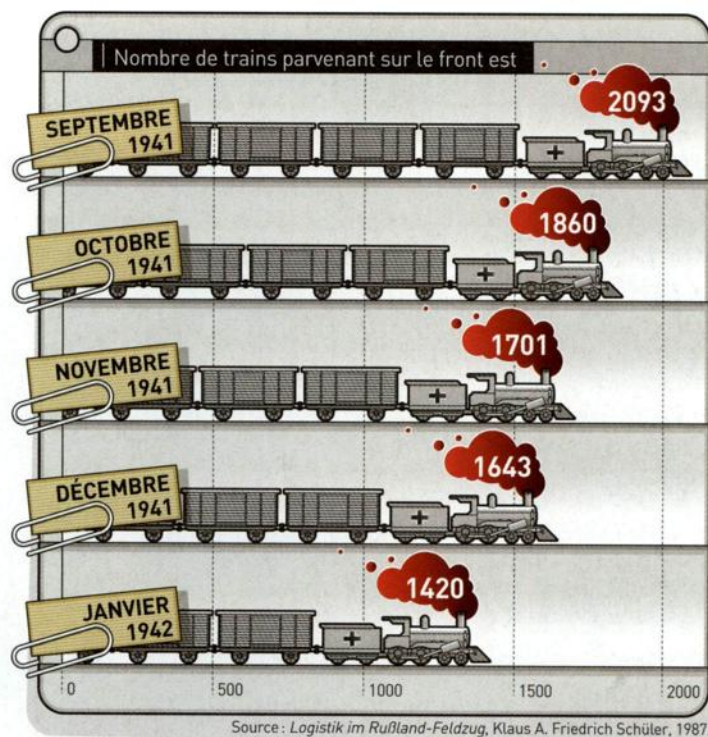
■ Les équipements d'hiver bloqués faute de trains

L'effondrement des transports militaires a des conséquences dramatiques sur l'acheminement des équipements d'hiver. Contrairement à ce qu'on a longtemps cru, Hitler a prévu ces équipements mais pour 56 divisions seulement (plus les SS et la Luftwaffe), qui représentaient... l'armée d'occupation après la victoire définitive. Pour les envoyer en première ligne, les besoins en fret sont gigantesques : 255 trains rien que pour les baraques préfabriquées et les poêles ! Dès octobre, 371 trains bourrés d'équipements hivernaux attendent à Berlin et Cracovie. Ils n'arriveront jamais où l'on a besoin d'eux car les convois sont réservés en priorité aux munitions et au carburant. Exception : 30 convois pour les 30 000 Juifs allemands déportés vers la Russie. Même les indispensables pièces détachées doivent céder la place aux munitions et à l'essence. Aussi, au 15 novembre, sur les 600 000 véhicules que comptait l'armée de l'est, 275 000 sont en attente de réparations (150 000 ont été totalement détruits).

L'**Organisation Todt** — du nom de son fondateur, l'ingénieur Fritz Todt — fonctionne comme un service du génie annexe de la Wehrmacht. Elle fut d'abord chargée de la construction du réseau d'autoroutes allemandes (1933-1938) puis de travaux de fortification du Reich et des territoires occupés (ligne Siegfried, mur de l'Atlantique).

Leningrad, laissant aux Soviétiques le temps d'organiser la défense de la ville. Au centre, dans l'axe de Moscou, tous les camions sont mis au service des Panzergruppen 2 et 3, laissant l'infanterie sans rien. Mais ça ne suffit pas, la Luftwaffe doit parachuter de plus en plus souvent de l'essence et des obus. Arrivés à Smolensk, les panzers s'arrêtent. Les camions doivent faire 750 km aller et 750 km retour pour aller chercher le nécessaire à Varsovie. Une des grandes causes de la résistance russe à Smolensk est bien le manque de carburant et de munitions des Allemands. Pour assurer les besoins minimaux, il aurait fallu 24 trains par jour au groupe d'armées Centre. En août, il en arrive entre 8 et 15, et pas plus de 12 en septembre. Au sud, même situation : 195 trains en septembre au lieu des 724 nécessaires (voir infographie ci-contre). Pas d'autre solution que de restreindre les mouvements et de rationner les munitions. À partir du 15 octobre, les pluies d'automne bloquent complètement le trafic routier. Les chemins de fer sont bien entendu incapables de faire face au surcroît de charge qu'on exige d'eux. Il aurait ainsi fallu 29 trains de

carburant par jour pour l'ensemble des groupes d'armées. En novembre, il n'y en aura que 90, soit trois par jour ! Face à ce chiffre, toutes les spéculations sur les chances de réussite de l'opération Typhon (l'encerclement de Moscou) ne pèsent pas très lourd : à part les 900 chars qui lui restent, toute la Wehrmacht est bel et bien en panne sèche. En novembre, le froid arrive. Les routes gèlent et le trafic routier reprend au ralenti. Mais c'est alors le réseau ferré qui se met à genoux. Les chutes de neige bloquent ou ralentissent le trafic. Les locomotives allemandes prévues pour tenir -20 °C refusent le service à -35 °C. L'huile épaissit, la graisse se fige. Au 1^{er} décembre, 70 % des motrices sont hors-service ! C'est une armée allemande frigorifiée, sous-alimentée, sous-équipée et revenue au cheval qui se lance vers Moscou, une dernière tentative mort-née. Laissons à Andreas Hillgruber, le plus grand historien allemand de la Seconde Guerre mondiale, le mot de conclusion, nette et sans bavures : « *La question logistique est, sur le plan militaire, la plus décisive des causes de l'échec de l'opération Barbarossa.* » ■



LE RAIL NE TIENT PAS LA CADENCE

De septembre 1941 à janvier 1942, alors que la logistique automobile allemande s'effondre, le chemin de fer se révèle incapable de prendre la relève. Si, en septembre, les deux tiers des trains nécessaires arrivent au front (2093 sur 3000), en janvier 1942 ce sera moins de la moitié. Dans ce domaine, toutes les prévisions germaniques se sont révélées fausses.

4 - L'absence d'intelligence politique : la guerre d'anéantissement



Pour les Allemands, la seule chance réelle de l'emporter tenait à la possibilité d'un effondrement du régime stalinien comme, avant lui, s'était effondré le régime du tzar. Les chefs militaires et Hitler ne doutent pas de la rapidité de cet effondrement. Mais ils le voient comme un sous-produit de leurs victoires, non comme une arme majeure à faire jouer. Les premières semaines se passent dans l'euphorie. La majorité des populations de l'Union soviétique

occidentale accueille les Allemands comme des libérateurs. Dans les pays baltes et en Bessarabie, on sort juste de quatorze mois d'une violente soviétisation, qui a fait disparaître une large partie des élites. En Ukraine, où l'on a en mémoire l'horrible famine de 1932-1933 et la collectivisation des terres, l'on voit disparaître sans regrets l'appareil répressif stalinien. En Russie même, la population rurale est attentiste, nullement hostile ; elle demeure dans ses foyers,



De gauche à droite, un couple de partisans, la pendaison de résistants, deux collaborateurs ukrainiens de la Wehrmacht. Dans les six premiers mois, les « collabos » seront bien plus nombreux que les résistants.

refuse d'exécuter les consignes de terre brûlée lancées par Staline. Les maquis de partisans sont faibles et rares, souvent alimentés par des bandes de soldats qui ont échappé aux encerclements en se réfugiant dans les forêts et les marais. Les historiens russes sont actuellement en train de relativiser « l'héroïsme de masse » dont aurait fait preuve le peuple soviétique, unanimement prêt à « résister au mépris de sa vie à l'invasion et à l'exploitation fascistes ».

« Le colosse russe va se comporter comme une vessie de porc : on n'aura qu'à piquer dedans pour le faire éclater. »

LE GÉNÉRAL JODL, CHEF DES OPÉRATIONS DE L'OKW, 18 JANVIER 1941.

INTERVIEW – « LE PLAN BARBAROSSA, QUI POSTULE QUE L'ON SAISISSE DES MILLIONS DE PRISONNIERS, A COMPLÈTEMENT NÉGLIGÉ LEUR PRISE EN CHARGE »

Entretien avec l'historien allemand **Christian Streit**, auteur de *Keine Kameraden. Die Wehrmacht und die sowjetischen Kriegsgefangenen 1941-1945*.

Combien y a-t-il vraiment eu de prisonniers en 1941 ?

En décembre 1941, l'OKW annonce 3 350 000 prisonniers depuis le 22 juin.

Le chiffre plus élevé, 3,8 millions, précédemment cité par l'OKW, a été attribué par les autorités allemandes elles-mêmes à une erreur. Mais 500 000, c'est trop pour une erreur. Ces soldats soviétiques ont en fait été capturés et déclarés comme tels, mais ils ont été abattus en route — trop faibles pour marcher — ou ils se sont enfuis avant d'arriver aux camps de l'arrière où on les a recomptés.

Quel était le taux de mortalité en 1941 ?

Selon les données de l'OKW, à la fin janvier 1942, deux millions de prisonniers étaient morts. Cela donne un taux de 60 %.

De quoi sont morts ces hommes ?

De famine principalement. À partir de l'automne, s'ajoute le froid car l'immense majorité dort à ciel ouvert, dans des trous de terre.

Cette hécatombe a-t-elle été intentionnelle ou bien est-elle due à des difficultés logistiques ?

Les deux. Durant l'automne et l'hiver 1941-1942, la Wehrmacht a connu d'énormes difficultés logistiques : comment nourrir une telle masse d'hommes ? Mais en même temps, le plan Barbarossa, qui postule que l'on saisisse des millions de prisonniers, a complètement négligé leur prise en charge. Les Allemands espéraient finir la campagne en six à dix semaines, vers fin septembre au plus tard. Il n'y a pas eu de calcul à long terme de la part de la Wehrmacht car, après la victoire, c'est le pouvoir civil qui devait administrer les territoires conquis. Par exemple, aucun camp de prisonniers n'a été prévu en URSS, seulement des camps transitoires. La responsabilité de l'état-major allemand ne fait aucun doute dans cette hécatombe.

Est-ce que les Allemands opéraient des distinctions entre nationalités ?

Oui. Ils ont libéré les Allemands de la Volga et autres *Volksdeutsche*, les Baltes, les Ukrainiens, les peuples du Caucase et seulement une petite partie des Biélorusses. Mais, à partir de septembre-octobre, ces libérations ont cessé, surtout dans les régions où le mouvement des partisans se développait. Pas mal d'ex-prisonniers ont même été réinternés. Jusqu'à mai 1944, environ 800 000 prisonniers ont été libérés. La majorité a servi comme auxiliaire (*Hilfswilliger* ou *Hiwi*) ou bien a fait la guerre aux côtés des Allemands. En 1941, si je ne me trompe pas, il y a eu environ 290 000 prisonniers libérés.

Quel a été le taux de mortalité des prisonniers allemands dans les camps soviétiques ?

Sur les trois millions de prisonniers pris jusqu'en 1945, mon confrère Rüdiger Overmans donne le chiffre de 700 000 décès, c'est-à-dire 23,3 %. ■



Une vue des camps à ciel ouvert où les prisonniers de guerre soviétiques sont abandonnés à une mort lente (entre Minsk et Smolensk).

« Il y a eu, dès 1941, un à deux millions de collaborateurs sur 80 millions de Soviétiques passés sous administration allemande, estime ainsi Boris Kovalev, professeur d'histoire politique à l'université d'État de Novgorod. La propagande communiste a largement gonflé les actes de résistance. Ainsi, elle affirmait que l'Institut du sport de Leningrad avait formé 13 unités de partisans en 1941 qui ont héroïquement combattu. En réalité, la plus grande partie s'est rendue immédiatement, et la majorité s'est même ralliée aux Allemands ! De même, à Pskov, toute la rédaction du journal Le Kolkhozien de Pskov passe aux Allemands et continue la publication, rebaptisée Pour la Patrie. Un des facteurs de ces ralliements est que tout le monde croyait à ce que martelait la propagande soviétique : si une guerre éclate, elle se fera sur le territoire de l'ennemi. Or, en quinze jours, l'ennemi prend Minsk et, en six semaines, Smolensk ! Les gens ont été complètement déboussolés et beaucoup ont cru à la victoire de l'Allemagne. »

Ce capital de sympathie et de neutralité, dû au rejet du système stalinien, les Allemands auraient pu le faire fructifier, même au milieu des contraintes inhérentes à une occupation militaire. Encore aurait-il fallu donner quelques gages, comme la dissolution des kolkhozes et le retour à une certaine liberté économique.

Fusillades de masse

Mais si Hitler avait procédé à ces réformes, il n'aurait pas été Hitler. La réalité de l'occupation allemande apparaît vite dans son horreur aux populations. L'extermination de plus d'un million de Juifs soviétiques a probablement prévenu la majorité que l'occupant de 1941 n'était pas l'armée du Kaiser en 1918 (voir interview ci-dessous). « Les gens voyaient tout, explique Ilya Altman, coprésident du Centre russe de recherche et d'éducation à l'Holocauste. Les fusillades de masse mais aussi les communautés enfermées dans les synagogues auxquelles on mettait le feu (Bialystok, Riga), les Juifs noyés dans les rivières,

emmurés vivants dans des carrières, jetés dans des puits... »

La terrible agonie de deux millions de prisonniers de guerre (voir interview p. 46), elle aussi connue de tous, a donné un second signal négatif. Le vol à grande échelle, les expropriations massives, bientôt les crimes liés à la lutte anti-partisans ont achevé de monter la majorité des populations soviétiques contre l'occupant. Enfin, la carte politique, sans doute la plus efficace pour abattre Staline, perdra beaucoup de son efficacité après la contre-offensive soviétique de décembre 1941. La victoire d'Hitler se faisant moins certaine, la prudence l'emportera chez beaucoup. ■



Des partisans et des Juifs pendus par les nazis dans l'entrée d'un immeuble à Kharkov, en novembre 1941. Le comportement monstrueux de la Wehrmacht et des SS aliènera au Reich les sympathies de millions de Soviétiques pourtant bien disposés à leur égard.

INTERVIEW – « PENSANT LA ROUTE DE MOSCOU OUVERTE, EN OCTOBRE 1941, LES NAZIS FRANCHISSENT LE PAS : ILS ORGANISENT L'EXTERMINATION DES JUIFS »

Entretien avec **Christopher Browning**, professeur à l'université de Caroline du Nord.

Quel est le lien entre Barbarossa et la Shoah ?

Hitler a annoncé à plusieurs reprises que la guerre à l'est serait une guerre d'extermination, et cela a donné le signal aux planificateurs de la SS pour élaborer des projets tout à fait nouveaux. Les lois qui protégeaient la population civile et les prisonniers de guerre, tout cela devait être dorénavant ignoré ; les spécialistes d'économie envisageaient la famine pour réduire la population civile ; « l'ordre des commissaires » exigeait que les communistes soient exécutés sur le champ. C'est dans ce contexte meurtrier que va naître la solution finale.

Voulez-vous dire qu'avant le 22 juin 1941 les Juifs n'étaient pas déjà assassinés, notamment en Pologne ?

Non, bien sûr. Il y a eu, entre septembre 1939 et le 22 juin 1941, des massacres en Pologne, aussi

bien de Juifs que de Polonais. Mais il s'agit de massacres occasionnels et non systématiques. En outre, il y a la famine dans les ghettos, surtout à Łódz et à Varsovie. Mais à cette époque, il n'y a pas de plan d'extermination. En revanche, ce que les nazis ont envisagé en URSS, AVANT l'attaque, c'est le meurtre préventif de Juifs pour « pacifier » les territoires occupés. Il ne s'agissait pas de tuer tous les Juifs, mais seulement ceux qui menaçaient la présence allemande. L'ordre d'Heydrich, daté du 2 juillet 1941, spécifiait que le rôle des *Einsatzgruppen* consistait à exécuter les Juifs qui occupaient des positions dans l'État ou dans le parti. Souvent, certes, les *Einsatzgruppen* tuaient également les leaders des communautés juives. Mais, je répète, en ce début juillet 1941, il ne s'agissait pas de tuer TOUS les Juifs.

Alors quand les nazis ont-ils décidé de liquider tous les Juifs ?

À la mi-juillet 1941. C'est le moment où Himmler augmente

considérablement le nombre des unités de tueurs derrière les *Einsatzgruppen* : deux brigades de cavalerie et d'infanterie SS, 11 bataillons de police, soit 16 700 hommes. Le 25 juillet, il obtient d'Hitler l'autorisation de recruter encore d'autres équipes dans la population locale, Baltes et Ukrainiens (33 000 hommes en décembre). Fin juillet-début août, les enfants et les femmes juifs deviennent à leur tour les cibles de ces groupes. Il y a donc déjà mise en œuvre de la solution finale pour les Juifs soviétiques. À ce stade, il ne s'agit pas encore des Juifs d'Europe occidentale, uniquement des Soviétiques.

Pourquoi cette décision mi-juillet ?

Parce que c'est une période d'euphorie côté allemand. Après la bataille des frontières et l'encerclement de Minsk, ils se croient sûrs de battre l'Armée rouge et ils se sentent dès lors libres d'accomplir le plan de « révolution démographique en Europe orientale » présenté par Himmler en août 1939.

Et quand décide-t-on du sort des autres Juifs d'Europe ?

L'autre période d'euphorie intense chez les nazis est en septembre-début octobre quand deux encercllements géants (Kiev et Viazma-Briansk) livrent 1,3 million de prisonniers. À ce moment, ils pensent que la route de Moscou est ouverte. C'est dans ce contexte qu'est accompli le pas suivant. La chronologie parle d'elle-même. Himmler et Globocnik se rencontrent le 13 octobre pour discuter, probablement, des résultats des premières expériences de gazage au monoxyde de carbone menées par Wirth. Le 25, ordre est donné de construire des chambres à gaz à Belzec et Chelmno en Pologne. La construction du camp de Belzec débutera le 1^{er} novembre. Le 15 octobre, les nazis commencent la déportation des Juifs d'Allemagne, d'Autriche, de Bohême et de Moravie. Il leur est dorénavant interdit d'émigrer. Avant le 15 octobre 1941, les nazis laissaient encore partir ceux qui le pouvaient. Après le 15, leur sort est scellé. ■

« La première ou les deux premières semaines, il y aura de durs combats puis, comme ça a été le cas jusqu'ici, la victoire nous restera. N'oublions pas la réputation et l'aura d'invincibilité de notre Wehrmacht [...] : elle aura un effet paralysant sur les Russes. »

LE COLONEL BLUMENTRITT, CHEF D'ÉTAT-MAJOR DE LA 4^e ARMÉE, 8 MAI 1941.

5 - La sous-estimation de l'adversaire

Quelles sont les forces réelles de l'Armée rouge ? À cette question essentielle, les chefs de la Wehrmacht ne sont pas vraiment capables de répondre. Pour preuve, leurs estimations, sans cesse revues à la hausse, quasiment d'un mois sur l'autre (voir infographie p. 49).

La réalité est encore pire pour les Allemands puisqu'en décembre 1941 l'Armée rouge alignera l'équivalent de 390 divisions, plus 140 en réserve !

À l'autre question essentielle — quel est le potentiel des industries d'armement soviétiques ? — la direction du renseignement n'est pas non plus capable de répondre. L'on sait, à Berlin, que les trois premiers plans quinquennaux ont mis l'accent sur l'industrie lourde ; l'on connaît le développement des hauts-fourneaux dans les villes nouvelles de l'Oural. Mais, pourtant, la quantité d'avions, de chars, de canons que produit réellement l'URSS est sous-estimée... de la moitié aux deux tiers ! En réalité, l'URSS est armée jusqu'aux dents et, dans quasiment tous les domaines, la production allemande est surpassée.

Le Russe, « culturellement inférieur »

Par ailleurs, pensant au précédent de 1917, la direction de l'armée allemande s'est persuadée que le régime s'effondrera sous les révoltes nationales, ethniques et religieuses. Malgré les avertissements du conseiller d'ambassade von Walther, l'idée que le régime ait pu se doter d'une vraie base sociale est écartée.

Enfin — et c'est une certaine tradition allemande bien antérieure au nazisme — le Russe est perçu comme un être « culturellement inférieur », primitif, « près de la nature ». Aucune des qualités nécessaires à l'organisation d'un conflit moderne ne lui est reconnue. Pourtant, plusieurs batailles acharnées (voir carte ci-contre)

auraient dû mettre la puce à l'oreille des chefs allemands : les Soviétiques sont et seront un adversaire tenace, dangereux, capable d'improvisations extraordinaires. Un adversaire à ne sous-estimer en aucun cas, comme la suite le prouvera. ■

LES GRAINS DE SABLE

Voici quelques-unes des batailles où les troupes soviétiques ont montré leur valeur.

Trouée de Lvov : Le général Kirponos, commandant le front du sud-ouest, mène la vie dure au groupe d'armées Sud du maréchal von Rundstedt. Reculant lentement, il le tient en respect durant un bon mois.

Sud du Pripet : Par ses contre-attaques lancées depuis les marais, la 5^e armée du général Potapov gêne considérablement l'avance de la 6^e armée allemande du maréchal von Reichenau vers Kiev.

Odessa tient contre tous les assauts roumains puis allemands, du 13 août au 16 octobre. Les cinq divisions qui défendent seront finalement évacuées dans l'ordre par la flotte de la mer Noire.

Smolensk est le lieu d'une énorme bataille, du 10 juillet au 10 septembre. Quatre fronts soviétiques opposent 1,2 million d'hommes au gros du groupe d'armées Centre (900 000 hommes), le bloquant sur la route de Moscou. On a compté jusqu'à 40 contre-attaques importantes des Soviétiques dans ce secteur.

Mzensk : Le 11 octobre, la 4^e brigade blindée soviétique, commandée par le général Katoukov, malmène la 4^e division Panzer. Pour la première fois, le général Guderian se montre inquiet de la supériorité du T-34. « Les Russes apprennent. [...] Leurs pertes ont été cette fois très inférieures aux nôtres. »

Brest-Litovsk : Du 22 au 30 juin, 10 000 soldats soviétiques défendent avec acharnement la vieille forteresse sur le Boug. La 45^e DI allemande aura 500 tués et 1 000 blessés.



Staraya Russa : Seconde contre-attaque de Vatoutine qui, en lançant des assauts du 8 au 23 août, aggrave le retard allemand à marcher vers Leningrad.

Sol'tsy : Du 10 juillet au 7 août, le général Vatoutine contre-attaque le groupe d'armées Nord et lui fait perdre un temps précieux.

Tikhvin : Prise par les Allemands le 8 novembre, la ville contrôle la seule ligne de chemin de fer permettant de ravitailler Leningrad via le lac Ladoga. À partir du 12 novembre, les Soviétiques mènent une série d'attaques qui infligent 45 000 pertes aux Allemands et les forcent à abandonner la ville le 9 décembre.



UNE MÉPRISE DU RENSEIGNEMENT

Le renseignement allemand a induit l'OKH en erreur en sous-estimant de façon grossière les réserves des Soviétiques et leur capacité à mobiliser, instruire et équiper à grande échelle. Jusqu'en 1945, Hitler s'obstinera à juger l'Armée rouge « saignée à blanc ». Mais le général Gehlen, brillant chef du FHO, le service de renseignements de l'armée en Russie, ne se fera jamais, lui non plus, une idée juste du potentiel adverse.

« Du point de vue des armes, le Russe nous est inférieur comme le Français. L'homme russe est inférieur, leur armée est sans tête. Au premier coup qu'elle recevra, elle ne pourra plus rien faire pour arrêter le désastre. »

HITLER À HALDER, 5 DÉCEMBRE 1940.

Les raisons de la résis

Par Jean Lopez et Yacha Maclasha



1 - Une mobilisation économique bien orchestrée

L'Union soviétique est prête pour une guerre longue, qu'elle anticipe depuis dix ans.

LA BATAILLE DE LA PRODUCTION

L'URSS réussit l'exploit de battre la deuxième puissance industrielle du monde dans la production de la plupart des matériels de combat et ce, malgré la perte de 40 % du potentiel de production passés sous occupation germanique. Plus étonnant, l'économie soviétique rivalise aussi avec le III^e Reich pour la qualité des chars, des avions, des canons et des avions, alors que son adversaire est à la pointe de toutes les technologies.

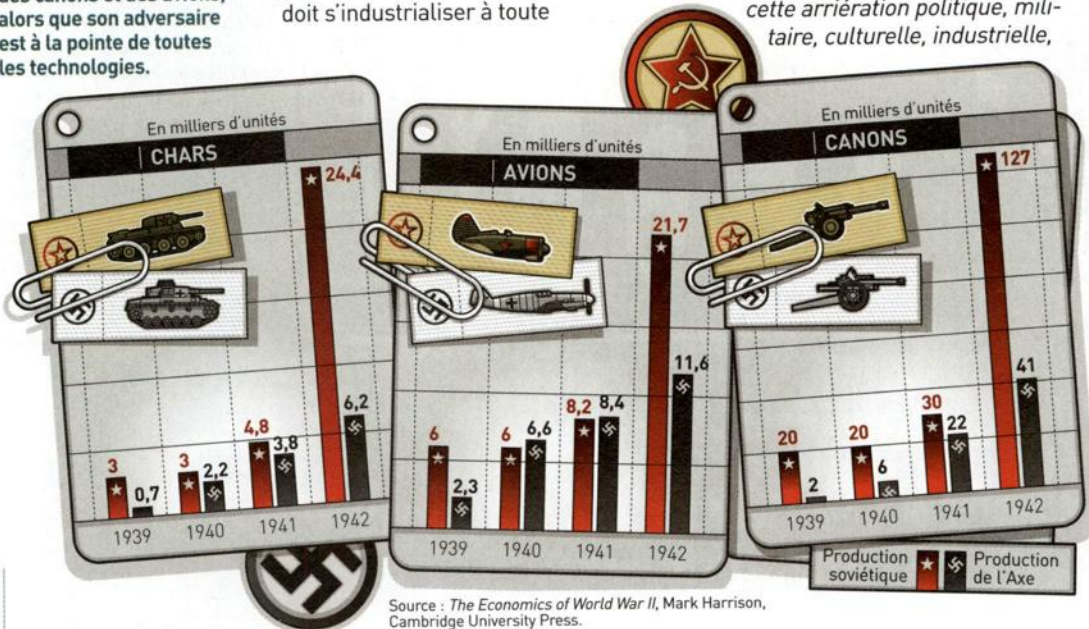
Le régime bolchevique est né de la Première Guerre mondiale, plus exactement de l'incapacité du régime tzariste à faire face à la pression militaire allemande et à la pression politique intérieure. Fort de ce précédent, Staline se persuade que l'Union soviétique n'a aucune chance de survie si elle ne s'arme pas jusqu'aux dents. Pour cela, elle doit s'industrialiser à toute

vitesse. Les deux objectifs ne sont pas dissociables dans son esprit. Voici un extrait du discours prémonitoire que Staline tient en février 1931, juste dix ans avant l'attaque d'Hitler : « Un des traits de l'histoire de l'ancienne Russie tient aux défaites continuelles qu'elle a endurées à cause de son arriération. [...] Tout le monde la battait à cause de cette arriération politique, militaire, culturelle, industrielle,

agricole. On la battait parce qu'on pouvait le faire en toute impunité. C'est la raison pour laquelle nous ne pouvons plus rester en arrière. Nous sommes cinquante ou cent ans derrière les pays avancés. Nous devons les rattraper en dix ans. Ou nous y arriverons, ou ils nous écraseront. »

L'URSS s'arme dès 1930

C'est peu dire que l'URSS s'est armée. Elle le fait dès 1930, bien avant les futurs belligérants du second conflit mondial. Et à grande échelle. En juin 1941, les Allemands attaquent un pays dont ils ne savent pas qu'il produit chaque mois 230 chars, 700 avions, 4 000 canons et 1 million d'obus (voir infographie ci-contre). Et qu'il possède de quoi multiplier en un an ces chiffres respectivement par 8, 5, 3 et 19 ! Bref, à Moscou, tout est prêt pour une guerre longue, y compris et surtout les esprits des dirigeants. À la différence des Allemands, les chefs soviétiques ne croient pas à la « guerre éclair ». Leurs penseurs d'avant-guerre, notamment Svetchine et Isserson (voir p. 53), ont tous prévenu que la guerre moderne



Source : The Economics of World War II, Mark Harrison, Cambridge University Press.

tance soviétique

INTERVIEW – LE PLUS GRAND DÉMÉNAGEMENT DE L'HISTOIRE

Entretiens avec **Nikolaï Simonov**, historien de l'économie soviétique des années 1920-1950, et **Mark Harrison**, du département d'économie de l'université de Warwick (Grande-Bretagne).

Quand et par qui la décision d'évacuation a-t-elle été prise ?

N.S. : La première décision d'évacuer 11 entreprises d'aviation des zones menacées date du 29 juin 1941. Deux jours après, le Conseil des ministres et le Comité central du parti ordonnent de faire partir de Leningrad 10 entreprises du commissariat aux Munitions. La toute première décision générale du GKO, comité d'État à la Défense, a été prise le 5 juillet 1941 : elle concerne l'évacuation de toutes les usines de moteurs diesels pour les chars. Puis les directives vont pleuvoir jusqu'à la fin de l'année. Le processus a été dirigé par le conseil de l'Évacuation, au sein du Conseil des ministres de l'URSS, dirigé par Nikolaï Chvernik et son adjoint Lazare Kaganovitch. À partir du 11 juillet 1941, l'évacuation est contrôlée par une équipe d'inspecteurs dirigée par le tout jeune Kossyguine, qui deviendra aussi membre du conseil.

L'évacuation a-t-elle eu un nom de code ?

N.S. : « La panique » ! Comme Kaganovitch, commissaire du peuple aux Chemins de fer, l'a écrit dans ses mémoires : « *Il n'y avait pas de plan de mobilisation. Le calendrier ne prévoyait pas non plus les transports pour procéder à une évacuation d'une ampleur aussi incroyable et de manière aussi précipitée. Déjà, en juillet 1941, on en était à 300 000 wagons mobilisés.* » Pourtant, un décret du 29 avril 1927 avait prévu l'évacuation des entreprises vers l'est. Mais, après la terreur des années 1937-1938 — qui a fauché l'ensemble des dirigeants responsables du département de la mobilisation militaire au sein du commissariat du peuple à l'Industrie lourde —, le seul fait d'envisager une évacuation était devenu synonyme de « sabotage »

et de « défaitisme ». Tout a donc été improvisé dans les pires conditions imaginables.

A-t-on évacué seulement le matériel ?

N.S. : Non. Sont partis aussi 30 à 40 % des ouvriers et des cadres, avec leurs familles. Début août 1941, 450 trains ont quitté Kiev en direction de l'est, emportant l'équipement de 197 grandes entreprises et plus de 350 000 habitants. L'évacuation a pris une énorme ampleur à l'automne 1941, en raison de la menace qui pesait sur Moscou. Fin novembre 1941, les 498 entreprises les plus importantes ont été évacuées de la capitale et de sa région. Deux millions de Moscovites sont partis avec elles. Tout le pays était sur les rails ! Les ouvriers démontaient sous

le contrôle du personnel envoyé par les commissariats économiques. Ils assuraient aussi l'emballage, le chargement et le déchargement des wagons puis le remontage sur le site affecté à l'usine. Ils étaient épaulés par des sections ferroviaires de l'armée. La localisation des trains était quotidiennement rapportée aux commissariats. À la jonction des lignes de chemins de fer fonctionnaient des centres de régulation. Ils recevaient les trains et les faisaient repartir, leur assuraient nourriture et service médical. La chaîne de ces centres s'étendait sur des milliers de kilomètres, depuis les gares limitrophes de la première ligne du front jusqu'à l'est de la Sibérie, au Kazakhstan, à l'Asie centrale.

Quel a été le délai moyen entre l'évacuation et la reprise de la production ?

N.S. : Tout dépendait de l'éloignement de la destination finale. Rendez-vous compte qu'entre Kiev et Tcheliabinsk, par exemple, il faut parcourir 2 200 km ; en réalité beaucoup plus car les voies étaient encombrées

à l'extrême et l'on déviait par tous les itinéraires possibles. En théorie, les trains devaient couvrir au moins 500 à 600 km en 24 heures, mais vu l'absence de voies ferrées doubles dans beaucoup de régions, ils n'ont guère dépassé 100 km par 24 heures. Certains convois sont donc restés plus d'un mois sur les rails, délai auquel s'ajoutaient le remontage, la construction des logements, etc.

M.H. : Personne n'a calculé le temps moyen de remise en route. Il se situe quelque part entre six semaines et dix-huit mois ou plus.

« Fin 1941, tout le pays était sur les rails ! Les usines, les ouvriers, leurs familles. »

Sait-on quel a été le nombre d'usines évacuées ?

N.S. : De la zone limitrophe du front, de juillet à décembre 1941, 1 523 entreprises, parmi lesquelles 1 360 grandes

usines, ont été entièrement ou partiellement délocalisées vers l'est. Parmi elles, 226 vers la région de la Volga, 667 dans l'Oural, 244 en Sibérie occidentale, 78 en Sibérie orientale, 308 au Kazakhstan et en Asie centrale. Dans ses mémoires, Kaganovitch rapporte qu'entre 1,5 et 2 millions de wagons ont été employés pour le transfert.

Qu'ont représenté ces déménagements pour l'effort de guerre soviétique ?

M.H. : Les 1 523 usines déménagées étaient des géantes et leur signification économique est sans commune mesure avec leur nombre. Par exemple, il y a dans ce total cent usines aéronautiques. Les plus grandes occupaient 150 000 à 200 000 m² au sol et employaient 25 000 à 30 000 ouvriers ! Pour déménager un établissement de cette taille, il faut remplir un million de camions de 10 m de long. Mis bout à bout, cela représente 10 000 km ! L'ensemble du processus de transfert a représenté environ 13 % des capacités industrielles de l'URSS. C'est énorme. ■

est une affaire industrielle de longue haleine. Après leurs deux campagnes de Pologne et de France, les chefs de la Wehrmacht croient, eux, avoir trouvé la martingale qui permet de faire l'impasse sur une mobilisation en profondeur de la population et de l'économie.

Par ailleurs, au milieu des batailles de l'été 1941, les éclaireurs de

la Luftwaffe ont plusieurs fois signalé que d'immenses convois ferroviaires soviétiques se dirigeaient bien vers l'est jour et nuit. Pour autant, les chefs de l'aviation allemande n'ont pas distrait leurs unités de bombardiers de leurs tâches d'appui tactique. Il aurait pourtant été fort rentable pour le Reich d'affecter toutes les forces aériennes à l'interdiction du trafic

ferroviaire soviétique. Cela lui aurait évité de subir une défaite, invisible sur le coup, un véritable « Stalingrad économique » avant la lettre, dont l'effet se fera pleinement sentir en 1942. En effet, ces milliers de trains repérés par la Luftwaffe transféraient tout simplement vers l'est les usines d'armement menacées (voir interview ci-dessus). ■

2 - La terreur aux armées et dans les usines

Quand il s'agit de mettre un peuple au travail et d'obliger ses soldats à mourir, Hitler est un enfant à côté de Staline...

LE SACRIFICE DES CIVILS

Que l'URSS produise plus de matériels de combat que le Reich s'explique par cette série de graphiques : les civils paient la note. Leurs besoins sont comprimés au maximum, la misère est atroce, notamment dans les campagnes, et le pays n'évite la famine que grâce aux livraisons américaines accordées au titre de la loi prêt-bail votée en mars 1941.

Dès la première semaine du conflit et jusqu'à sa disparition en 1991, l'Union soviétique a pieusement entretenu le mythe de la « Grande Guerre patriotique ». Ainsi, au premier jour de l'invasion, les 180 millions de Soviétiques se seraient levés comme un seul homme pour résister à l'envahisseur. Combattants, ouvriers et paysans auraient fait preuve d'un esprit de sacrifice sans pareil, d'une résolution sans faille, bref d'un véritable « héroïsme de masse ».

Il n'est pas question de nier l'ardeur du patriotisme russe, ni même du

patriotisme soviétique. « Quand la guerre a commencé, j'en étais à ma quatrième année d'études supérieures. Moi et tous mes copains, nous sommes allés en chœur nous inscrire à la milice populaire. C'était le 4 juillet 1941. Aujourd'hui, on dit que les gens étaient forcés de s'inscrire dans la milice. C'est faux ! » se souvient Daniel Al', un historien et écrivain de Leningrad. Et il n'exagère pas : Staline a pu créer dans les années 1920-1930 une couche sociale nouvelle — des citoyens, jeunes et éduqués qui aimaient l'URSS, où ils étaient nés et où ils avaient grandi.

Pour autant, le régime de Staline ne s'est pas contenté de susciter l'adhésion et l'enthousiasme. Il a aussi utilisé des moyens de coercition si extrêmes que le III^e Reich fait figure de pouvoir faible en comparaison. Ces moyens, le peuple soviétique les a acceptés, de gré ou de force, parce qu'il avait une habitude inouïe de la souffrance, ainsi que l'explique le vétéran Constantin Vanchenkin : « Il y avait des gens qui se rappelaient comme la vie était belle avant la révolution. Mais nous, nous avons été élevés de telle façon que nous considérons notre réalité comme la seule possible. Nous avons l'habitude d'une vie qui oscillait entre le mauvais et le pire. Ainsi, nous étions préparés au sacrifice. Même avant la guerre, la famine était la norme pour nous.

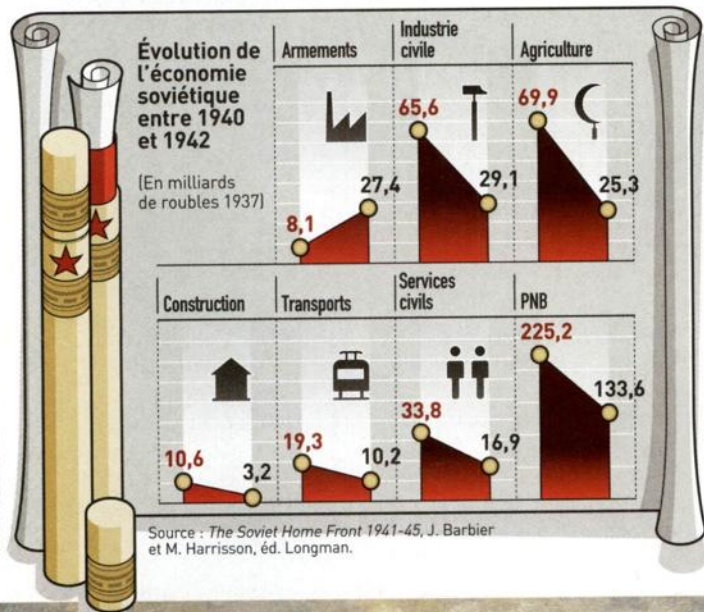
Notre horrible niveau de vie était la norme pour nous. La chasse aux paysans, la politique de dékoulakisation, les migrations forcées des peuples, les purges, le Goulag, le convoi, les chiens, tout cela était en nous. Nous avons été programmés pour une surtension mortelle de nos forces. Nous étions prêts à survivre et surmonter des souffrances et des privations inhumaines. Nous étions prêts à nous traiter nous-mêmes d'une manière inhumaine. »

Les premières mesures de coercition concernant la discipline au travail. Le 26 juin 1941, une série de décrets abolissent les congés, portent la durée hebdomadaire du travail à 54 heures, avec possibilité d'aller jusqu'à 72 heures. L'absentéisme — défini comme un retard supérieur à 20 minutes — est puni de six mois de « travail correctif » avec perte de salaire et d'avantages. Trois condamnations de ce type valent deux à quatre mois de prison, cinq à huit ans dans les usines de munitions. Entre un et deux millions de travailleurs seront, chaque année de guerre, victimes d'une de ces punitions et 300 000 partiront au Goulag pour de longues peines.

Le niveau de vie tombe au plus bas possible. Des millions d'hommes vivent jour et nuit dans les usines ou regagnent des baraquements de bois surpeuplés. La consommation, déjà très basse avant guerre, chute à un niveau inimaginable pour un Occidental parce que toutes les ressources sont mises au service du front (voir infographie). La ration de pain pour un employé tombe à 400 g par jour, plus 400 g de sucre et 300 g de graisse par mois. La maladie fauche sans frein les organismes affaiblis : le taux de mortalité triple.

140 000 déserteurs fusillés

Les mesures de coercition sont encore plus radicales vis-à-vis des soldats. L'ampleur de la débâcle, le nombre énorme de prisonniers, amènent le régime à établir une véritable terreur aux armées. Dès le 27 juin, un décret autorise le NKVD à dresser des barrages à l'arrière des troupes pour arrêter « déserteurs et fuyards ». Le 19 juillet, chaque armée, division, régiment,



Un tableau « héroïque » de Mikhail Ananievich Ananyev représentant le combat devant Borodino contre les panzers de Guderian, allusion évidente à la campagne napoléonienne.

doit fournir hommes et armes pour épauler le NKVD dans cette tâche. Le 28 septembre, Joukov fait savoir par télégramme aux chefs d'unités du front de Leningrad : « Expliquez à tout l'effectif que les familles des militaires qui se sont rendus à l'ennemi seront exécutées et que ces soldats seront eux aussi exécutés à leur retour de captivité. » En outre, le 16 juillet, Staline a rétabli le double commandement : chaque officier est étroitement surveillé par un commissaire politique

« Nous étions préparés au sacrifice. Migrations forcées, chasse aux paysans, purges... Tout cela était en nous. »

CONSTANTIN VANCHENKIN, VÉTÉRAN RUSSE.

(le politruk) qui contresigne tous les ordres. Enfin, le 17 novembre 1941, Beria, patron du NKVD, obtient pour ses hommes le droit de court-circuiter la justice militaire et de fusiller sur place tous ceux qui reculent. Selon un rapport d'Alexandre Leontiev, adjoint au chef du NKVD, rien qu'à l'automne 1941, les hommes aux casquettes rouges arrêtent 710 755 déserteurs et 71 541 insoumis. Durant toute la guerre, environ 140 000 soldats soviétiques seront fusillés pour abandon de poste, soit les effectifs de 20 divisions. Cette statistique ne comptabilise que ceux qui sont passés devant les tribunaux militaires. Il est impossible de chiffrer le nombre de ceux qui ont été abattus au hasard des retraites de l'an 1941. Pour mémoire, la Wehrmacht exécutera environ 9 000 de ses soldats durant tout le conflit. ■

■ « Les tankistes ignoraient que leurs machines étaient déjà payées par des morts avant d'avoir servi »

C'est comme ça que je me suis retrouvé à l'usine de tracteurs Staline de Tcheliabinsk, dans l'Oural [à l'automne 1942, NDLR]. L'usine était immense. Elle faisait plus de 1500 m de long rien que pour le bâtiment d'assemblage. On y travaillait en deux équipes de 12 heures. Une partie du bâtiment n'avait pas encore de toit et les ouvriers travaillaient sous des bâches avec une lampe à arc pour s'éclairer. Les fenêtres n'avaient pas de vitres. Il faisait froid. Heureusement, des femmes passaient avec un chariot et distribuaient de l'eau chaude à volonté. Dans la réserve à pièces détachées, des centaines de personnes, dont des enfants, dormaient à même le sol de ciment. Un grand type qu'on appelait le Réverbère m'a raconté que l'hiver précédent, l'usine tournait en plein air et qu'on y mourrait comme des mouches. Lui-même s'était marié six mois avant et il était déjà veuf ! Je peux témoigner de l'immensité du cimetière ouvrier qui se trouvait non loin de l'usine Staline. Je ne suis pas certain que tous les tankistes soviétiques aient su que leurs machines étaient déjà payées par des morts avant même d'avoir servi.

Témoignage d'Alexei Semionovitch Govariov tiré de *Grandeur et misère de l'Armée rouge*, Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri, Seuil, 2011.

3 - Gueorgui Isserson, le prophète inconnu

Ce théoricien, qui avait compris la nature profonde de la guerre moderne, a inspiré les principaux artisans de la reconstruction de l'Armée rouge.

En 1941, après six mois de combat, il ne reste pratiquement rien de l'Armée rouge qui s'alignait en juin. Aucune autre puissance continentale que la Russie n'aurait pu se remettre d'un coup pareil. Son immensité, ses richesses matérielles et humaines, la dureté sans égale du pouvoir stalinien lui ont seules permis de retrouver progressivement son équilibre, moyennant un flot de sang et l'abandon à l'ennemi du tiers le plus riche du territoire ainsi que de 88 millions d'habitants. Pour revenir aux frontières du 22 juin 1941, il faudra sacrifier 7 millions d'hommes et mener une quarantaine d'opérations s'étendant sur plus de trois longues années. Cette victoire si cher payée ne peut s'expliquer par les seules raisons matérielles évoquées. Pour se hisser au niveau de son adversaire puis le dépasser, l'Armée rouge a suivi un modèle théorique mis au point par un homme demeuré largement inconnu en Occident, Gueorgui Isserson (voir *biographie* p. 54). Ce penseur a exploré un niveau intermédiaire entre stratégie et tactique, le niveau opératif, où les chefs allemands ne se sont pas aventurés, à l'exception notable de Erich von Manstein, durant la campagne

de France. Cherchant, comme les Allemands, à éviter l'enlisement dans une guerre de position, Isserson a défini, entre 1928 et 1932, les principes de la conduite de « l'opération dans la profondeur » en lui donnant deux outils privilégiés, l'échelon d'attaque (*eshelon ataki*) et l'échelon d'exploitation de la percée (*eshelon razvitiia proryva* ou ERP). Le premier s'incarne dans « l'armée de choc », combinaison d'infanterie, d'artillerie et de chars d'accompagnement ; le second dans des formations blindées et d'infanterie portée. Les deux sont actionnés par une structure typiquement soviétique, le front, outil opératif qui correspond en gros au groupe d'armées occidental. L'ERP consiste en des formations blindées, dont les corps mécanisés de 1941 étaient de monstrueuses caricatures (voir *encadré* p. 55). Mais en perdant 18 000 chars et au moins 40 000 spécialistes en quelques mois, l'Armée rouge s'est vue contrainte de déconstruire les corps mécanisés en divisions blindées. Celles-ci, encore trop difficiles à manier pour des cadres peu formés et sans réels moyens de contrôle, ont à leur tour cédé la place à la brigade puis au régiment. Durant la contre-offensive



Une unité de fantassins soviétiques passe devant les usines Kirov (ex-Putilov) à Leningrad, où l'on monte des chars T-34. Il s'agit sans doute d'un des bataillons de marche constitués à partir du personnel de l'entreprise.

de l'hiver 1941-1942, l'Armée rouge ne saura mettre en ligne que des bataillons de 20 à 30 machines ! Du coup, elle se trouve privée de l'instrument majeur des opérations en profondeur, telles qu'Isserson les avait envisagées, et la contre-offensive n'aboutit pas à son objectif : la destruction du groupe d'armées Centre. Il faudra toute l'année 1942 pour reconstruire des corps blindés utilisables — ce sont eux qui gagneront à Stalingrad. Puis tout 1943 pour



Deux fantassins soviétiques dans les forêts entre Viazma et Moscou, probablement en novembre 1941. À droite, exercice de « repassage » des recrues, entraînées à surmonter la peur des chars.



accoucher des armées de tanks, outils des grandes victoires de 1944 et 1945. À ce moment seulement, l'art opératif formalisé par Isserson sera devenu réalité sur le terrain. Paradoxalement, la direction politico-militaire germanique n'a pas, à la différence de celle de l'URSS, compris la nature profonde de la guerre moderne. La lecture des œuvres d'Isserson aurait pu servir aux chefs de la Wehrmacht, notamment son ouvrage de 1932, *L'Évolution de l'art opératif*, tiré à 10000 exemplaires.

Les Allemands s'en procureront un, chroniqué avec mépris en 1935 dans le *Militär Wochenblatt*. Que dit Isserson (après d'autres théoriciens comme Svetchine, soulignons-le) ? Que les grands États industrialisés disposent de moyens si gigantesques qu'il est devenu impossible de les abattre d'un seul coup. Aucune bataille, aussi grande soit-elle, ne peut avoir raison d'eux. Ils se rétabliront sur une deuxième ou une troisième ligne, mobiliseront de nouveaux moyens et poursuivront la guerre. Celle-ci sera forcément longue : toute recherche du K.-O. est illusoire. Or, c'est précisément le K.-O. qu'Hitler et ses généraux ont cherché en 1941. Plus exactement, ils sont restés fidèles à un concept du XIX^e siècle, celui de l'*Entscheidungsschlacht*, la bataille décisive, celle qui décide de la campagne. Face à l'énormité de l'objectif, Halder a simplement postulé qu'au lieu d'UNE *Entscheidungsschlacht*, il y en aurait trois, toutes situées à l'ouest de la ligne Dvina-Dniepr et menées par trois groupes d'armées. Ce qui suppose, chose incroyable, que le système militaire soviétique n'existe pas au-delà de cette ligne, qu'il n'a aucune profondeur. Les chefs allemands savaient que le Reich n'avait pas les moyens de mener une guerre longue face à une coalition disposant des ressources de la terre entière. De ce point de vue, Barbarossa a joué le destin de l'Allemagne sur un coup de dés. Bismarck a dû se retourner dans sa tombe... La seconde erreur profonde des Allemands, c'est d'avoir cru que

le couple blindés-aviation d'assaut pouvait conférer à la tactique des vertus stratégiques, c'est-à-dire faire donner à la bataille un rendement décisif en garantissant la destruction intégrale de l'adversaire. Ils ont pensé le plan Barbarossa comme une bataille géante, d'une durée de six à huit semaines. Une bataille brouillonne, sans objectif autre que la « destruction de la substance biologique » de l'Armée rouge obtenue, croyait-on, grâce à une série d'encercllements géants. Les moyens matériels et humains étaient insuffisants pour atteindre un but aussi extravagant, le culte de la vitesse a fait fi des contraintes logistiques. Les Soviétiques, sous l'influence d'Isserson, n'ont commis aucune de ces deux erreurs-là. Les premiers, ils ont compris que pour triompher dans un conflit moderne, il faut s'engager dans une série d'opérations consécutives, soigneusement préparées du point de vue logistique, enchaînées les unes aux autres, servies par un outil économique mobilisé en profondeur.

■ Le doctrinaire de l'art opératif

Né en 1898 à Kaunas, en Lituanie, **Gueorgui Samoilovitch**

Isserson vient d'une famille judéo-russo-allemande de la petite bourgeoisie. Communiste convaincu, il participe comme commissaire politique à la guerre civile. Puis, à l'exception de brèves mutations dans des régiments, il fera l'essentiel de sa carrière comme professeur à l'Académie militaire Frounzé et, de 1936 à 1940, à l'Académie de l'état-major général où il est chargé de diffuser

et développer l'art opératif. Isserson est le plus notable des théoriciens militaires soviétiques du XX^e siècle. Il a notamment recueilli l'héritage intellectuel de Vladimir Triandafillov, mort précocement dans un accident d'avion en 1931. Ses livres et ses articles ont exercé une influence énorme sur la génération qui formera l'encadrement supérieur de l'Armée rouge durant la Seconde Guerre mondiale. Arrêté le 7 juin 1941 pour « conspiration antisoviétique », condamné à mort, il échappe au peloton on ne sait pour quelle raison et part pour le Goulag. Durant son emprisonnement provisoire à Moscou, il aura la joie amère de voir sa prédiction de 1940 vérifiée : « Un nouveau phénomène est apparu avec la campagne de Pologne en 1939 : on ne déclare plus la guerre ; on la déclenche brutalement avec tous ses moyens concentrés. » Libéré après la mort de Staline, le 14 juillet 1955, Isserson luttera pour sa réhabilitation intellectuelle jusqu'à sa mort en 1976. Son maître livre – *Les Fondamentaux des opérations dans la profondeur* – n'est connu que par extraits car il demeure à ce jour classifié !



Pour en savoir +

Toute la littérature récente sur Barbarossa est en anglais, allemand ou russe. Rien, ou presque, en français. Signalons toute de même, de Gabriel Gorodetsky, *Le Grand Jeu de dupes aux Belles Lettres*. En anglais, outre l'œuvre du colonel Glantz, voir *Barbarossa 1941*, de Geoffrey Megargee, *The Bloody Triangle* de Viktor Kamenir et *War Without Garlands* de Robert Kershaw. Pour les germanistes, l'incontournable *Logistik im Russlandfeldzug*, de Klaus A. Friedrich Schüler.

Leur doctrine, certes, ne leur a servi à rien en 1941 : l'Armée rouge avait trop d'insuffisances tactiques et humaines pour espérer aborder le niveau opératif de la guerre. En revanche, la pensée d'Isserson a servi de guide à ses anciens élèves, les six artisans majeurs de la reconstruction de l'Armée rouge en 1942-1943 : Novikov pour l'aviation, Voronov pour l'artillerie et Fedorenko pour les blindés ; Vassilevski, Antonov et Chtemenko à l'état-major général. Sur le terrain, petit à petit, sans le dire, d'autres chefs soviétiques (Joukov, Bagramian, Rokossovski, Koniev, etc.) ont mis en action ce qu'ils avaient appris en assistant aux cours d'Isserson au département opératif de l'Académie de la rue Bolchoï-Trubetskoï. Leurs capacités démentiront de façon cinglante le jugement d'Hitler qui voyait en l'Armée rouge un « colosse sans tête ». Staline a fermé les yeux sur cette réhabilitation rampante d'une doctrine qu'il avait lui-même envoyée à la ferraille en confiant les rênes de l'Armée rouge à des nullités comme Boudienny ou Vorochilov. Gueorgui Isserson ne saura rien de l'arrivée de ses poulains aux commandes : il survit alors dans un camp de la taïga avec 600 g de pain par jour... ■

■ La descente aux enfers de l'arme blindée soviétique

1932 : Création du premier corps blindé au monde. 8 965 hommes, 348 chars légers de type BT, 20 tubes d'artillerie et 1 944 véhicules distribués en deux brigades mécanisées et une brigade de mitrailleurs.

1935 : L'Armée rouge possède quatre corps mécanisés, rebaptisés corps blindés en 1938. Création des trois premières divisions Panzer en Allemagne.

Septembre 1939 : La Wehrmacht jette sur la Pologne deux corps motorisés, dont l'un à trois divisions.

Novembre 1939 : Les quatre corps mécanisés soviétiques sont supprimés suite à une mauvaise analyse de l'emploi des chars dans la guerre civile espagnole.

Mai 1940 : Pour percer dans les Ardennes, les Allemands regroupent cinq divisions Panzer en un Panzergruppe d'un niveau équivalent à celui d'une armée.

Juillet 1940 : Pris de panique devant les succès allemands, Staline ordonne la mise sur pied de neuf corps mécanisés géants (36 000 hommes, 1 031 chars, 358 canons, 5 800 véhicules) puis de vingt autres au printemps 1941.

Juillet 1941 : Les corps mécanisés survivants sont démantelés au profit de divisions blindées de 180 tanks, à leur tour supprimées au profit de brigades allégées de 1 471 hommes et 46 machines. L'arme blindée soviétique a alors touché le fond.



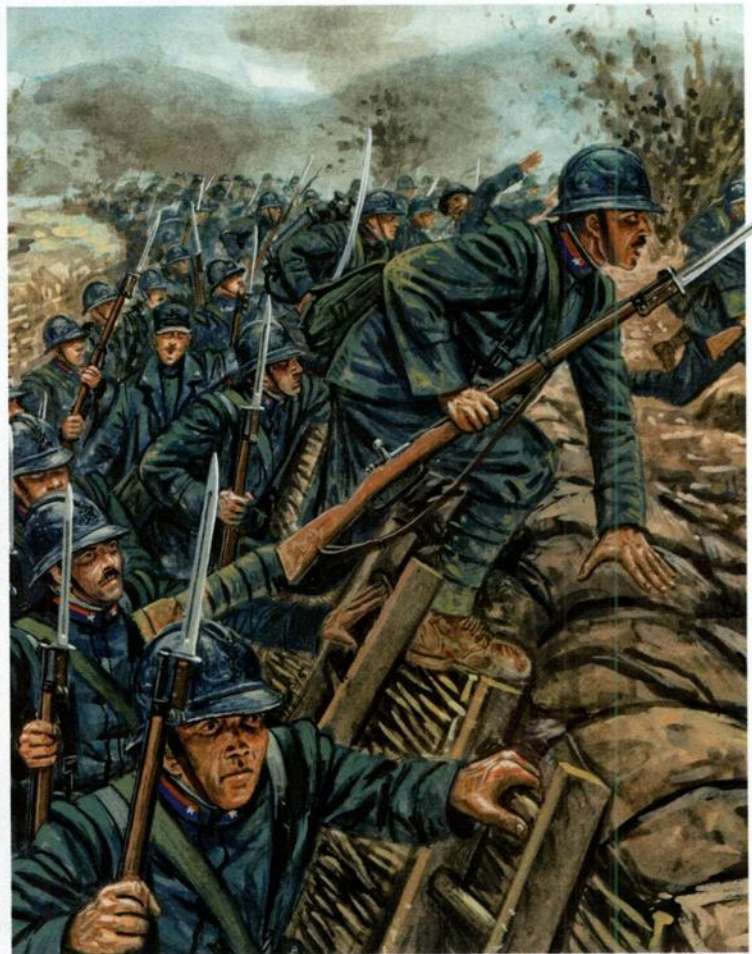
Cette magnifique photo a été prise durant la contre-offensive soviétique de décembre 1941. Les hommes en veste ouatée, capote ou surplus blanc, sont montés sur des chars. Image trompeuse car le manque de blindés explique précisément que la contre-offensive dirigée par Joukov n'ait pu que repousser, et non pas détruire, le groupe d'armées Centre.

DOMENICA DEL CORRIERE

Anno 62 - N. 18 - L. 40

Settimanale del CORRIERE DELLA SERA

1 maggio 1960



WALTER MOLINO/DR - GIUSEPPE RANA - LEE/MAGE

Trois phases clés de l'histoire italienne, trois types de héros. En 1860, les Chemises rouges patriotes de Garibaldi (*en haut à gauche*) conquièrent le royaume des Deux-Siciles, ouvrant la voie à l'unification. En 1916, des masses de soldats lancent des assauts suicidaires sur les lignes de l'Isonzo. En 1944, le fascisme tente de faire oublier son naufrage en exaltant la bravoure des plongeurs de la flotille Decima Mas.



Les Italiens font-ils de bons soldats ?

Par Pierre Grumberg



Caporetto en 1917 puis la défaite en 1943 ont scellé la mauvaise réputation de l'armée italienne. En jetant le voile sur la vraie tradition militaire de la péninsule. Car de grands guerriers sont sortis de la Botte, du Moyen Âge au xx^e siècle.

« **Q**ui a la meilleure armée du monde ? » Le hit-parade donné sur Answers.com ne mentionne pas l'Italie. C'est entendu, ce site

n'est pas une référence pour l'histoire militaire. Reconnaissons toutefois que les Italiens, à la différence de leurs ancêtres romains, ne sont pas une référence d'ardeur guerrière. Certes, d'autres peuples n'y prétendent pas non plus et n'en sont pas moins grands pour cela. Mais il se trouve que, dans le cas de nos voisins transalpins, cette réputation est imméritée : les Italiens, toutes circonstances égales, n'ont jamais démerité.

Avant d'entreprendre la réhabilitation du soldat « italien », il faut commencer par définir ce qu'il est... ou n'est pas. « L'appellation "italien" n'a pas de sens avant au moins le début du xix^e siècle, lorsqu'émerge pour la première fois l'idée d'une armée partageant le même langage, souligne Raffaele D'Amato, spécialiste de l'histoire militaire de l'Antiquité et du Moyen Âge à l'université de Ferrare. Avant l'unification de 1861, le pays est fractionné et occupé par une multitude d'ethnies qui imposent leurs langues et leurs traditions : Lombards, Français et Autrichiens dans le Nord, Arabes, Normands, Angevins, Aragonais, Espagnols dans le Sud... C'est très différent de la France, où les Francs se superposent aux Gallo-Romains pour former un peuple conscient de lui-même dès le xiii^e siècle, ou encore de l'Allemagne, pays morcelé, mais partagé par une seule ethnie et une langue. » Si l'Italie ne peut compter sur un sentiment national pour cimenter tôt

une tradition militaire, cela ne signifie nullement que les peuples variés qui se sont partagé la Botte n'aient pas excellé dans la pratique militaire. Aujourd'hui largement oubliées, les républiques sérénissimes de Gênes et Venise dominent la Méditerranée et la mer Noire au Moyen Âge, instrumentalisant les croisades (c'est au profit des Vénitiens que Constantinople est pillée en 1204) et constituant un rempart à l'expansion ottomane. Grands ingénieurs, intrépides marins à l'image de Christophe Colomb, Génois et Vénitiens n'ont rien à envier à quiconque en termes de courage et de valeur combative, en mer comme à terre, ce dont témoigne la présence d'arbalétriers génois à Crécy en 1346. Bien loin d'être l'apanage des Sérénissimes, l'excellence militaire « italienne » — au sens géographique — brille à la Renaissance, période

marquée par d'incessants affrontements entre cités-États. C'est l'époque des *condottieri*, capitaines aussi talentueux que vénaux, fondateurs de dynasties (Malatesta de Rimini, Sforza de Milan). Autour de cette soldatesque fleurit une réflexion intellectuelle. Nicolas Machiavel, prophète d'une conscription qui mettra trois siècles à se réaliser, n'est pas seul. « De grands théoriciens de la mise en ordre de bataille comme Cataneo ou Savorgnano sont traduits en France, en Espagne ou en Angleterre, précise Pascal Briost, historien au Centre d'études supérieures de la Renaissance (CNRS, Tours).

L'excellence « italienne » brille à la Renaissance, quand les cités-États ne cessent de s'affronter.

Parallèlement, les architectes comme le Florentin da Sangallo et le Siennois di Giorgio Martini inventent le "tracé italien" (ou "trace italienne"), fortifications en étoile capables de résister au feu de l'artillerie. S'ajoutent enfin de grands ingénieurs de l'armement comme de Vinci et Belluzzi, ou encore Navarro, à qui l'on doit l'usage de la mine explosive. »

La patrie de l'escrime

Toutes ces compétences ne suffiront pas, faute d'une conscience politique commune, à protéger la péninsule des convoitises. Sortie victorieuse d'innombrables guerres d'Italie, l'Espagne sera heureuse de mettre les talents locaux à son service dans la seconde moitié du xvi^e siècle. « Une bonne partie des troupes impériales sont alors italiennes et la bataille de

Saint-Quentin est remportée en 1557 par un général italien (voir encadré p. 58), rappelle Pascal Briost. L'Italie est considérée comme

la patrie de l'escrime ; des maîtres d'armes comme Ghislieri s'illustrent au sein des *tercios* espagnols. »

La domination espagnole, cependant, finit par émousser le tranchant italien au xvii^e siècle. « De grands capitaines, comme Montecuccoli continuent à servir brillamment l'Empire, explique Laurent Henninger, historien à l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire à Paris. Mais la noblesse oublie peu à peu, avec ses responsabilités politico-militaires, le goût des armes. Parallèlement, la démocratie

Fondé en 1836 dans l'armée sarde par Alessandro La Marmora, le corps des *Bersaglieri* (« tirailleurs »), au chapeau orné de plumes de coq de bruyère, est conçu comme une troupe d'élite mobile capable de remplacer une cavalerie trop coûteuse.

Les *tercios*, des bataillons d'élite qui combinent piques et armes à feu, assurent la domination militaire espagnole en Europe du xvi^e siècle au milieu du xvii^e siècle (voir G&H n° 1, p. 84-87).

Le Top 10 des grands soldats italiens



Enrico Dandolo 1110 ?-1205

Nommé à 82 ans doge de Venise, il détourne la quatrième croisade vers Constantinople et la fait piller à son profit (voir ci-dessus la représentation de cet épisode par Le Tintoret en 1580). Ce brillant stratège fait de Venise la première puissance de Méditerranée.



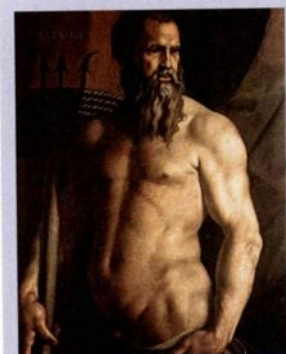
Jules II 1443-1513

Né Giuliano Della Rovere et neveu du pape Sixte IV, ses talents militaires lui servent à se faire élire pape. Conquérant et politique habile, il fait du Vatican une grande puissance militaire.



Ludovic Sforza 1451-1508

Mi-soldat, mi-bandit, l'héritier du duché de Milan surnommé « le More » met l'Italie à feu et à sang. Grand animateur de la lutte contre les Français, il est trahi et meurt en prison à Loches.



Andrea Doria

1466-1560
Ce *condottiere* génois (représenté ici sous les traits de Neptune) se bat sur mer toute sa vie contre les Ottomans et assiste François I^{er} dans ses combats italiens. De très loin le meilleur amiral de son temps.



Sebastiano Venier 1496-1578

Politicien et marin, il commande la flotte vénitienne à la bataille de Lépante en 1571 et joue un rôle clé dans l'écrasement de la marine turque, coup d'arrêt aux ambitions ottomanes en Occident.



Emmanuel-Philibert de Savoie

1528-1580

Le Duc « Tête de Fer » est le meilleur général de Philippe II d'Espagne. Il écrase Henri II à Saint-Quentin en 1557 et met ainsi fin aux ambitions françaises en Italie.



Raimondo Montecuccoli

1609-1680

Sous les ordres du Saint Empire Habsbourg, ce brillant théoricien et général, égal et adversaire de Turenne, guerroya pendant la guerre de Trente Ans, puis contre les Turcs, Louis XIV...



Giuseppe Garibaldi 1807-1882

Militant républicain, bandit occasionnel, il se bat toute sa vie, au Brésil, en Uruguay, en France (ici face aux Prussiens), et bien sûr en Italie où son énergie inlassable en fait le héros militaire incontesté de l'unité italienne.



Armando Diaz 1861-1928

Successeur de Luigi Cadorna à la tête de l'armée italienne après Caporetto, ses réformes, son humanité mais aussi ses qualités tactiques en font le grand artisan de la victoire de 1918.

Giovanni Messe 1883-1968

Ce général révèle son talent avec les forces italiennes en Russie, puis en Tunisie, où il doit cependant capituler en mai 1943. Avant de reprendre en septembre le commandement de l'armée italienne sous contrôle allié.



bourgeoise des cités régresse sous l'autorité espagnole et perd l'intérêt de ses propres affaires. La tradition militaire s'estompe donc, au point qu'il n'en reste que des traces au XVIII^e siècle. »

Sans surprise, c'est là où la domination étrangère s'est fait le moins sentir que ces « traces » sont les plus vivaces, notamment dans le Piémont, qui jouera un rôle capital dans l'unification à venir. « À la veille de la Révolution française, le royaume dispose de forces armées professionnelles analogues à celles d'autres États européens, précise Bernard Gainot, de l'Institut d'histoire de la Révolution française (Paris 1). On y trouve des écoles pour officiers, des

troupes bien entraînées et disciplinées et une amorce de conscription. Cette armée participe avec honneur à la guerre des Alpes contre les Français en 1793-1794. » Certes, elle est rapidement balayée par l'ouragan Bonaparte, mais c'est que la donne politique a changé : l'élan révolutionnaire apporte un espoir d'émancipation, tant vis-à-vis des pouvoirs locaux que des tutelles étrangères, et fait naître le sentiment d'un destin

national partagé (le drapeau tricolore italien, copié sur le modèle français, naît fin 1796 dans la République cispadane créée par Bonaparte autour de Modène). Ce sentiment est mis à profit par les Français. « Ils recrutent des "patriotes", souvent placés à l'avant-garde, reprend Bernard Gainot. En 1799, ils forment la "Légion italique". Motivés par leur aspiration à l'unité, ces soldats montrent même un zèle qui leur est parfois reproché. » Sous l'Empire, l'armée du royaume d'Italie se bat bravement contre l'Autriche en 1810 sous les ordres d'Eugène de Beauharnais, avant de partager les souffrances de la Grande Armée en Russie.

L'élan patriotique s'épuise après l'indépendance

Cet allant tout neuf reste la norme tout au long des trois guerres qui vont décider, contre l'Autriche, l'indépendance et l'unification en 1861 sous l'égide du royaume de Piémont-Sardaigne. Si la première guerre (mars 1848-mars 1849) se termine par un échec, c'est surtout en raison de graves dissensions au sein du camp italien. Battus bien des fois, mais jamais découragés, les Italiens vont habilement s'appuyer

sur la France et la Prusse pour continuer la lutte jusqu'à l'ultime victoire de Garibaldi, symbole du patriote indomptable, sur les Autrichiens à Bezzuca en 1866.

Avec l'indépendance, l'élan patriotique s'épuise logiquement. C'est avec un autre esprit que les Italiens vont affronter, en 1915, l'épreuve de la Première Guerre mondiale. « *En Italie, pas de pays agressé, pas d'Alsace-Lorraine à récupérer*, explique le général André Bach, spécialiste de la Grande Guerre. *La diplomatie italienne a négocié l'engagement du pays auprès du camp qui a le plus promis, c'est-à-dire la Triple-Entente anglo-franco-russe.* » Peu motivés, malmenés par des Autrichiens aguerris par plusieurs mois de conflit, brutalisés par un corps d'officiers qui a droit aux exécutions sommaires, les combattants italiens ne peuvent compter sur une industrie trop faible pour fournir l'artillerie lourde dont ils ont besoin. L'armée du général Luigi Cadorna attaque pourtant onze fois sur le front de l'Isonzo jusqu'en septembre 1917, perdant plus de 300 000 tués sans succès notable. Mais elle ne rompt pas. « *Frustré, endurant, le soldat de base se contente de peu*, note André Bach. *Face aux montagnards tyroliens, les troupes italiennes, particulièrement le corps montagnard des Alpini, démontrent habileté, adaptabilité et agressivité.* » Le tout dans des conditions dantesques : les avalanches font 60 000 morts à elles seules.

La douzième bataille de l'Isonzo ne sera pas une offensive italienne, mais autrichienne, avec un renfort allemand notable. C'est la bataille

Mussolini est le grand responsable de l'unique mais véritable désastre militaire italien.

de trop, qui ruinera la réputation jusqu'alors sans tache des Italiens. Enfoncé à Caporetto le 24 octobre 1917, le front se délite et l'armée de Cadorna perd 265 000 prisonniers. Le moral a joué d'évidence un grand rôle dans le désastre. Il n'explique pas tout, cependant. « *Les Italiens ont subi les nouvelles tactiques allemandes à base de groupes de choc et d'infiltration jusqu'alors méconnues à l'Ouest*, détaille André Bach. *Le front italien est en outre disposé selon une logique offensive, infanterie et artillerie en avant, sans profondeur ni réserves à l'arrière. Cette absence a empêché la formation d'un rôle de résistance.* »

Rétabli sur le Piave, à 120 km en arrière, le front est solidifié par le général Diaz, remplaçant de Cadorna limogé. Et le 24 octobre 1918 sonne à Vittorio Veneto l'heure de la revanche, qui force les Autrichiens à l'armistice dès le 3 novembre. L'Italie a perdu 650 000 tués et 947 000 blessés. Elle n'obtient pourtant pas justice à ses yeux lors des traités de paix. De cette insatisfaction surgiront (en partie) le fascisme et Mussolini, qui seront les grands responsables de l'unique — mais véritable — désastre militaire italien : la Seconde Guerre mondiale.

Une impréparation crasse

Si l'Italie peut prétendre à un titre, c'est bien celui de nation la moins bien préparée pour l'épreuve. Mal entraînée, mal encadrée (un sous-officier pour 33 hommes, contre un pour cinq dans l'US Army de 1941), elle est aussi mal organisée : pour en gonfler le nombre, les divisions ne comptent que deux régiments au lieu de trois, ce qui les affaiblit inutilement. L'armée est en outre desservie par une industrie faible et minée par la corruption et le favoritisme. « *Ainsi, le consortium métallurgique Fiat-Ansaldo s'oppose-t-il à la construction de chars allemands au profit de ses exécrables modèles* », rappelle l'historien et journaliste Frank Stora*. Résultat : sur 1 500 « chars » en service en 1940, 1 300 sont des chenillettes légères L3/35, véritables cercueils roulants. L'artillerie n'est

pas mieux lotie : de 1933 à 1940, Ansaldo produit... 64 pièces d'un calibre supérieur à 100 mm, écrit l'historien américain

Brian Sullivan**. C'est donc avec les 10 000 canons pris à l'Autriche en 1918 que combattent les Italiens. Tout manque, d'ailleurs : fusils, munitions, camions (les besoins sont couverts aux deux tiers), radios, chaussettes... 2 100 cas d'engelures sont enregistrés dans les Alpes... en juillet 1940 ! Par-dessus tout, l'armée italienne est patronnée par le plus mauvais des stratèges : Mussolini. C'est lui qui, contre l'avis des généraux, lance l'Italie contre les Alliés en juin 1940. Il n'y gagne rien mais prive sa flotte de dizaines de navires marchands, piégés dans les ports adverses faute de préavis. Lancés à pied en septembre 1940 contre l'Égypte, les 236 000 hommes

de Graziani se rendent pour moitié aux 36 000 Britanniques qui, motorisés, les encerclent aisément. Autre bourde : Mussolini démobilise, pour tenir une promesse, un tiers de son armée péniblement aguerrie trois semaines avant d'attaquer la Grèce, puis bouche les trous avec des recrues à peine formées. Résultat : les Italiens perdent 39 000 tués et sont refoulés en Albanie. Enfin, le Duce est responsable de l'engagement désastreux de l'Italie en Russie, divisant les maigres forces dont il dispose pour tenir l'Afrique du Nord.

Et pourtant... Malgré ces épouvantables prémices, les Italiens se battent, et féroce. Comme à Keren, en Érythrée, en 1941 : « *À côté des Italiens et de leurs askaris, les Japonais étaient des boy-scouts* », dira le maréchal britannique Slim, héros de la reconquête de la Birmanie. Encouragée par une terrifiante sélection darwinienne, la performance italienne progresse jusqu'à atteindre un pic début 1942, estime Brian Sullivan. On l'oublie mais c'est à la tête d'une armée à moitié italienne que Rommel parvient à El-Alamein fin juin 1942. En Russie, en dépit du mépris allemand qui le prive de ressources, le corps expéditionnaire du général Messe repousse à Gorlovka, fin décembre 1941, une violente contre-attaque de l'Armée rouge.

Le 16 décembre 1942, trois divisions d'infanterie tiennent 72 heures face à l'élite blindée soviétique avant de s'écrouler, sur le flanc nord-ouest du front de Stalingrad. C'est mieux que les Roumains, mieux même que les Allemands. Mais à l'impossible nul n'est tenu. Saignée par les ambitions du Duce (75 000 morts en Russie), abandonnée sans scrupule par l'allié allemand, l'armée italienne sombre en 1943. Mais ces redditions et désertions (que de bons états de service rattrapèrent en partie dans le camp allié à partir de 1944) ne sont pas la règle. « *Que le soldat italien se soit battu pour une mauvaise cause en 1940-1943 est incontestable. Qu'il se soit battu héroïquement est indéniable* », résume Brian Sullivan. On ne saurait mieux conclure. ■

* 1940. *Et si la France avait continué la guerre...*, Frank Stora, Loïc Mahé, Jacques Sapir, Tallandier, 2010.

** « *The Italian Soldier in Combat, June 1940 - September 1943 : Myths, Realities and Explanations* », Brian R. Sullivan, in *Time to Kill: The Soldier's Experience of War in the West 1939-1945*, sous la direction de Paul Addison et Angus Calder, Pimlico, 1997.

Reçue en 1910, la célèbre bicyclette équipe toujours les Bersaglieri en 1940. Une tradition qui trahit la pauvreté chronique des Italiens en motorisation : l'armée part en guerre avec un déficit de 30 % en camions, qui ne fera que s'aggraver.



États-Unis-Mexique, l'aigle de



Buena Vista, 1847. Les *gringos* frôlent la débâcle. Mais les canonniers sèment la panique et les fantassins résistent aux assauts mexicains.



fer contre

l'aigle de terre

Par Farid Aneur

Avril 1846. Convoitant le Nord-Ouest du Mexique, les Américains tendent un piège à leur voisin. Qui s'y précipite. En deux ans de conflit, les États-Unis conquièrent un quart de leur territoire actuel. La première victoire de l'impérialisme de Washington.

Il n'est pas inutile de demander qui étaient George Washington, Abraham Lincoln, Franklin Roosevelt ou John Kennedy. Mais auriez-vous parié à coup sûr sur l'identité de **James Polk**? Et pourtant, le 11^e Président peut s'enorgueillir d'un bilan territorial à nul autre pareil. Sous son mandat, de mars 1845 à mars 1849, les États-Unis ont

battu leur voisin mexicain, annexant à ses dépens le quart de leur territoire actuel : un domaine vaste comme quatre fois la France qui comprend, entre autres fleurons, la Californie. Cette conquête figure, en termes de résultats stratégiques, parmi les plus brillantes de tous les temps. Mais elle a aussi condamné le Mexique à la ruine et l'humiliation. Pauvre Mexique, en effet... Lorsque démarre en avril 1846 la guerre qui va l'opposer pendant près de deux ans à son voisin du Nord, l'ancienne Nouvelle-Espagne, qui s'étendait encore en 1803 de l'isthme de Panama jusqu'à la frontière canadienne, n'est qu'une peau de chagrin. La Floride a été vendue en 1819 aux États-Unis. En 1836, le Texas est devenu indépendant, arraché par les rebelles du Virginien Sam Houston avec le soutien de Washington. Et voilà qu'en Californie, le scénario texan est en passe de se reproduire : refusant de se mêler à la population locale, les colons américains veulent défier, armes à la main, les autorités mexicaines tout en réclamant leur rattachement à l'Union. Toutes ces manœuvres sont perçues par les Mexicains comme une évidente menace. Mais que pourraient-ils faire ? Ils ont eu beau désavouer le général **Santa Anna**, signataire du

traité de Velasco reconnaissant l'indépendance texane, seuls quelques raids ont pu être montés (notamment en 1842) au nord du Rio Grande, faute de stabilité politique et de ressources suffisantes (voir encadré p. 62). Reste que le ressentiment mexicain ne cesse de croître... Le Président Polk, convaincu que la « **destinée manifeste** » de l'Amérique est de dominer le continent de l'Atlantique au Pacifique, va jouer de cette exaspération pour réaliser son rêve. L'annexion par les États-Unis de

As du couteau et de l'embuscade, les **Texas Rangers** (à gauche) forment une élite mieux adaptée au combat dans le désert que les « **gardes grenadiers** » mexicains en tenue napoléonienne.

À Buena Vista, le 23 février 1847, les volontaires du Mississippi commandés par Jefferson Davis — futur président sudiste de la guerre de Sécession — tiennent bon et sauvent l'armée américaine de Taylor, menacée par des Mexicains trois fois plus nombreux.



■ Un rapport de force inégal

Si les deux parties en présence en 1846 ne manquent pas de ressources, l'aigle américain est indéniablement mieux armé pour l'emporter. Alimentés en hommes depuis l'Europe, les États-Unis comptent déjà 20 millions d'habitants (contre 7 au Mexique). L'économie est florissante grâce aux produits tirés d'immenses terres fertiles et à une industrialisation menée à marche forcée. Malgré une relative instabilité bancaire, le capitalisme marchand de l'Union fait les beaux jours des ports de New York et de La Nouvelle-Orléans. Au Mexique, la conjoncture est moins favorable. Depuis que le pays s'est érigé en république fédérale en 1824, le pouvoir y est disputé entre conservateurs et libéraux, facilitant les ambitions dictatoriales de dirigeants comme Santa Anna. Faute de réservoir humain, de liquidités et, sans doute, de vision globale, Mexico a délaissé les territoires au nord du Rio Grande et fut d'abord favorable à l'arrivée de colons anglo-américains, cheval de Troie pour velléités indépendantistes. Malgré ses richesses minières et agricoles, le Mexique se développe mal, incapable de résoudre la crise financière et sociale liée aux inégalités entre paysans misérables et riches propriétaires terriens. Et fait face aux tensions provoquées par les mouvements autonomistes indiens, réprimés dans le sang.

La **Manifest Destiny**, formule inventée par un journaliste en 1845, est la devise du courant idéologique selon lequel les États-Unis ont reçu de Dieu la mission de dominer le continent américain et, au-delà, le monde, par la promotion active (et parfois musclée) de la démocratie.

la république indépendante du Texas, le 29 décembre 1845, va l'y aider. Cette nouvelle provocation ne manque pas en effet de déclencher à Mexico une tempête de protestations, à laquelle James Polk répond en brandissant la menace de guerre. Mais les Mexicains ne cèdent pas au chantage et rompent leurs relations diplomatiques avec Washington. Histoire d'apparaître conciliant,

le Président Polk charge John Slidell, sénateur de la Louisiane, d'une mission de bons offices : proposer 25 millions de dollars en échange des territoires convoités (Californie, actuel Utah et Nouveau-Mexique). Il s'agit également de s'accorder sur la frontière sud du Texas, objet de nombreux accrochages. Les Américains la voient sur le Rio Grande, les Mexicains à 200 km au nord, sur la rivière Nueces. La mission Slidell est un échec. Car, en janvier 1846, éclate un coup d'État à Mexico. Connu pour son bellicisme et ses vues centralisatrices, Mariano Paredes y Arrillaga devient le dictateur du jour. Il chasse les diplomates américains de Mexico et lance des appels à la mobilisation. Ne reste plus désormais à Polk qu'à trouver un *casus belli*. Il lui suffit d'une manœuvre très simple : il envoie le général Zachary Taylor et 3500 hommes au-delà de la Nueces jusqu'à Port Isabel, à l'embouchure du Rio Grande, afin de « protéger le territoire national d'une agression extérieure ». Cette incursion en territoire contesté aboutit évidemment à l'irréparable : le 25 avril, le détachement de dragons, commandé par le capitaine Seth Thornton, perd 16 hommes dans

une embuscade tendue par l'avant-garde des 6000 Mexicains du général Mariano Arista. Le Président Polk n'a plus qu'à exalter le « bon sens patriotique » de ses concitoyens. La guerre est votée sans difficulté par le Congrès le 13 mai. Inconscient du piège dans lequel il vient de tomber, le président mexicain Paredes affiche une confiance insolente. Il projette même de porter la guerre au-delà du Texas, en passant par La Nouvelle-Orléans, jusqu'à Mobile, en Alabama ! Il dispose, il est vrai, de forces trois fois plus nombreuses que ses adversaires : environ 30000 hommes, dont 18000 réguliers (*permanentes*), 10000 miliciens (*activos*) et près de 2000 gardes-frontières (*presidiales*). Hélas, c'est là son seul avantage. Car l'armée mexicaine souffre de graves handicaps, à commencer par une logistique déficiente. Lorsqu'ils n'ont pas été pillés par les Indiens et les brigands, ou qu'ils ne se sont pas embourbés, les convois sont loin de fournir les subsistances nécessaires. Malgré les confiscations et les réquisitions, eau et nourriture sont réduites à la portion congrue. Ce qui explique qu'un soldat sur dix ait préféré désertir avant même d'entrer en campagne. Facteur

Souvent inférieurs en nombre, les Américains sont mieux commandés et plus motivés. Comme à Cerro Gordo, le 18 avril 1847, où les 8500 hommes du général Scott battent les 12000 soldats du général Santa Anna.



L'UNION CROQUE LE MEXIQUE

Battus sur le Rio Grande dès 1846, les Mexicains perdent dans la foulée la Californie, soulevée avec l'appui de la Navy et des troupes du général Kearny. La faiblesse des effectifs américains conduit le général Santa Anna à attaquer Saltillo, en février 1847. En vain... Débarqués à Veracruz en avril 1847, les Américains prennent Mexico en septembre.

aggravant, les troupes traînent à leur suite des centaines de non-combattants, qu'il convient également de nourrir et de protéger : des femmes, essentiellement (soldaderas apparentées aux soldats, vivandières, prostituées...) qui jouent le rôle d'infirmières en l'absence totale de service de santé. L'équipement est défaillant. Nombre de soldats marchent pieds nus ou en sandales, dorment sans tentes ni couvertures. Les fusils et l'artillerie sont périmés, trop lourds ; leur efficacité et leur portée réduites par la piètre qualité de la poudre et le manque de munitions. En outre, l'armée est minée moralement : mal payés, mal considérés, mal entraînés, les soldats méprisent leurs officiers, dont le corps s'apparente à une caste de privilégiés. Enfin, faute de moyens, le Mexique n'a pas de marine de guerre : une cruelle absence alors que les Américains ont annoncé leur intention de bloquer ses ports et de s'attaquer à ses navires marchands.

L'US Army, un refuge pour les immigrants

Polk, de son côté, peut voir les choses sous un autre angle. C'est vrai, les troupes régulières dont il dispose ne rassemblent que 8600 soldats, pour l'essentiel disséminés à l'ouest du Mississippi face à la menace indienne. Cette faiblesse s'explique : historiquement, les Américains ont toujours rejeté l'idée d'entretenir une puissante armée permanente, de crainte de renforcer le gouvernement central au détriment des libertés individuelles et locales. En outre, cette armée est aussi faible en nombre qu'en discipline, entraînement et motivation : elle est avant tout un refuge pour les immigrants (Irlandais et Allemands, pour l'essentiel), jetés sur le pavé et attirés par la perspective d'être vêtus et nourris, en touchant une solde mensuelle de 7 dollars. Rares sont ceux qui renouvellent leur engagement initial de cinq ans car les conditions des campagnes sont pénibles,

avec 30 kg de barda sur les épaules et un ravitaillement intermittent. Malgré l'interdiction de s'éloigner des bivouacs, les soldats survivent en volant et en brutalisant les civils. Les conditions sanitaires sont effrayantes : paludisme, pneumonie, typhoïde et petite vérole feront en tout 11 500 morts, exactement deux fois plus que les combats.

L'Union a de l'argent pour lever plus de 73 000 volontaires.

L'indiscipline, aggravée par un climat de xénophobie et de discrimination, est généralisée et les vexations de l'encadrement n'améliorent rien. Ainsi, écœurés par la brutalité de leurs officiers, environ 200 soldats catholiques irlandais s'en vont rejoindre leurs coreligionnaires mexicains pour fonder le bataillon

des *San Patricios* (voir encadré p. 64). Enfin, le haut commandement, volontiers enclin au clientélisme politique, est défaillant : les généraux ne s'apprécient guère et, plutôt que de se concerter à grande échelle, ont tendance à considérer leurs troupes comme des corps indépendants. Ce tableau peu reluisant contient cependant des touches positives, qui vont faire la différence. D'abord, les Américains ont de l'argent pour recruter. Comme lors de la guerre de 1812 contre les Britanniques, l'effort porte sur deux contingents : des troupes régulières, directement soumises au gouvernement fédéral, et des volontaires, levés par les États fédérés puis mis au service de l'Union pour une durée d'un an (dans les faits, les « citoyens soldats » volontaires se différencient peu des réguliers, même si en principe ils peuvent choisir leurs officiers). 26 922 réguliers et 73 260 volontaires combattront ainsi au Mexique entre 1846 et 1848. Pas plus de 100 000 hommes, donc,

Originnaire de Caroline du Nord, **James Polk** (1795-1849) est élu au Congrès comme démocrate, bien qu'esclavagiste. Partisan de la « destinée manifeste » des États-Unis, il est élu Président en 1844 en défendant l'annexion du Texas. Belliqueux, il menace l'Angleterre pour obtenir l'Oregon et organise la guerre contre le Mexique.

Issu de la haute société coloniale mexicaine, Antonio López de **Santa Anna** (1794-1876) se rend populaire dans l'armée en combattant les Espagnols. Élu en 1833, le général devient dictateur. Capturé par les Américains en 1836 après avoir tenté de reconquérir le Texas, il est exilé. Trompant Américains et Mexicains sur ses intentions, il revient au pouvoir fin 1846... et s'exile à nouveau après la défaite.



■ Les San Patricios, la légion catholique des Mexicains

Erin go bragh! ou « Irlande pour toujours » en gaélique. C'est la devise – inattendue – de l'une des plus fameuses unités mexicaines, le *Batallón de San Patricio*. L'unité naît avant même la guerre avec la désertion d'une poignée de soldats américains d'origine irlandaise. Brutalisés par leurs officiers protestants, ils choisissent de suivre leur sergent, Jon Patrick Riley, pour rejoindre les Mexicains catholiques. L'unité ne cesse, une fois la guerre déclarée, de grossir jusqu'à atteindre quelques centaines d'hommes, recueillant des Irlandais, mais aussi des Allemands, des Canadiens, des Italiens et même des Français, tous unis par la même foi... et attirés par la promesse d'argent et de terres. Fantassins tenaces et excellents artilleurs, les *San Patricios* sont de toutes les batailles, où leur habilité contrebalance (sans l'égalier) celle de l'artillerie volante américaine. Ils causent du coup de lourdes pertes, ce qui leur vaut une haine tenace dans leur ancien camp. Capturés, 48 *San Patricios* sont ainsi pendus (et non fusillés, punition réservée aux déserteurs) à l'issue d'une parodie de procès. Leur légende a été mise en musique dans un très beau CD (*San Patricio*, Universal, 2010), réalisé par le groupe folk irlandais The Chieftains avec des musiciens mexicains, le guitariste américain Ry Cooder et l'acteur Liam Neeson.

Les fantassins américains (à gauche et au centre) portent une tunique bleue, un pantalon bleu ciel et une casquette ou un shako. L'uniforme mexicain est bleu sombre ornementé de revers et de larges épaulettes écarlates, avec shako noir.

et cet effectif modeste donne par contraste une assez bonne idée de la faiblesse mexicaine. Avec les volontaires qui s'ajoutent à ses réguliers, l'armée américaine bénéficie de quelques bonnes troupes, aux atouts tactiques exclusifs. Comme les *Mississippi Rifles*

dotés du fusil à canon rayé, favori des coureurs des bois et dont la portée atteint 400 m. Ou encore les *Texas Rangers*, réputés (et détestés en face) pour leur adresse à l'arme blanche. S'ajoutent encore trois composantes décisives dans la victoire finale. D'abord, un noyau de jeunes officiers compétents et pleins de fougue, formés à West Point, futures étoiles de la guerre de Sécession : Ulysses Grant, George McClellan, Robert Lee, Pierre Beauregard... Ensuite, les Américains disposent d'une marine de guerre, qui prive l'ennemi d'armes et de munitions par le blocus et prête son concours à d'irrésistibles opérations amphibies. Enfin, l'US Army intègre un remarquable corps d'artillerie volante, composé de canonnières à cheval bien plus mobiles que leurs adversaires.

Cette artillerie va donner l'avantage dès le début aux Américains, pour qui les opérations démarrent fort bien. Chargés de secourir la position assiégée de Fort Texas, près de Port Isabel, les 2 200 soldats du général Taylor se heurtent le 8 mai 1846 aux 3 700 Mexicains d'Arista près de Palo Alto, une ligne de crête dominant la région. Grâce aux

L'autorisation ne tarde pas. C'est qu'en juin, le Président Polk vient de réussir un joli coup stratégique : après de difficiles négociations, il a trouvé un accord avec la couronne britannique pour récupérer le territoire de l'Oregon au sud du 49° parallèle (à l'exception de l'île de Vancouver). Les Mexicains, qui escomptaient une alliance militaire avec les Anglais, savent désormais à quoi s'en tenir... Et leur mécontentement grandit encore après l'annonce des désastres du Rio Grande. En juillet, des troubles éclatent à Acapulco et Guadalajara. Les 3 et 4 août, les garnisons de Veracruz et de Mexico se mutinent. Craignant pour sa vie, Paredes prend la fuite. Sous la houlette de Valentín Gómez Farías, une faction de libéraux s'empare du pouvoir.

Santa Anna de retour, le Mexique reprend espoir

C'est le moment que choisit le général Santa Anna pour rentrer d'exil. L'ancien dictateur joue un jeu fort trouble. Aux Américains qui le laissent traverser le blocus naval, il promet de vendre, une fois réinstallé à Mexico, les territoires réclamés par la mission Slidell. Aux Mexicains, il jure de se consacrer aux opérations militaires et de renoncer à ses ambitions politiques. Il ment en réalité à tout le monde : son intention est de

Le blocus asphyxie le Mexique, dépourvu de marine de guerre.

prendre le pouvoir (ce sera chose faite en décembre 1846) puis, après avoir entamé des pourparlers avec le général Taylor pour gagner du temps, de le bouter hors du Mexique. Avec le retour de Santa Anna, l'espoir renaît à Mexico. C'est aussi que tout ne va pas bien chez les *gringos*. Privé de renforts, mal ravitaillé, ses troupes décimées par la maladie, Zachary Taylor refuse tout l'été de bouger. Houspillé par Polk, il ne reprend la marche que début septembre, en direction de la citadelle de Monterrey, où le général Pedro Ampudia s'est solidement retranché avec environ 10 000 hommes. Le 21 septembre, l'infanterie américaine grimpe à l'assaut des murs. Aux avant-postes, les *Texas Rangers* justifient leur réputation de *diablos tejanos* (« diables texans »). Jour et nuit, on se bat dans les ruelles, les maisons et les églises à coups de crosse et de baïonnette. Enfin, après quatre jours de carnage, Ampudia évacue la place, sans être inquiété par Taylor, avec qui il a signé un armistice de deux mois.

canons, les fantassins de Taylor résistent aux assauts des lanciers mexicains qui ne parviennent pas à enfoncer leurs flancs. Après avoir perdu 400 hommes, les Mexicains, démoralisés, battent en retraite... Retranchés le long de la Resaca de la Palma (une rivière asséchée), ils y sont bousculés le lendemain, à coup de charges furieuses à la baïonnette et grâce au soutien actif de l'artillerie volante. Au prix de 34 morts et 113 blessés, Taylor culbute les défenseurs. L'affaire coûte 500 tués et blessés à Arista qui opère le 17 mai un nouveau repli au sud du Rio Grande. Taylor les suit, mais n'ose pas s'aventurer plus au sud sans instructions, n'étant pas encore informé de la déclaration de guerre.





Dans le lit asséché d'une rivière texane, la Resaca de la Palma, le Mexique enregistre le 9 mai 1846 son premier gros revers. Bien retranchés, deux fois supérieurs en nombre, les Mexicains semblent repousser victorieusement l'assaut américain quand ils sont surpris de flanc par la charge des dragons du capitaine May. C'est la panique... Mis en fuite, les Mexicains perdent leur artillerie et retraitent au sud du Rio Grande. Ils ne reviendront plus sur le territoire des États-Unis.

Malgré les remontrances de Polk, Taylor reconstitue ses forces avant de reprendre la campagne. Le 16 novembre, il prend la ville de Saltillo. Il y apprend qu'il a perdu la confiance de son gouvernement... L'initiative est désormais confiée au général Winfield Scott, commandant en chef des armées américaines, chargé de débarquer à Veracruz puis de marcher sur Mexico. Les troupes étant comptées, le corps expéditionnaire est constitué au détriment de l'armée de Taylor, confiné à la garde de Monterrey. Santa Anna n'attendait pas mieux pour reconquérir le Nord du Mexique. Ayant rassemblé (à grand-peine) 15 000 hommes, le dictateur attaque en février 1847. Taylor n'a que 4 700 hommes à lui opposer. Et pourtant, il sort de ses fortifications et attend de pied ferme son adversaire près de l'hacienda de Buena Vista, à quelques kilomètres au sud de Saltillo. La tactique s'avère payante. Les 22 et 23 février, après avoir frôlé la débâcle, les fantassins américains repoussent les vagues d'assaut sous un feu meurtrier. Se déplaçant tout autour du champ de bataille, les canoniers de Taylor sèment une fois encore la panique. Désabusé, Santa Anna ordonne

le repli. Il a perdu 1 800 hommes, contre 700 du côté américain. Buena Vista est le dernier grand combat dans le Nord du Mexique. D'autres zones d'opérations accaparent en effet l'esprit des belligérants.

En quelques mois, l'Ouest est conquis

Dès le premier appel sous les drapeaux, le Président Polk a demandé au général Stephen Kearny, en garnison sur la frontière de l'ouest, de rassembler autant de volontaires que possible dans le Missouri, de les former à la hâte au métier des armes et de les conduire à travers le Nouveau-Mexique. 2 000 hommes répondent à l'appel, aventuriers et trappeurs en quête de sensations fortes. Le 18 août 1846, presque sans rencontrer de résistance, « l'armée de l'Ouest » prend Santa Fe. Décidé à ne pas se reposer sur ses lauriers, Kearny divise alors ses forces en trois. La première, sous les ordres de Sterling Price, est chargée de pacifier la région, c'est-à-dire de réprimer la guérilla et les raids des Indiens pueblos. La seconde, sous le commandement d'Alexander Doniphan, un avocat excentrique du Missouri, s'enfonce dans le Sud à marche forcée.

Après une série d'escarmouches dans le désert, ses hommes éreintés occupent Chihuahua le 1^{er} mars 1847. En mai, après avoir échappé à mille dangers, ils établissent leur jonction avec les soldats de Taylor à Monterrey. Dans le même temps, Kearny a lui aussi fait des siennes. Avec un petit détachement de dragons guidé par le célèbre trappeur Kit Carson, il a fait route vers l'Ouest et la Californie. Depuis juin 1846, la guerre fait rage sur la côte pacifique : les colons américains, soulevés contre les autorités mexicaines, ont proclamé leur république. Un officier de l'armée américaine, John Charles Frémont, s'est placé à leur tête, avec le soutien de la marine fédérale. Dès juillet, le commodore Sloat prend Monterey (à ne pas confondre avec la Monterrey mexicaine) et San Francisco. Son successeur, le commodore Stockton, est aussi efficace en débarquant des troupes à Santa Barbara, Los Angeles et San Diego. En janvier 1847, les dragons du général Kearny se joignent aux rebelles pour défaire une force mexicaine près de Los Angeles. Le 13 janvier, Frémont signe le traité de Cahuenga : la Californie passe sous administration américaine. Ces revers n'épuisent pourtant pas la résistance mexicaine. Pour en finir,



Mal équipée, mal payée, mal ravitaillée, mal commandée par des officiers querelleurs, l'armée mexicaine est battue régulièrement tout au long des hostilités (ici, à Palo Alto, en 1846) par des troupes américaines à peine supérieures en qualité, mais mieux commandées. Et les Américains disposent, eux, d'une puissante marine qui empêche les livraisons d'armes aux Mexicains.

Le Président Polk compte sur le général Scott et son corps expéditionnaire de 12 000 soldats. Exécuté avec soin et précision les 10 et 11 mars 1847, le débarquement porte les forces américaines à 5 km de Veracruz. Le 29, après un terrible bombardement, elles pénètrent dans une ville naguère réputée inexpugnable. Sans tarder, Scott entame sa progression. Le 18 avril, par une remarquable manœuvre de débordement, il culbute l'armée de Santa Anna à Cerro Gordo et fait 3 000 prisonniers. Le lendemain, la ville de Jalapa tombe aux mains des Américains. C'est là que les faiblesses classiques de l'armée américaine rattrapent le général Scott : ses engagés volontaires le quittent en masse avec la fin de leur contrat, une intoxication alimentaire décime le reste. Le 15 mai, quand il s'empare de Puebla après avoir dispersé la cavalerie mexicaine, Scott n'aligne plus que 5 000 hommes et choisit prudemment d'attendre des renforts près de Veracruz.

Scott ne fait de Mexico qu'une bouchée

Santa Anna profite de ce répit pour organiser la défense de Mexico, distribuant même des armes aux enfants et aux vieillards. Ces efforts de la dernière heure ne suffisent pas. Lorsque Scott se remet enfin en marche à la tête de 8 500 soldats, le dictateur essuie deux échecs retentissants, d'abord à Contreras (19 août), ensuite à Churubusco

(20 août). Rien à faire contre l'élan et la puissance de feu de l'armée américaine... Ces batailles coûtent 7 000 hommes au général mexicain, soit le tiers de ses effectifs. Santa Anna sollicite alors un cessez-le-feu, dans l'idée de réparer ses pertes. Mais Scott sent l'odeur de la victoire et ne se laisse pas prendre. Les 7 et 8 septembre, les Américains montent à l'assaut de Molino del Rey, au sud-ouest de la capitale mexicaine. Sous les ordres du général Worth, l'attaque principale menée à la pointe des baïonnettes emporte la décision au prix de 116 morts et 671 blessés. Santa Anna perd, lui, près de 2 000 hommes et doit se retrancher

Au Mexique, la guerre a renforcé le sentiment d'infériorité envers le voisin du Nord. La blessure ne s'est jamais refermée.

dans le fameux palais de Moctezuma (toujours chanté dans l'hymne des marines), sur les hauteurs de Chapultepec, 2 km à l'ouest de la ville. Le 12 septembre au matin, l'artillerie américaine commence son œuvre de destruction. Le lendemain, les fantassins s'infiltrèrent dans une brèche et massacrèrent les défenseurs à l'arme blanche. Puis ils déferlèrent dans les rues de Mexico, anéantissant les dernières poches de résistance. À Chapultepec, les Mexicains ont perdu 1 500 hommes, contre 500 du côté américain. C'est la fin. Santa Anna, rescapé, abandonne présidence et commandement. Seul un nouvel

exil le sauve de la potence. Scott, lui, savoure son triomphe. Le 14 septembre, sous un soleil resplendissant, il passe en revue ses troupes victorieuses sur la Plaza de Armas. Six mois et une poignée d'hommes — jamais plus que l'effectif d'une division — lui ont suffi pour parvenir à cet éclatant résultat, que le duc de Wellington qualifie de « plus brillante campagne jamais entreprise dans l'histoire des guerres modernes ». La défaite de Chapultepec sonne le glas de la résistance mexicaine, même si la guerre s'éternise de longs mois encore. Le 2 février 1848, les autorités de Mexico signent enfin le traité de Guadalupe Hidalgo. Elles y renoncent à tous leurs territoires situés au nord du Rio Grande, soit 55 % de la superficie du pays (2,3 millions de km² sur 4,4). Bien sûr, il s'agit pour la plupart de déserts (la population de l'immense Nouveau-Mexique ne dépasse guère 50 000 personnes). Mais on y trouve aussi des terres fertiles et un sous-sol prometteur, ce que la découverte de gisements aurifères en Californie confirme bientôt. Au total, le conflit aura coûté la vie à environ 20 000 Mexicains et 13 000 Américains. Une victoire remportée par les seconds grâce à une armée pugnace, mais aussi en vertu d'un gros effort matériel : Washington a investi plus de 100 millions de dollars (environ 2,3 milliards actuels, somme énorme à l'époque). En face, privé de ressources par le blocus naval, sans réel soutien

populaire et économique, le régime de Santa Anna était condamné dès la prise de Veracruz. Hélas, c'est le Mexique qui a payé. Villes, campagnes et centres industriels ont été ravagés. La défaite a en outre accru les clivages préexistants. Sur fond de revendications sociales,

des désordres civils éclatent au lendemain des combats, notamment dans le Yucatán, perpétuant une tradition de violence et d'instabilité politique qui vont nuire à l'essor économique et condamner le pays au sous-développement. La guerre a aussi élargi le fossé d'incompréhension, renforcé le sentiment d'infériorité par rapport au voisin du Nord. La blessure ne s'est jamais refermée : évoquer la guerre de 1846 permet encore de ressasser les occasions manquées, de fustiger l'inéptie des hommes au pouvoir. Et, bien sûr, de dénoncer cet impérialisme américain dont le Mexique a été la première et l'indéniable victime. ■

Pour en savoir +

- *The United States and Mexico at War*, Donald Frazier, éd. MacMillan, New York, 1998.
- *La Guerra contra los gringos*, Heriberto Frías, éd. Leega-Jucar, Mexico, 1984.
- *A Glorious Defeat: Mexico and its War with the United States*, Timothy J. Henderson, New York, éd. Hill & Wang, 2007.
- *The Mexican War, 1846-1848*, Douglas Meed, éd. Osprey, Oxford, 2002.
- *Triumph and Tragedy: A History of the Mexican People*, Ramón Eduardo Ruíz, éd. Norton, New York, 1992.
- *Invading Mexico: America's Continental Dream and the Mexican War, 1846-1848*, Joseph Wheelan, éd. Carroll & Graf, New York, 2007.



**TOUS LES CHEMINS
MÈNENT À LA TRAHISON**

arte

**ROME
SAISONS 1 ET 2**

LA 1^{ÈRE} SÉRIE PEPLUM SUR LA NAISSANCE DE L'EMPIRE ROMAIN
AVEC KEVIN MCKIDD ET RAY STEVENSON
7 EMMY AWARDS

20.40

TOUS LES MERCREDIS JUSQU'AU 17 AOÛT

WWW.ARTE.TV/ROME

La Ration K, menu de la vie

Par Pierre Grumberg

Conçue pour l'urgence, la ration K est si pratique qu'elle devient, au sein de l'US Army, l'alimentation de base des unités mobiles à partir de 1942.

■ Un héritage qui remonte à l'Antiquité

La ration K n'est que l'aboutissement d'une invention militaire déjà mentionnée dans l'armée romaine. Ainsi, les légionnaires reçoivent une ration journalière d'environ 1,5 kg évaluée à 3500 kilocalories (kcal), essentiellement composée de biscuit, le *bucellatum*, à base de blé, sel et huile d'olive. Le tout est supplémente d'huile d'olive, de légumes, de fruits et de viandes séchées ou salées (sans compter les vivres frais, achetés ou pillés sur place). Pas de tablettes de purification pour l'eau, mais du vinaigre, antibactérien relativement efficace.

■ Trois menus en 2,4 kg

La ration K offre, sous emballage paraffiné résistant à l'eau et aux gaz de combat, trois repas équilibrés en autant de boîtes : petit déjeuner (*breakfast*), déjeuner (*dinner*), dîner (*supper*). La composition varie régulièrement pendant la guerre, mais un petit déjeuner typique contient par exemple œufs brouillés au jambon en boîte, biscuits secs, barre de fruits séchés, barre de céréales, café soluble, tablettes de sucre, cigarettes (quatre), chewing-gums, tablettes de purification d'eau. Plus ouvre-boîte (le fameux P-38 pliant remplace progressivement la clé originelle, visible sur la boîte ci-contre) et spatule en bois.

■ Une ration conçue pour l'urgence

Conçue pour un usage limité à deux ou trois jours, la ration K apporte 2830 à 3000 kcal par jour. Testé sur des soldats à l'entraînement aux États-Unis ou dans des conditions trop peu réalistes, cet apport se révèle insuffisant pour couvrir les besoins sur le terrain réel, estimés à 3600 kcal, notamment sous les tropiques. Mais la formule est si pratique qu'elle est adoptée par toutes les unités et devient le ravitaillement « standard » des unités en mouvement. Au point que l'armée abuse de la formule, laissant les hommes sans autre alimentation pendant des semaines, entraînant des problèmes de malnutrition chroniques. Ainsi, nourris à 80 % par rations K, les Merrill's Marauders opérant derrière les lignes japonaises en Birmanie perdent en moyenne 16 kg en cinq mois.

■ 105 millions de rations K en 1944

Le premier million de rations K est commandé en mai 1942, la production atteignant un pic à 105 millions en 1944 (le total n'est, semble-t-il, pas connu, mais devrait tourner autour de 250 à 300 millions). La production est assurée par les grands spécialistes de l'agroalimentaire : Cracker Jack (Chicago, Michigan), Kellogg (Battle Creek, Michigan), Chattem (Chattanooga, Tennessee)... L'armée, consciente des limitations de la formule, recommande son abandon en 1946. Les surplus restants seront distribués aux civils des pays occupés.



■ 23 millions de repas par jour...

Nourrir chaque jour les 7,6 millions d'hommes mobilisés par l'US Army fin 1943 (aviateurs de l'USAAF compris, mais sans la Navy et les marines) est une entreprise colossale qui requiert 17 100 tonnes de nourriture, dont 4 720 de pommes de terre et 68 de sel. Chaque petit déjeuner demande ainsi à lui seul 616 tonnes de poitrine fumée et 15,5 millions d'œufs ! Un homme sur 50 est aux fourneaux, ce qui représente une armée de 152 000 cuistots !

■ K... comme Keys

Recruté en 1941 comme conseiller spécial du secrétaire à la Défense, le grand nutritionniste américain Ancel Keys (1904-2004), chercheur à l'université du Minnesota (Minneapolis), prend l'initiative de réfléchir à une nouvelle ration de combat. Il achète donc au supermarché des ingrédients nourrissants mais bon marché : biscuits, saucisson sec, barres de friandises et chocolat. La société Cracker Jack fournit, elle, la solution d'emballage. Perfectionnée puis testée, la ration prototype est approuvée par le chef des forces terrestres, le général Lesley McNair début 1942, moins pour ses qualités nutritives que « parce qu'elle était facile à distribuer : elle simplifiait la logistique, c'est tout », comme l'expliquera Keys. Le nom de la ration pourrait venir de l'initiale de son concepteur, mais le fait n'est pas avéré.

■ A, B, C, D, K, X, Jungle, Liferaft...

Les rations K ne sont pas les seules destinées à subvenir aux besoins de la troupe en campagne. De préférence à la ration K — réservée (en principe) aux urgences —, les soldats reçoivent des rations fraîches préparées par les cuisines de campagne (vivres frais : rations A ; vivres en boîtes : rations B) ou distribuées individuellement en boîtes (rations C, cette dernière supplantant progressivement la ration K insuffisante). La ration D, compacte et bourrée d'énergie (1 800 kcal en trois barres de 113 g) pour le combat et la survie, est fabriquée par Hershey's à base de chocolat, sucre, farine d'avoine, graisse de cacao, lait en poudre et arôme artificiel amer destiné à empêcher la consommation comme friandise... Le tout ne fond pas à moins de 50 °C. Mais il existe d'autres rations spéciales, destinées aux opérations dans la jungle, aux équipages d'avion, aux radeaux de survie, aux troupes d'assaut (ration X)... En tout, un milliard de rations spéciales sont fabriquées pendant la Seconde Guerre mondiale !



■ **Du K au MRE** Peu appréciée, pas assez nourrissante, la ration K est remplacée après 1946 par les rations C, guère plus goûtées. L'US Army introduit donc en 1958 la ration *Meal Combat Individual* (MCI) plus élaborée et équilibrée, ancêtre de l'actuel *Meal Ready to Eat* (MRE), ration de combat des troupes américaines depuis 1981. Chaque MRE offre 3 600 kcal en trois repas, avec une consommation limitée à 21 jours. Les 18 plats disponibles ne sont pas plus appréciés pour autant...

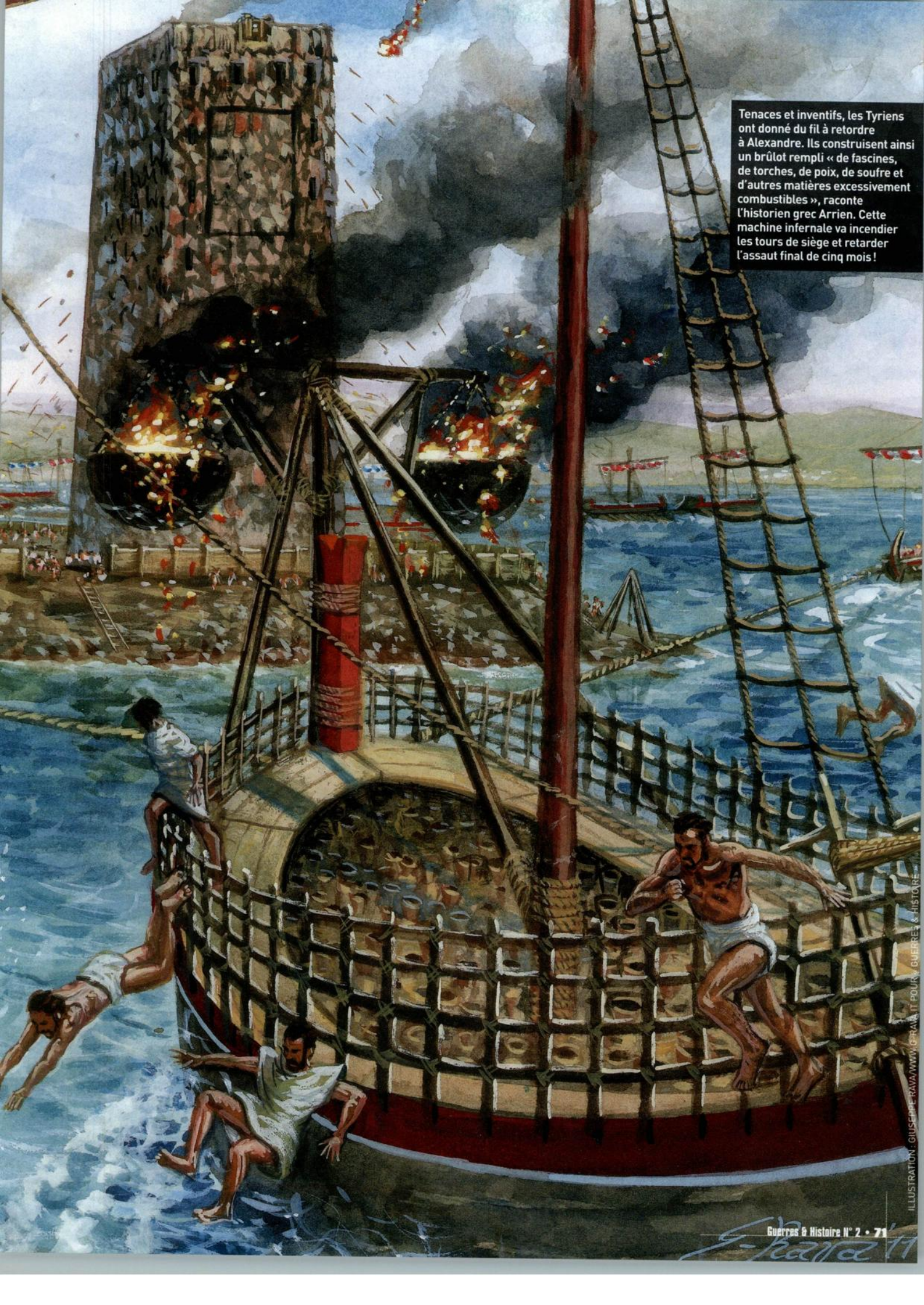
« Nourris à 80 % par rations K, les Merrill's Marauders opérant en Birmanie perdent en moyenne 16 kg en cinq mois. »

La défense tyrienne surprend Alexandre : elle met le feu à sa jetée. Mais cette résistance va réveiller l'ardeur du conquérant.

Tyr, le maître siège d'Alexandre

Par Éric Tréguier

Alexandre n'était pas seulement un champion de la manœuvre en rase campagne, il maîtrisait aussi la « poliorcétique », l'art tout particulier de s'emparer des villes. Comme en témoigne l'incroyable prise de Tyr en 332 avant J.-C. Un siège dont la géographie porte encore la trace !



Tenaces et inventifs, les Tyriens ont donné du fil à retordre à Alexandre. Ils construisent ainsi un brûlot rempli « de fascines, de torches, de poix, de soufre et d'autres matières excessivement combustibles », raconte l'historien grec Arrien. Cette machine infernale va incendier les tours de siège et retarder l'assaut final de cinq mois !

ILLUSTRATION : GIUSEPPE RAVA WWW.GRAZIA.IT POUR GUERRES & HISTOIRE

Les forces en présence

- Tyriens**
- 15 000 défenseurs armés
- 80 trirèmes
- 35 000 civils
- Morts: 9 000
- Grecs**
- 30 000 fantassins
- 200 trirèmes
- Morts: 400



Les Crétois étaient des mercenaires appréciés, archers ou frondeurs.

Chronologie

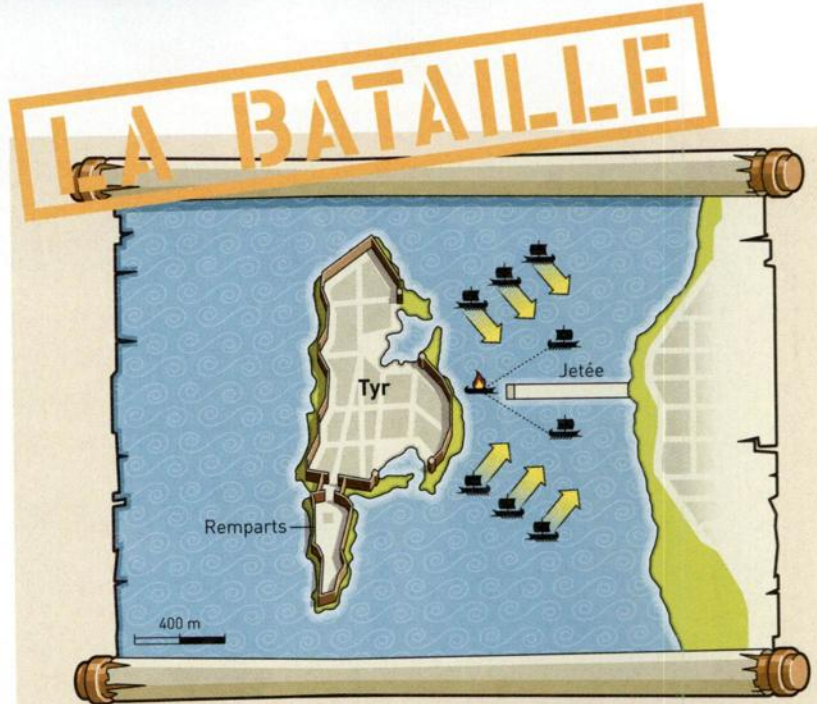
- 1300 avant J.-C.:** Première mention de Tyr sur une stèle.
- 334:** Alexandre le Grand prend pied en Asie.
- 333:** En novembre, Alexandre bat le Perse Darius III à Issos. La même année, Byblos et Sidon se soumettent. Tyr refuse.
- Janvier 332:** Début du siège de Tyr.
- Fin juillet 332:** La ville est prise d'assaut.
- Octobre 331:** Victoire finale d'Alexandre sur Darius III à Gaugamèles (actuel Irak).

Quand Alexandre a des vapeurs

Inexplicablement, au printemps 332, Alexandre abandonne Tyr à son siège et s'en va en Égypte, avec quelques milliers d'hommes, pour « soumettre le pays ». Il sait qu'il y sera reçu en libérateur du joug perse. De fait, il y reçoit les insignes de pharaon. Est-ce l'abus de substances hallucinogènes ou les vapeurs d'encens? Reste qu'au lieu de retourner à Tyr, où l'attend son armée, Alexandre s'accorde une pause et part en « trek » dans le désert, avec quelques compagnons. Là, dans la lointaine oasis de Siwa, il rencontre l'oracle d'Amon. On ne saura jamais ce que les deux se racontèrent. Mais Alexandre affirmera que l'oracle l'avait déclaré – c'est plutôt flatteur – « fils de Zeus ». C'est ragailardi par cette promotion, que l'ex-fils de Philippe II, simple mortel, revient enfin à Tyr pour accélérer la prise de la ville.

En cette froide matinée de 333 avant J.-C., nul ne croirait, en voyant la horde dépenaillée qui s'étire sur cette longue plage aujourd'hui libanaise, que c'est une armée victorieuse. Et encore moins qu'il y a une semaine à peine, à Issos, cette armée a battu à plate couture le roi des rois, Darius, maître de toutes les terres des rives de la Méditerranée jusqu'au Gange, pharaon d'Égypte et gouverneur d'un si grand nombre de peuples qu'il faut plusieurs heures pour en épuiser la liste! Pourtant, qu'on ne s'y trompe pas: les 30 000 soldats, dont les pieds s'enfoncent dans le sable meuble et s'écorchent sur les rochers affleurant, sont ceux-là mêmes qui ont vaincu les 100 000 soldats de l'armée perse, ses redoutables archers et ses innombrables cavaliers... Un peu à l'écart, sur une colline que balaie le vent de mer, entouré de sa garde, Alexandre regarde son armée, l'air accablé. Il frissonne. Comme une bonne partie de ses soldats, il est sujet à une fièvre persistante. Elle l'a pris depuis sa première victoire contre les Perses, près de la rivière Granique, quelques jours après avoir foulé le sol de l'Asie.

Sur sa gauche, vers le sud, il aperçoit dans le lointain la masse sombre de Tyr. Il distingue parfaitement l'écume qui se brise au pied des épaisses murailles qui entourent la cité, fier vaisseau ancré à portée de flèche du rivage. Nulle route, nul pont, nul isthme ne relie à la terre cette cité-État insulaire jalouse de ses privilèges. Le regard d'Alexandre se rembrunit: pourquoi le roi Azemilcos a-t-il refusé de lui ouvrir ses portes? Les Tyriens n'ont-ils pas compris que s'il réclame la soumission des villes de la côte, les unes après les autres, c'est justement qu'il n'a pas le choix? Laisser un port capable d'accueillir la puissante marine perse, c'est s'exposer à l'attaque d'un port grec ou, pire,



Le problème. Entre février et mars 332, afin de relier l'île à la terre ferme, les Macédoniens édifient une jetée. Insuffisamment protégée, celle-ci est attaquée, probablement courant mars, par un brûlot, navire rempli de matières inflammables, tracté par deux trirèmes. Les tours qui protègent la jetée sont incendiées. Alexandre les reconstruira aussitôt, doublant la jetée afin d'éviter la réédition du désastre. Fin juillet, cependant, les jetées n'ont pas atteint les murs...

à un débarquement. Or, Alexandre sait que l'amiral perse Autophradates projette de débarquer en Eubée, une île proche d'Athènes, afin d'organiser une révolte des cités grecques. Il sait aussi qu'Athènes n'attend qu'un prétexte pour secouer le joug que son père, Philippe de Macédoine, a imposé après la bataille de Chéronée, il y a cinq ans. Non! Aucun port de Méditerranée ne peut rester aux mains des Perses ou de leurs alliés. « Maître, c'est Cléitos! », crie alors Démétrios, l'un des gardes. Le petit groupe de cavaliers approche à vive allure. Cléitos « le Noir » saute au pied de sa monture, salue son général d'un bref mouvement de tête et entame sans préambule, en rude soldat

qu'il est, son rapport. « Alexandre, l'ambassade a de nouveau échoué: les Tyriens refusent toujours de te laisser entrer dans leur ville. Que devons-nous faire? » Alexandre, prenant appui de ses deux mains sur le tapis qui lui sert de selle, laisse son regard errer sur la mer, puis sur son armée, qui continue de passer sous ses yeux. Une mouette, qui semble flotter au-dessus de ses hommes, à la fois curieuse et indifférente, décroche soudain et plonge vers la mer. Elle le tire de sa rêverie. « Il faut obtenir leur soumission. Envoyez une ambassade

aux rois de Chypre. Et disposez les hommes face à l'île. Nous allons assiéger Tyr », lâche-t-il, en regardant droit dans les yeux Cléitos. Assiéger Tyr... Facile à dire. La ville a déjà été assiégée une demi-douzaine de fois et n'a, de mémoire d'homme, jamais été conquise. C'est une cité considérable pour l'époque, qui a évacué une partie de ses habitants, mais qui en abrite encore 35 000 à 40 000. Elle est non seulement protégée par la mer, mais aussi par

Comment prendre une île fortifiée quand on ne peut l'assiéger qu'avec des navires?

d'épaisses murailles qui, selon l'historien grec Arrien du II^e siècle, atteignent 150 pieds (plus de 40 m) de hauteur du côté de la terre. Construites tout contre l'eau, elles ne laissent presque aucun espace de manœuvre à d'éventuels assiégeants. Tyr est en outre bien pourvue en provisions et ravitaillée par deux ports: l'un, au nord, appelé port de Sidon, l'autre au sud, appelé port d'Égypte. Enfin, elle est gardée par une flotte de 80 navires de guerre, manœuvrés par les meilleurs marins de la Méditerranée. Cléitos le sait et Alexandre le voit à son regard préoccupé. Le soir même, les derniers contingents macédoniens s'installent dans la vieille ville, bourgade sans attrait qui, depuis le continent, fait face à la cité-État. Devant la masse des

ILLUSTRATION: ANGUS MCBRIDE/OSPREY



La solution. Pour en finir, les Macédoniens lancent une attaque de diversion à l'ouest, tandis que des trirèmes alliées tentent, sans succès, de pénétrer dans les ports tyriens. Grâce à des bateaux à rampes mobiles, des fantassins d'élite débarquent cependant sur l'île d'Héraclès, rattachée à Tyr mais moins bien défendue. Ils veulent exploiter la brèche percée dans la muraille par les balistes embarqués et que les Tyriens n'ont pas eu le temps de réparer.

Les Macédoniens entrent enfin dans la place. L'Histoire a retenu les noms des deux commandants des unités qui ont pris pied sur la muraille tyrienne. Il s'agit de Coenos, chef des pezhetairoi, et d'Admetos, chef des hypaspistes, tué sur le coup. Les Grecs repoussent les Tyriens le long des deux remparts, tandis que les marins s'emparent des ports : la cité de Tyr est prise. 9 000 Tyriens y laissent leur vie, contre 400 Grecs.

murailles, les Macédoniens sont un peu désarmés. Car malgré ses seize hommes de front et ses huit rangs de profondeur, la phalange macédonienne, machine à gagner les batailles, n'est ici d'aucune utilité. Alexandre sait qu'il lui faudra porter le combat sur l'eau. Il ne dispose pas, pour le moment, de la supériorité navale mais il compte faire venir davantage de navires des villes de la côte, désormais soumises. Pourtant le problème reste entier. Comment capturer une île fortifiée quand on ne peut l'assiéger qu'avec des navires ? Le problème paraît insoluble.

Une jetée pour prendre pied

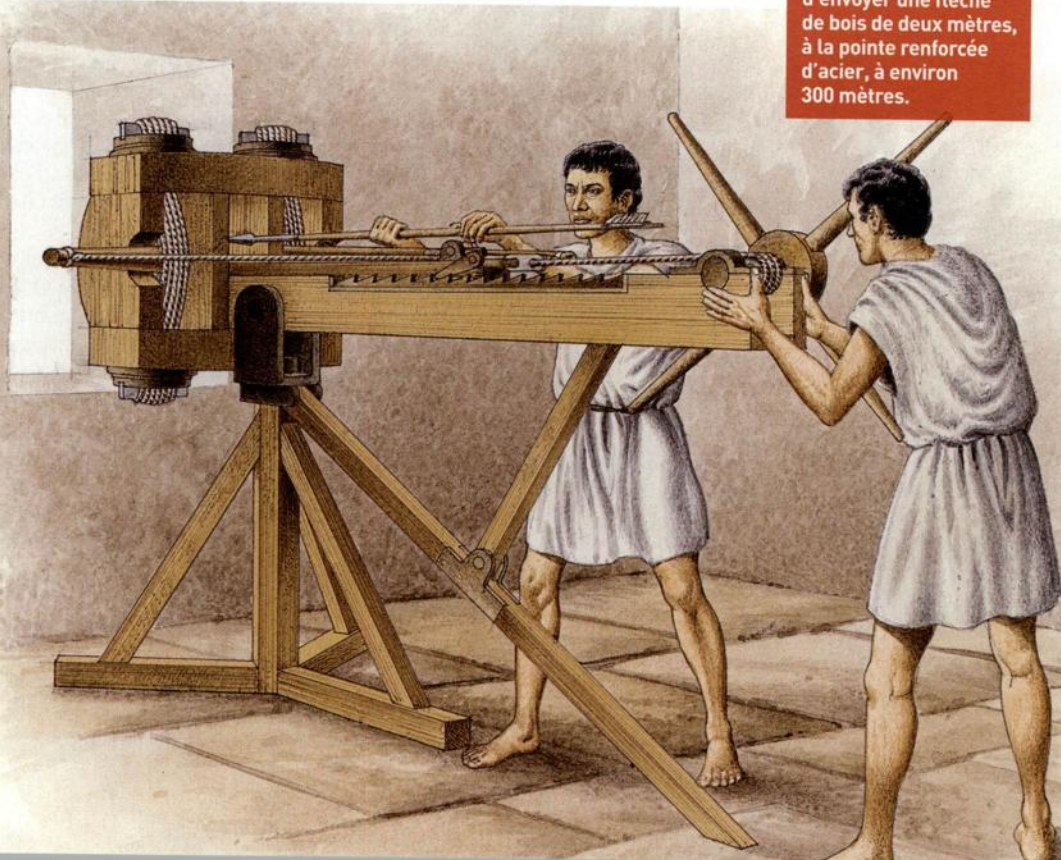
Et les premières escarmouches navales, qu'il a lancées à l'aube, lui ont confirmé que les Tyriens sont des adversaires sérieux ; plusieurs trirèmes, trop audacieuses, ont subi les tirs des archers phéniciens, mais aussi de leurs catapultes postées sur les tours. Certes, en trente ans de campagnes, les Macédoniens sont passés maîtres dans l'art de construire ce qu'ils désignent globalement sous le nom de *mechanai* (machines). Alexandre dispose de catapultes géantes, qui envoient des pierres de 40 à 50 kg à 300 m de distance, et de balistes qui propulsent des flèches de métal de plus de 2 m à 300 m avec une grande précision. Mais les murailles de Tyr sont hors de portée et ces machines trop grosses pour être montées sur des trirèmes.

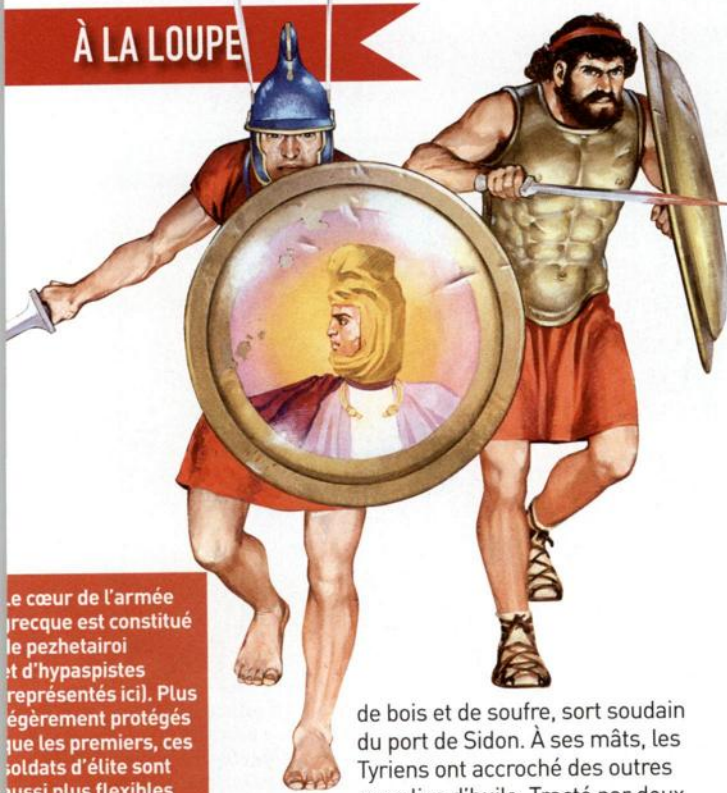
Il lui faut absolument s'approcher des murailles. C'est son conseil de guerre qui, dès les premiers jours de l'année nouvelle, trouve la solution. « Une jetée, il faut construire une jetée ! », lui disent ses généraux. Il ordonne alors d'extraire les pierres de la vieille ville et de commencer à construire la jetée. Le bras de mer fait moins de 80 m. Et, heureusement, il est peu profond. Les travaux avancent vite. Mais bientôt, la profondeur augmente

à une demi-douzaine de mètres et les Grecs doivent consolider leur jetée, sous les attaques incessantes des navires tyriens, qui multiplient les sorties audacieuses. Alexandre fait alors installer deux tours à catapulte en bout de jetée, afin de protéger les travailleurs.

Les Tyriens s'effraient. Aussi décident-ils le lendemain de détruire la jetée. L'attaque a lieu au petit matin. Alors que le camp grec dort encore, un gros vaisseau marchand, bourré

Le père d'Alexandre, Philippe, a constitué un corps permanent d'ingénieurs et d'artilleurs, capable de construire des machines de grande taille, dont certaines, préfabriquées, étaient assemblées sur le champ de bataille ! Cette « catapulte » est aussi appelée oxybèle. Elle est capable d'envoyer une flèche de bois de deux mètres, à la pointe renforcée d'acier, à environ 300 mètres.





Le cœur de l'armée grecque est constitué de pezhetairoi et d'hypaspistes (représentés ici). Plus légèrement protégés que les premiers, ces soldats d'élite sont aussi plus flexibles que le reste de l'armée d'Alexandre, protègent les flancs des phalanges et peuvent combattre en terrain accidenté. Celui de droite est sans doute un allié. Il porte la cuirasse « à muscles », en cuir de bœuf bouilli ou en bronze.

Les **pezhetairoi** (littéralement « compagnons à pied ») sont les fantassins lourds de la phalange, armés de la longue lance appelée sarisse. À l'origine valets d'arme des pezhetairoi, les **hypaspistes** sont plus légèrement armés (pas de cuirasse, une épée, une lance courte).

de bois et de soufre, sort soudain du port de Sidon. À ses mâts, les Tyriens ont accroché des outres remplies d'huile. Tracté par deux trirèmes qui s'écartent au dernier moment, il s'encastre dans la jetée et met le feu aux tours. Les autres navires tyriens cernent la jetée, empêchant les Grecs d'éteindre l'incendie : ils envoient même des marins mettre à bas les palissades qui protégeaient les terrassiers. Les Tyriens déplorent quelques morts. Côté grec, c'est le désastre complet...

Loin de décourager Alexandre, cet épisode va réveiller son ardeur. Infatigable, il décide de reprendre les travaux de la première jetée, en la doublant d'une seconde : elles se protégeront ainsi mutuellement. Pendant que les travaux avancent, le conquérant joue sa carte diplomatique. Car, à la suite de sa victoire d'Issos, plusieurs cités-États lui ont fait savoir qu'elles étaient prêtes à changer de camp. L'occasion est belle de les tester en sollicitant leur soutien. Sidon, Arados et Byblos, puis

Rhodes et une grande partie des villes de Lydie et de Cilicie, en Asie mineure, lui envoient leurs vaisseaux. Fins politiques, les rois de Chypre lui apportent aussi 120 vaisseaux. Alexandre aligne désormais plus de 200 navires. Il a la supériorité navale et décide aussitôt de bloquer les deux ports de Tyr.

Opération combinée à l'antique

Là encore, les Tyriens montrent leur courage et leur ingéniosité. Vers midi, alors que beaucoup de marins grecs sont descendus à terre pour déjeuner, une douzaine de vaisseaux sortent silencieusement du port de Sidon et surprennent les trirèmes grecques. Deux d'entre elles sont aussitôt coulées, une demi-douzaine s'échouent et plusieurs autres s'enfuient : c'est la panique. Mais Alexandre, depuis le rivage, a fait mettre à l'eau cinq trirèmes et quelques quinquères et tombe sur les Tyriens furieusement engagés. Plusieurs

de leurs navires s'échappent, gravement endommagés et, précise Arrien, deux autres sont capturés à l'entrée du port. Match nul. Reste cependant aux Macédoniens à prendre l'initiative. Cela ne tarde pas.

Quelques jours après la sortie tyrienne, les Grecs — Alexandre étant absent (voir encadré p. 72) — intensifient le siège : ils envoient des navires équipés de béliers et de catapultes contre les murs, et des troupes pour prendre la muraille nord. Une autre tentative côté sud permet de percer une petite brèche dans la fortification. Mais l'étroitesse du rivage au pied des murs fait à nouveau échouer l'assaut...

Le conquérant, à son retour, tire les leçons de ce test : il a noté l'affaiblissement de la défense quand les assauts se font sur plusieurs points en même temps. Or, sa double jetée est prête, des renforts de troupes sont arrivés de Macédoine. En cette fin de juillet 332, sept mois après le début du siège, il peut enfin lancer sa grande attaque. Au petit matin, plusieurs colonnes se lancent contre la muraille nord et contre les ports, tandis qu'une partie de sa flotte s'en prend à la muraille du côté de la mer. Les Tyriens l'ignorent, mais ils font face à l'une des plus vastes opérations combinées de l'Antiquité : pas moins de 30 000 Gréco-Macédoniens attaquent

furieusement leurs lignes. Lorsque l'engagement est général, Alexandre fait alors avancer, contre la brèche de la muraille sud, deux trirèmes bourrées de **pezhetairoi** et d'**hypaspistes** — ses meilleures troupes d'élite — et sur lesquelles il a fait installer deux passerelles mobiles.

L'assaut est d'autant plus irrésistible qu'Alexandre est présent. C'est à qui prendra pied le premier sur les murailles. Le capitaine des hypaspistes, Admetos, est le plus intrépide et se dresse bientôt sur les remparts. Mais, raconte Arrien, il « tombe, percé d'un coup de lance au moment où il encourage les siens » et s'écroule : mort ! Furieuses, ses troupes déciment les défenseurs et commencent à remonter les murailles vers la ville haute. Désarmés, les Tyriens abandonnent les ports, où débarquent de nouvelles troupes qui envahissent peu à peu la cité et se mettent à la piller. Tyr l'imprenable est tombée. Mais le pire pour les défenseurs qui restent

est à venir. Résister à Alexandre n'est pas facile, le combattre est encore plus difficile, mais subir son courroux ne pardonne pas. Le Grec Diodore de Sicile fait les comptes : 7 000 cadavres

et 13 000 prisonniers. « Alexandre vendit aux enchères les femmes et les enfants et fit pendre tous les jeunes gens au nombre d'au moins 2 000 », raconte-t-il. On peut s'interroger sur les raisons d'une telle cruauté de la part d'un dirigeant ami des philosophes et si soucieux de son image. Mais avec Alexandre, même les colères sont politiques : le sort qu'il fait subir à Tyr la rebelle lui épargne d'autres sièges. L'Asie tout entière comprend qu'elle doit ouvrir ses portes au conquérant pour éviter les massacres. Et la quasi-totalité des villes qu'il trouvera sur son chemin se soumettront. Les autres — toutes les autres — subiront le même sort que Tyr. ■

Pour en savoir +

- *Alexander the Great*, Nick Segunda, John Warry, Angus McBride (ill.), Osprey, 2004.
- *D'Alexandre à Zénobie, histoire du Levant antique (IV^e s. av. J.-C. – III^e s. ap. J.-C.)*, Maurice Sartre, Fayard, 2001.
- *Histoire d'Alexandre. L'anabase d'Alexandre le Grand – l'Inde*, Arrien, trad. de Pierre Savinel, Éditions de Minuit, 1984.

■ Tyr, une cité trois fois détruite

Dans la Bible, le livre d'Ézéchiel dit : « Ils détruiront les murs de Tyr et feront s'écrouler ses tours. Ils disperseront ses pierres, ses charpentes et son sol jusqu'au cœur de la mer. Et je ferai de toi un rocher dénudé, un lieu où les pêcheurs étendront leurs filets pour les faire sécher. Car moi, l'Éternel, j'ai parlé. » Cette destruction, Ézéchiel l'attribue à Nabuchodonosor II, qui prend la ville après un siège de... treize ans, en 573 av. J.-C. Mais c'est Alexandre qui accomplit vraiment la prophétie en se servant des ruines de l'antique Tyr pour ériger sa jetée, dispersant ses pierres « au cœur de la mer ». La ville ne se relève qu'avec l'arrivée des Romains, qui apprécient particulièrement sa pourpre — un quasi-monopole des Tyriens — et sa science du verre, invention phénicienne. Elle tombe une troisième fois, en 636, lorsqu'une armée arabe y pénètre, profitant d'un quiproquo. La population est massacrée, la ville incendiée, la plupart des murs abattus. Aujourd'hui, Tyr, devenue Sour la Libanaise, est installée sur le continent et l'érosion marine a eu raison des deux îles qui avaient accueilli la cité aux temps antiques...

RÉPONDEZ À CETTE ENQUÊTE ET PARTICIPEZ À L'AMÉLIORATION DE GUERRES & HISTOIRE !

Pour vous remercier de prendre le temps de répondre à ce questionnaire, un tirage au sort sera organisé. Vous aurez ainsi la possibilité de remporter :

- l'un des 50 COFFRETS DE 4 DVD du film-événement sur la Seconde Guerre mondiale : APOCALYPSE
- ou 5 JEUX SHOGUN 2 TOTAL WAR
- ou 5 JEUX NAPOLEON TOTAL WAR (COLLECTOR)

Une fois rempli, ce questionnaire est à nous retourner, avant le 31 juillet, sans l'affranchir, à l'adresse suivante : **SCIENCE & VIE, LIBRE RÉPONSE 23016 - 92125 MONTROUGE CEDEX**

Nous tenons à vous préciser que les réponses que vous apporterez à ce questionnaire sont strictement anonymes.



Chers lecteurs,
 Vous venez de découvrir ce deuxième numéro de Guerres & Histoire et nous faisons appel à vous pour recueillir vos réactions. Nous souhaiterions vous associer à notre réflexion dans le but de réaliser des numéros qui correspondent aussi parfaitement que possible à vos attentes et à celles de tous les lecteurs. Nous souhaitons donc vous donner la parole : que pensez-vous de ce numéro ? Quels articles vous ont attirés et comment les avez-vous appréciés ? Pour répondre aux questions, il suffit d'entourer le code correspondant à la réponse que vous avez sélectionnée. Ayez la gentillesse de nous retourner très vite votre questionnaire. Il n'est pas nécessaire de l'affranchir. Nous avons vraiment besoin de vos réponses, qu'elles soient critiques ou élogieuses, que vous ayez lu beaucoup d'articles dans ce numéro ou très peu. Votre aide nous est précieuse !
 Bien à vous,
 Jean Lopez
 Rédacteur en chef

Q1. Où avez-vous entendu parler de Guerres & Histoire ?

- Dans un magazine 1
- À la télévision 2
- À la radio 3
- Sur des affiches 4
- Sur un blog 5
- Sur Facebook 6
- Sur Twitter 7
- Vous l'avez vu chez votre marchand de journaux et la couverture vous a donné envie de l'acheter 8
- Quelqu'un vous en a parlé 9
- D'une autre manière, précisez : 10

Q2. Comment vous êtes-vous procuré ce numéro de Guerres & Histoire ?

- Vous l'avez acheté vous-même chez votre marchand de journaux 1
- Une autre personne de votre foyer l'a acheté chez un marchand de journaux 2
- On vous l'a prêté/donné 3

Q3. Avez-vous acheté le 1^{er} numéro de Guerres & Histoire ? (le numéro que vous avez en main est le 2nd numéro)

- Oui 1
- Non 2

Q4. Pour quelle(s) raison(s) avez-vous acheté/lu ce numéro de Guerres & Histoire ? N'hésitez pas à détailler votre réponse.

Q5. D'autres personnes ont-elles lu votre numéro de Guerres & Histoire ?

- Oui, votre conjoint 1
- Oui, vos enfants 2
- Oui, vos parents 3
- Oui, des amis 4
- Oui, une/d'autres personne(s) 5
- Non 6

Q10. Pour chacun des articles de ce magazine, indiquez dans le tableau ci-dessous :

- a - si vous l'avez lu, en entier, en partie, parcouru sans vraiment le lire ou pas lu du tout.
- b - et si vous l'avez au moins parcouru, s'il vous a intéressé, assez, peu ou pas du tout.

	a-Lecture				b-Intérêt			
	En entier	En partie	Seulement parcouru	Pas lu du tout	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
➤ Édito (p. 3)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Sommaire (p. 4 et 5)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Giora Even (p. 6 à 12)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Brèves Actu (p. 14 à 17)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Portfolio Biafra (p. 18 à 24)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Questions/Réponses (p. 26 à 29)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Dossier Barbarossa (p. 30 à 55)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Deux armées gigantesques (p. 32 et 33)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Encercléments dévastateurs (p. 34 et 35)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Les cinq causes de la déroute soviétique (p. 36 à 39)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Les erreurs des Allemands (p. 40 à 49)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Les raisons de la résistance soviétique (p. 50 à 55)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Les Italiens font-ils de bons soldats ? (p. 56 à 59)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ États-Unis/Mexique (p. 60 à 66)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ La ration K (p. 68 et 69)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Tyr, le maître siège d'Alexandre (p. 70 à 74)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Élémentaire, mon cher Mountbatten ! (p. 77)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ La garde varègue (p. 78 à 81)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Villes souterraines du Viêt-Cong (p. 82 et 83)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Le Dreadnought, 1906 (p. 84 à 88)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Douhet, le prophète du Blitz (p. 90 à 93)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Henninger (p. 95)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ La guerre en dentelles (p. 96 à 97)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ À lire, à voir, à jouer (p. 98 à 110)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Quiz guerre de Cent Ans (p. 112)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Turquin (p. 114)	1	2	3	4	1	2	3	4

- ### Q6. Que pensez-vous faire de ce numéro une fois que vous l'aurez lu ?
- Vous allez le conserver 1
 - Vous allez le prêter, le donner à quelqu'un d'autre 2
 - Vous allez le jeter 3

Q7. Quelle note de 0 à 10 donneriez-vous à la couverture de ce numéro de Guerres & Histoire ? 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.

_____ sur 10

Q8. Parmi les sujets figurant en couverture de Guerres & Histoire, lesquels vous ont donné le plus envie de lire ou d'acheter le magazine ?

	En 1 ^{er}	En 2 ^{ème}	En 3 ^{ème}
➤ A Barbarossa, la campagne de tous les extrêmes ...	1	1	1
➤ B "J'ai abattu 17 MiG sur Mirage"	2	2	2
➤ C La garde viking au service de Byzance	3	3	3
➤ D Les Italiens font-ils de bons soldats ?	4	4	4
➤ E État-Unis-Mexique, la guerre oubliée	5	5	5

Q9. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune des phrases suivantes à propos de la couverture de Guerres & Histoire...

	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Plutôt pas d'accord	Pas du tout d'accord
➤ Cette couverture reflète bien le contenu du magazine	1	2	3	4
➤ Cette couverture donne envie d'acheter le magazine	1	2	3	4
➤ Cette couverture est moderne	1	2	3	4
➤ Le visuel de la couverture est bien choisi	1	2	3	4

Q11. Quelle note d'appréciation globale de 0 à 10 donneriez-vous à ce numéro de Guerres & Histoire ? 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.

____ sur 10

Q12. Voici plusieurs phrases à propos du magazine Guerres & Histoire. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune d'entre elle ?

	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Plutôt pas d'accord	Pas du tout d'accord
> A J'ai beaucoup appris à la lecture de ce magazine	1	2	3	4
> B Ce magazine contient des informations que je n'avais jamais trouvées ailleurs	1	2	3	4
> C Ce magazine est bien illustré	1	2	3	4
> D Les articles de ce magazine sont clairs, faciles à comprendre	1	2	3	4
> E Les articles de ce magazine sont rédigés par des experts	1	2	3	4
> F Ce magazine est différent des autres	1	2	3	4
> G Ce magazine est moderne	1	2	3	4
> H Ce magazine peut être lu par tout le monde	1	2	3	4
> I Je pourrais recommander ce magazine à quelqu'un	1	2	3	4
> J Ce magazine est agréable à lire	1	2	3	4
> K Ce magazine peut être lu par des experts de guerres et de stratégie	1	2	3	4
> L Ce magazine correspond au style des autres magazines Science & Vie	1	2	3	4

Q13. Trouvez-vous que dans ce numéro de Guerres & Histoire il y a trop, suffisamment ou pas assez...

	Trop	Bon équilibre	Pas assez
> A De textes	1	2	3
> B De photos/d'illustrations	1	2	3
> C De sujets sur la Seconde Guerre mondiale	1	2	3

Q14. Le magazine Guerres & Histoire est vendu au prix de 5,95€. Ce prix vous paraît-il...

> Cher	1	> Bon marché	3
> Raisonnable	2		

Q15. Pensez-vous que vous achèterez le prochain numéro de Guerres & Histoire ?

> Oui, certainement	1	> Non, probablement pas	3
> Oui, probablement	2	> Non, certainement pas	4

Q16. Si demain vous pouviez acheter régulièrement le magazine Guerres & Histoire, vous aimeriez le retrouver chez votre marchand de journaux...

> Tous les mois	1	> 2 fois par an	4
> Tous les 2 mois	2	> Moins souvent	5
> Tous les 3 mois	3		

Q17. Suite à la lecture de ce numéro, avez-vous l'intention de vous abonner à Guerres & Histoire (au prix de 19€ les 4 numéros) ?

> Oui, certainement	1	> Non, probablement pas	3
> Oui, probablement	2	> Non, certainement pas	4

Q18. Et si demain le magazine Guerres & Histoire était vendu au prix de 6,95€, l'achèteriez-vous...

> Oui, certainement	1	> Non, probablement pas	3
> Oui, probablement	2	> Non, certainement pas	4

Q19. Seriez-vous intéressé pour discuter sur Internet avec d'autres lecteurs de Guerres & Histoire ?

> Très intéressé	1	> Plutôt pas intéressé	3
> Plutôt intéressé	2	> Pas du tout intéressé	4

Q20. Quel(s) autre(s) magazin(e)s lisez-vous ne serait-ce qu'occasionnellement ?

	Très souvent	Assez souvent	Rarement	Jamais
> A Le magazine mensuel Science & Vie	1	2	3	4
> B Les hors-séries de Science & Vie	1	2	3	4
> C Les Cahiers de Science & Vie	1	2	3	4
> D Histoire	1	2	3	4
> E Historia	1	2	3	4
> F Les grandes batailles de l'Histoire	1	2	3	4
> G La Nouvelle revue d'histoire	1	2	3	4
> H Mémo Ça m'intéresse	1	2	3	4
> I Géo Histoire	1	2	3	4
> J Histoire & Stratégie	1	2	3	4
> K DSI	1	2	3	4
> L Vae Victis	1	2	3	4
> M Coles Bleus	1	2	3	4
> N Armées d'aujourd'hui	1	2	3	4
> O Terre information magazine	1	2	3	4
> P Air Actualités	1	2	3	4
> Q Autres, merci de préciser :	1	2	3	4

Q21. Parmi les activités suivantes, quelles sont celles dont vous pourriez dire qu'elles vous passionnent ?

	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
> A Regarder des films de guerre/de stratégie	1	2	3	4
> B Lire des livres d'histoire militaire	1	2	3	4
> C Participer à des reconstitutions historiques	1	2	3	4
> D Modélisme	1	2	3	4
> E Figurines	1	2	3	4
> F Jeux d'échecs	1	2	3	4
> G Jouer à des jeux vidéo de tir (First Person Shooting)	1	2	3	4
> H Jouer à des jeux vidéo de stratégie simulant des situations de conflit (War Game)	1	2	3	4
> I Jouer à des jeux de figurines dans un univers imaginaire (Warhammer)	1	2	3	4
> J Autres, merci de préciser :	1	2	3	4

Q22. Quels sites d'histoire ou de stratégie militaire consultez-vous sur internet ?

.....

POUR FINIR, VOICI QUELQUES DERNIÈRES QUESTIONS DESTINÉES À MIEUX VOUS CONNAÎTRE.

P1. Vous êtes...

> Un homme	1
> Une femme	2

P2. Votre âge : ____ ans

P3. Dans quelle catégorie professionnelle vous situez-vous/le chef de famille ?

	Vous-même	Le chef de famille
> Agriculteur	1	1
> Profession libérale	2	2
> Artisan, petit commerçant	3	3
> Chef d'une entreprise de plus de 10 salariés	4	4
> Cadre supérieur	5	5
> Cadre moyen	6	6
> Employé / Ouvrier	7	7
> Professions de l'enseignement	8	8
> Militaire, profession de l'armée	9	9
> Elève, étudiant	10	10
> Retraité	11	11
> Chômeur	12	12
> Autre inactif	13	13

P4. Quel est votre département de résidence ? ____

P5. Il y a bien des façons d'aborder l'histoire militaire tout simplement parce que la guerre est un phénomène complexe et qui touche à tous les domaines. Voici différents types de sujets, indiquez-nous dans quelle mesure chacun d'entre eux vous intéresse.

	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
> A L'histoire d'une bataille : le récit des événements. Ex. : Crécy, le 26 août 1346.	1	2	3	4
> B L'analyse d'un conflit. Ex. : qui a vraiment gagné la guerre de Corée ?	1	2	3	4
> C Les thèmes généraux. Ex. : les femmes et la guerre, le sexe et la guerre, les prisonniers.	1	2	3	4
> D L'économie. Ex. : comparaison de l'effort économique des belligérants de la Seconde Guerre mondiale.	1	2	3	4
> E Les sujets armes. Ex. : histoire et technologie du canon d'assaut.	1	2	3	4
> F L'histoire des unités. Ex. : les régiments de zouaves dans l'armée française.	1	2	3	4
> G La "psychologie". Ex. : comment prépare-t-on les combattants à tuer ?	1	2	3	4
> H Les biographies des grands chefs. Ex. : Joukov, l'homme qui a gagné la Seconde Guerre mondiale.	1	2	3	4
> I Les reportages photo. Ex. : le reportage de Capa sur le Jour J.	1	2	3	4
> J Les interviews de vétérans. Ex. : comment j'ai coulé un U-Boot dans l'Atlantique ?	1	2	3	4

SI VOUS DÉSIREZ PARTICIPER AU TIRAGE AU SORT POUR TENTER DE GAGNER UN CADEAU, merci de nous indiquer vos coordonnées :

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal - Ville : _____

Téléphone : _____ Email : _____

Pour rappel, vos coordonnées ne serviront que pour l'envoi des lots et ne seront pas associées à vos réponses à ce questionnaire

Si vous souhaitez nous faire part d'autres commentaires, vous pouvez nous envoyer, en plus de ce questionnaire à retourner par courrier, un email à l'adresse suivante : guerres.histoire@mondadori.fr ou ajouter à ce questionnaire rempli, vos commentaires sur papier libre. De la même manière, si vous souhaitez consulter le règlement du tirage au sort, n'hésitez pas à nous contacter par courrier ou email.

Élémentaire, mon cher Mountbatten!

Par Jean-Dominique Merchet

Avec lord Mountbatten et l'opération Chariot, les Britanniques signent l'acte de naissance de la première opération spéciale moderne interarmes. Frapper fort, en peu de temps, avec une économie d'hommes.

Hiver 1941-1942 : la Royal Navy a un sérieux problème : le *Tirpitz*. Ce cuirassé extrêmement moderne est le frère jumeau (*sistership*) du *Bismarck*. Après avoir semé la terreur en Atlantique nord, celui-ci a finalement été coulé au mois de mai précédent. Mais le *Tirpitz* est toujours là et l'Amirauté ne dort pas tranquille. Or, sur la côte atlantique, un seul port peut l'accueillir pour des travaux d'entretien et de réparations. Il s'agit de Saint-Nazaire, alors dans la Loire-Inférieure, qui possède un bassin de carénage suffisamment grand pour ce cuirassé de 50 000 tonnes, la « forme Joubert ». C'est ici que le paquebot *Normandie* a été construit avant guerre.

Que faire ? Un amiral est heureusement à la tête des opérations combinées, lord Mountbatten. Cet officier de marine, âgé de 41 ans, appartient à l'une des grandes familles de l'aristocratie... allemande. Son père était en effet le prince Ludwig von Battenberg, qui s'engagea dans la Royal Navy en 1868 et adopta alors la nationalité britannique. Devenu amiral, il « anglicisa » son nom durant la Grande Guerre et Battenberg devint Mountbatten... Comme son père, Louis opte pour une carrière navale et se spécialise dans les transmissions. Lorsque la guerre éclate, il commande une flottille de destroyers et participe aux opérations en Norvège, puis en Méditerranée. Très introduit dans la haute société britannique — il sera par la suite vice-roi des Indes — il est nommé à la tête des opérations combinées en octobre 1941.

Sous ce nom, les Britanniques furent les véritables inventeurs des opérations spéciales modernes. « Combinées », parce qu'elles impliquaient des moyens terrestres, navals et aériens. Cette manière de faire la guerre était nouvelle, car jusqu'alors, les différentes armées (terre, air, mer) ne voulaient pas combattre ensemble... Les opérations spéciales furent ainsi la forge de ce qui est aujourd'hui devenu la norme, avec l'interarmées, *joint* en américain.

Que faire, donc, pour empêcher le *Tirpitz* de venir croiser dans l'Atlantique nord ? L'amiral réfléchit en marin : faute de pouvoir couler le bateau, privons-le de son « soutien à terre », c'est-à-dire de son bassin de carénage. Objectif Saint-Nazaire : ce sera l'opération Chariot menée le 28 mars 1942.

L'idée de l'opération est la même que celle utilisée lors du raid britannique contre Zeebrugge en Belgique, en 1918. Il s'agit de sacrifier un bateau en le coulant à l'entrée de la forme. Dans le même temps, des commandos débarqueront pour détruire les installations portuaires.

Élémentaire, mon cher Mountbatten ! Mais, pour cela, il faut littéralement se jeter dans la gueule du loup et l'animal a de sacrées dents : Saint-Nazaire est une base pour les U-Boote de l'amiral Dönitz. Elle est fortifiée et une garnison importante la défend.

Le bateau sacrifié est le destroyer HMS *Campbeltown*, dont les superstructures sont modifiées pour le faire ressembler à un bateau allemand de la classe *Möwe*. Son tirant d'eau est réduit au minimum afin qu'il puisse pénétrer le plus loin possible dans le port. Cachés dans ses soutes, plus de trois tonnes d'explosifs et un système de déclenchement à retardement. Le bateau doit aller percuter les portes de la forme, puis être sabordé, avant que ses 75 hommes d'équipage ne le quittent. Dix-huit vedettes l'accompagnent, avec plusieurs centaines de commandos

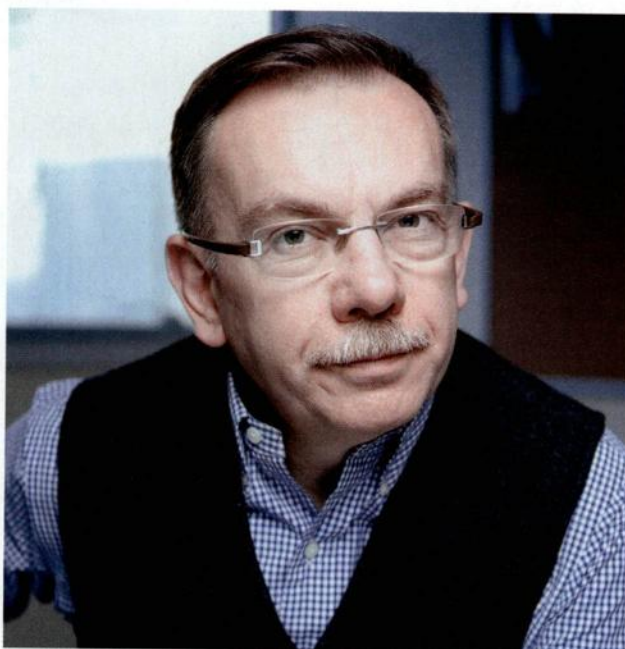
à leur bord. Au total, 622 hommes sont engagés dans l'opération.

Peu après 1 heure du matin, le 28 mars 1942, le *Campbeltown* se présente donc devant le port. Il arbore un pavillon allemand et répond par signaux lumineux aux questions de la Kriegsmarine. À 1 h 27, la supercherie est découverte. Les Allemands ouvrent le feu et le *Campbeltown* hisse le pavillon britannique. Sept longues minutes plus tard, il s'écrase contre la porte de la forme Joubert. Les vedettes transportant les commandos sont elles aussi prises sous les tirs ennemis et certaines coulées. Des équipes de démolition parviennent à débarquer et à détruire leurs objectifs. Les combats se poursuivent dans les rues de la ville. Le bilan est lourd : 169 tués et 214 prisonniers. Plus de la moitié des effectifs engagés ne rentreront pas. Les autres ont réussi à rembarquer sur les vedettes.

Au matin, le calme est revenu à Saint-Nazaire. Mais à 10 h 30, une énorme explosion secoue le port. Le *Campbeltown* explose, arrachant la porte du dock et tuant de nombreux soldats allemands venus en curieux. Ce n'est pas fini : le lendemain, deux torpilles britanniques, elles aussi munies de retardateurs, explosent à leur tour dans le port,

semant la panique. La forme Joubert ne sera jamais remise en état par les Allemands et le *Tirpitz* ne viendra pas à Saint-Nazaire. Il restera toute sa carrière en Norvège, où il finira son existence, coulé par la RAF, au fond d'un fjord, en novembre 1944.

« Je ne connais pas, dans les annales militaires ou navales, d'exemples où d'aussi importants dommages ont été infligés aussi rapidement avec une telle économie de force », conclut l'amiral Mountbatten. Une belle définition des opérations spéciales. ■



« Cette manière de faire la guerre était nouvelle car jusqu'alors les différentes armées ne voulaient pas combattre ensemble. »



1020

1100

Garde varègue : l'armée privée

Par Éric Tréguier • Illustrations : Giuseppe Rava/Osprey

Scandinaves, Islandais, Anglo-Saxons... De la fin du x^e siècle au début du xv^e siècle, ces mercenaires varègues venus du Nord constituèrent l'élite de l'armée byzantine. Fidèles au *basileus* jusqu'à la mort, ils furent un atout précieux pour défendre un empire en proie aux assauts des nomades d'Asie centrale, des Turcs, des croisés ou encore des Normands.

La journée est bien avancée en ce printemps 1122, et Jean II Comnène commence à désespérer. Cela fait des semaines qu'il traque les Petchenègues qui ont envahi ses provinces. Il espérait bien les balayer rapidement lorsqu'il les a surpris ici, sur cette plaine de Beroe (aujourd'hui Stara Zagora, en Bulgarie). Or, depuis des heures, le cercle de chariots derrière lesquels les nomades sont retranchés résiste à tous ses assauts. Ses contingents francs et flamands, ses fantassins lourds byzantins ont été, les uns après les autres, repoussés au prix d'importantes pertes... Jean II sait qu'il n'a plus qu'une solution : lancer

ses gardes varègues, les *Wineskins* (« outres à vin »), qui réclament d'ailleurs vivement le droit d'attaquer depuis le début du combat. Sur un signe de tête, leur mur d'acier s'ébrante enfin. Les bannières nordiques ornées de loups et de corbeaux claquent au vent, les épées frappées contre les boucliers rythment les cris de guerre. Spectacle terrifiant, assaut irrésistible : les défenseurs petchenègues sont bousculés, puis passés au fil de l'épée. Les Varègues étaient pourtant, dit-on, à un contre soixante. Constantinople — ou plutôt sa garde varègue — une fois encore a vaincu ! Il en ira ainsi pendant trois siècles, trois longs siècles durant lesquels les Varègues des empereurs byzantins changeront le cours des

batailles et seront le roc sur lequel se briseront tous les assauts. Même lorsque Constantinople sera prise par les Génois et les Francs, lors de la quatrième croisade (1204), les assiégeants éviteront soigneusement d'attaquer les murailles tenues par les Varègues, derniers défenseurs d'un empire dont ils n'auront pourtant jamais été les sujets. Le lien étonnant entre le plus puissant empire de son temps et ces mercenaires « barbares » venus de Russie, puis de tout le Nord de l'Europe, remonte à la fin du x^e siècle. Plus exactement à 988, date de la conversion du grand-prince de Kiev, Vladimir I^{er}, au christianisme grec et de son alliance avec Byzance. Pour sceller cet accord, Vladimir



1204

1400

Ces rudes mercenaires varègues furent le fer de lance de l'armée byzantine, puis le dernier rempart d'un empire à l'agonie. Au fil du temps, leurs armes et leurs vêtements s'inspirèrent de plus en plus des Byzantins, des Francs et même... des Turcs.

des empereurs byzantins

épouse Anna, la sœur de l'empereur, et s'engage à envoyer à Basile II une aide militaire. Celui-ci connaît la valeur de ces guerriers nordiques que ses Grecs appellent aussi *Tauroscythos*, *Rhos* ou *Varangos* (voir encadré ci-contre et carte p. 80). Vladimir lui enverra 6 000 de ses meilleurs combattants, de rudes guerriers scandinaves qui arriveront en 988-989.

De toutes les campagnes

L'armée byzantine a bien besoin de ces mercenaires. Très professionnalisée et parfaitement rodée aux manœuvres les plus subtiles, elle est constituée d'unités « thématiques » locales (un thème étant une région) et d'une armée permanente, la *Megali Hetairia*, formée de *tagmata* (bataillons) — dont le nombre et les effectifs varient dans le temps mais qui sont insuffisants pour tenir un territoire immense. C'est donc dans ses rangs que les Varègues vont

s'intégrer, aux côtés des soldats de métier byzantins et des mercenaires arméniens, ciliciens, crétois, hongrois, petchenègues et khazars. Dès le départ, cependant, deux caractéristiques vont distinguer ces Varègues des autres guerriers professionnels. D'abord, leur nombre : 6 000 soldats de métier d'un coup, c'est beaucoup, même pour Byzance. Ensuite, leur efficacité : dès leur premier « test », ils font la différence. Car à peine débarqués à Constantinople, pendant l'hiver 989, ils vont être incorporés aux troupes que Basile II lance contre Bardas Phocas, un général rebelle, qui campe à quelques kilomètres de sa capitale. L'empereur va surprendre les rebelles à Chrysopolis (aujourd'hui Üsküdar), en pleine ripaille : désorganisés, ils se feront tailler en pièces par les Varègues. Constantinople est sauvée, Phocas affaibli et Basile fou de joie. Désormais, « ses » Varègues vont être de toutes les campagnes. À Abydos,

sur le détroit des Dardanelles, ils l'aideront à venir à bout du général rebelle et l'accompagneront dans sa guerre contre Samuel, le tzar des Bulgares, entre 1001 et 1018. À peine revenus à Constantinople, les voilà à nouveau repartis, cette fois en Italie. Melos, un officier byzantin, a soulevé les Pouilles contre l'Empire avec l'aide de nouveaux venus, les aventuriers normands. À Cannes, à l'endroit même où Hannibal avait vaincu les Romains en 216 avant J.-C., le *katapano* d'Italie, Basile Boioannes, et son armée de Byzantins et de

Le *katapano* (« celui qui est en haut » en grec) était un officier supérieur byzantin, commandant un thème (une province) éloigné de Constantinople, comme celui d'Antioche ou d'Italie. Le terme sera latinisé en « capetanus », en inversant deux syllabes, puis transformé par les Francs en « capitaine »...

■ D'où le nom de Varègue vient-il ?

L'origine du mot est mystérieuse, mais il existait vraisemblablement avant l'arrivée des Scandinaves vers 900 dans ce qui est aujourd'hui la Russie. Il dérive du vieux norrois *vár*, puis du nordique *varingr*, qui désigne un « protégé » ou un homme « ayant fait un serment de fidélité ». Il servait sans doute à distinguer des hommes liés par un accord à leur équipage ou à un patron, un noble ou un marchand, qui possédait le bateau qui leur permettait de faire du commerce. Ces voyages duraient souvent plusieurs mois et pouvaient les emmener à plusieurs milliers de kilomètres de leurs familles.

■ La passion des armes

L'arme favorite des Varègues, c'est la grande hache, dont le manche de pommier peut atteindre la taille d'un homme. Bien maniée, elle fait le vide, abattant les rangs ennemis comme les troncs d'une forêt. Cette arme terrible est indissociable des mercenaires nordiques, au point que l'impératrice Anne Comnène les appelle les *pelekyphoroi*, les « porteurs de haches ». Mais les Varègues ont aussi adopté la *rhomphaia*, comme l'atteste une miniature de l'île de Chios de 1050 : une lourde lame d'acier, recourbée et longue d'un peu moins d'un mètre, fixée à un solide manche de bois de la même longueur. La protection est assurée par un haubert de mailles d'acier qui couvre de la tête aux pieds. C'est lourd (12 à 15 kg) mais cela arrête la plupart des coups. Un casque d'acier et un large bouclier complètent l'équipement. Le bouclier rond (des Scandinaves) ou rectangulaire (des Slaves) est remplacé par le long écu normand, introduit par les Anglo-Saxons à partir de 1070. Les Varègues adorent décorer leurs armes et Bolli Bollason (voir guerrier de gauche p. 78), un Islandais venu tenter sa chance à Byzance au ^x siècle, éblouira ses contemporains par la magnificence des siennes. La célèbre saga islandaise *Laxdaela* (^{xiii} s.) raconte que : « Bolli portait les vêtements de fourrures que lui avait donnés le Garth King [l'Empereur]. Il avait à son côté son épée *Footbitr* [« mord-jambe »], dont le fourreau était incrusté d'or. [...] Son bouclier rouge, qu'il portait au flanc, était décoré d'un cavalier peint en or. »

■ Chronologie

988 : Le grand-prince Vladimir de Kiev, fondateur du premier État russe, envoie 6 000 hommes à Basile II dans le cadre de son alliance avec Byzance.

1009 : La garde varègue est envoyée pour reprendre Bari, en Italie. Elle anéantit les rebelles en 1018, à la bataille de Cannes.

1016 : Basile II annexe le royaume khazar, dans le Caucase, grâce à une flotte russo-byzantine, assistée de Varègues.

1022 : À Aghpha (Turquie), le contingent varègue attaque les Géorgiens avant le reste de l'armée et les met en fuite.

1034 : Harald Sigurdson entre dans la garde, avec 500 hommes.

1066 : À Brindisi, une flotte varègue bat les Normands de Robert Guiscard.

1071 : À la bataille de Manzikert, les Varègues sont quasiment anéantis par les Seldjoukides.

1081 : Le prétendant au trône Alexis Comnène pénètre dans Constantinople en corrompant les mercenaires allemands. Les Varègues avaient refusé.

1155 : Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, attaque Chypre, dont la défense est assurée par des Varègues. Inférieurs en nombre, ils battent Renaud et le conduisent à l'empereur pour implorer son pardon.

1176 : Manuel I^{er} Comnène, battu par les Turcs à Myriokephalon, est sauvé par ses Varègues, qui périront presque tous.

1203-1204 : Les Varègues défendent Constantinople contre les croisés.

1261-1272 : Ils aident Michel VIII Paléologue à restaurer l'Empire byzantin.

1404 : Ils accompagnent une ambassade de Manuel II Paléologue auprès du pape.

Dernière mention de la garde varègue.



1404, Byzance est sur le déclin. Manuel II Paléologue est le dernier empereur à avoir recours à des gardes varègues.

Varègues se heurtent aux Lombards, aidés des Normands. L'assaut lombard se brise sur le front varègue : les rebelles sont écrasés. Parmi eux, le chef normand Gilbert Buatère et nombre de ses cavaliers. Basile II et ses successeurs apprécieront tellement ces troupes d'élite qu'ils en feront leur garde personnelle, celle des « porteurs de haches », fidèles à l'empereur « jusqu'à la mort » : la légende est née. Elle ne sera même pas entamée par la désastreuse défaite, à Manzikert en 1071, de Romain IV Diogène face aux Turcs d'Alp Arslan. Cette bataille, qui permet aux Seldjoukides d'annexer une grande partie de l'Anatolie, anéantit pourtant la garde impériale. Les Varègues ne regarniront leurs rangs que grâce à l'arrivée des survivants de l'armée de Harold Godwinson, chassés d'Angleterre par la victoire de Guillaume le Conquérant en 1066. Ces Anglo-Saxons deviendront si nombreux que le théologien Jean Kinnamos pourra affirmer, en 1180, que les Varègues sont « de race anglaise ». Il en restera encore quelques-uns, en 1402, pour défendre Constantinople contre les Turcs, comme l'atteste une lettre de Jean VII au roi d'Angleterre Henri IV...

Une puissance au sol décisive

Danois, Russes, Norvégiens au départ, puis Islandais, Anglais... Quelle que soit leur origine au fil des siècles, ces Varègues ont en commun la force et la capacité de changer le cours d'une bataille, en apportant de la puissance au sol, une capacité tactique quelque peu oubliée par l'armée byzantine. En effet, au fil des années et au contact des nomades, ses adversaires naturels, l'armée byzantine a vu décroître le rôle de son infanterie au profit de sa cavalerie. Les cataphractaires, lourdement armés et dont les chevaux eux-mêmes sont bardés d'acier, en sont l'élément principal. S'y ajoutent des archers

montés, khazars et petchenègues, et des cavaliers légers et lourds hongrois et arméniens. Par une série de feintes, ils doivent briser l'élan ennemi avant qu'il n'entre en contact avec l'infanterie. Celle-ci,

pour être plus mobile (et aussi pour résister aux températures très élevées de la région) s'est allégée : elle a troqué l'acier pour la toile mâtée. Des Crétois, archers réputés, protègent ses ailes. La tactique des Byzantins, héritée de multiples affrontements dans le désert syrien et les steppes hongroises, est donc fondée sur la mobilité et l'esquive. Ces tactiques subtiles ne sont pas toujours suffisantes face à un ennemi résolu et bien armé. C'est là que les Varègues interviennent. L'esquive ? Connais pas ! Ces guerriers préfèrent le choc, l'affrontement, le corps à corps. Leur stature le leur permet : ils impressionnent par leur taille les Méditerranéens, généralement plus petits. Un auteur arabe contemporain reste d'ailleurs pétrifié devant ces géants « hauts comme des palmiers » ! Ils peuvent ainsi manier leur arme fétiche, la hache de guerre (voir encadré ci-contre). Psychologiquement, ensuite, ces hommes du Nord sont assez incompréhensibles pour des Grecs habitués aux subtilités d'une civilisation raffinée et millénaire : à Byzance, personne ne comprend leur refus de trahir, leur obstination à tenir la parole donnée, engagement dont le nom même de Varègue tire ses racines. « Jamais dans une défaite, on ne les a vus se rendre », s'étonne, admiratif, Léon le Diacre, contemporain de Basile II. Le chroniqueur



CARTE : CYRIL COURGEAU

La « route des Varègues aux Grecs » est un axe commercial depuis le ^{ix} siècle. Pour atteindre Constantinople, depuis Ladoga, les Varègues naviguaient sur plus de 2 000 km. Et devaient, avant Smolensk, transporter leurs bateaux sur la terre ferme !

Psellos est, lui, perplexe devant la fureur héritée de la tradition viking des « berserkers », qui « se battent comme des fous, comme emportés par la colère, ne se soucient pas de leurs blessures et méprisent leur corps... » Dans ces conditions, la mortalité au combat est très élevée et les empereurs doivent s'attacher à préserver cette précieuse unité en comblant les pertes au fur et à mesure. En 1195, par exemple, Isaac Comnène écrit aux trois rois scandinaves pour que chacun lui envoie un renfort de 1000 hommes. Il n'aura pas de mal à en trouver, grâce à un argument sonnante et trébuchant : l'or.

Des guerriers couverts d'or

L'or... C'est lui, plus que l'honneur ou la renommée attachée à la garde impériale, qui pousse les candidats à traverser les steppes immenses de Russie, puis descendre le Dniepr et traverser la mer Noire. Les Varègues de Basile et de ses successeurs reçoivent jusqu'à 40 *nomismata* (pièces d'or) par mois, somme considérable qui dépasse largement ce que gagne un maçon en un an.

Le poste attire donc beaucoup de monde, au point que pour y entrer, il faut non seulement passer un « examen » (force, rapidité, stature...) mais aussi acheter sa place ! Cela n'est pas vraiment un souci car non seulement la solde est forte, mais elle est aussi améliorée de privilèges, notamment une part très significative du butin. Ainsi, en 1016, après la prise de Longon (sud de la Bulgarie) et le sac des champs pélagoniens (actuelle République de Macédoine), l'empereur attribue un tiers du butin au trésor impérial, un tiers à ses Varègues (selon les chroniqueurs Skylitzès et Kédrenos) et un tiers au reste de l'armée. La garde a un privilège encore plus exceptionnel : celui de puiser dans le trésor impérial, à l'avènement d'un nouveau *basileus*, à hauteur de « ce que chaque homme peut emporter ».

Les fortunes ainsi amassées sont considérables. Elles assurent la fidélité des Varègues, mais la mettent aussi à rude épreuve quand elles n'échangent pas toujours leur soif d'or. Ainsi, le célèbre Harald Sigurdson (surnommé Haardraada, « le Sévère ») est emprisonné pour détournement de fonds. Il est libéré en 1042, à la faveur d'une révolution de palais soutenue, disent les chroniqueurs de l'époque, par la garde varègue... Les sagas racontent qu'ensuite Haardraada crève les yeux de



Spectacle terrifiant, assaut irrésistible. À un contre soixante, les Varègues écrasent les Petchenègues.

En 1122, à la bataille de Beroe (Bulgarie), Jean II Comnène se résout à envoyer ses 4 500 Varègues à l'assaut du camp petchenègue. Bien qu'ils soient, dit-on, à un contre soixante, ils viennent à bout des guerriers nomades.

Michel V qui l'avait fait emprisonner. Et qu'il aide à réinstaller sur le trône l'impératrice Zoé, reléguée dans un couvent. À son retour en Scandinavie, en 1044 ou 1046, la fortune d'Haardraada est si considérable qu'elle lui permet de devenir roi de Norvège, de 1046 à 1066 (année où il tenta d'envahir l'Angleterre et fut tué par Harold Godwinson, lui-même vaincu et tué à Hastings peu après). La loyauté — pas toujours fiable — de la garde varègue, mise en scène par les empereurs eux-mêmes pour des raisons de propagande,

ne survivra pas au déclin de l'empire, à la réduction de son territoire et, surtout, à l'épuisement de son trésor public. Dans la Byzance étriquée du *xiv^e* siècle, cédant peu à peu à la poussée des Turcs, les Varègues se feront de plus en plus discrets. En 1404, l'escorte, qui accompagne des envoyés byzantins de Manuel II Paléologue auprès du pape, comptera encore quelques « porteurs de haches de race anglaise », mais ce sera la dernière mention des gardes varègues. La légende peut alors prendre le relais. ■

Pour en savoir +

- *Constantinople*, T. Steen, Calmann-Lévy, 2003 (roman).
- *The Varangian Guard, 988-1453*, R. D'Amato, Osprey, 2010 (en anglais).
- *Constantinople 1054-1261*, M. Balard et A. Ducellier, Autrement, 1996, rééd. 2008.

Les villes souterraines du Viêt-

« **P**ersonne n'a démontré plus d'habileté à cacher ses installations que le Viêt-công, une organisation de taupes humaines. »

Dans la bouche du général William Westmoreland, commandant en chef de l'armée américaine au Viêt Nam, il s'agit bien d'un compliment. Il n'est pas immérité : les communistes vietnamiens ont creusé — de la guerre contre la France à la fin des années 1940 jusqu'à la victoire finale en 1975 — un immense réseau souterrain abritant caches d'armes et de nourriture, cuisines, infirmeries, dortoirs, salles de classe, postes de commandement et même cinémas. Le complexe de Cu Chi,

à 40 km au nord-ouest de Saigon, équivaut par sa taille au métro parisien : plus de 200 km de galeries étendues sur plus de 100 km², capables d'abriter jusqu'à 16 000 clandestins. C'est de là que sortira l'offensive du Têt contre Saigon, en 1968. Le réseau possède même des sorties au milieu du camp retranché de la 25^e division US chargée de sa destruction ! Défoliée et bombardée par avion, excavée au bulldozer, saturée de gaz irritant, la zone de Cu Chi est certainement la région la plus martyrisée du globe. Même l'intervention massive de B-52 armés de bombes pénétrantes de 340 kg ne parviendra qu'à neutraliser imparfaitement la menace en 1969... ■ P.G.



LA CUISINE FUME AVEC DISCRÉTION

Installée sous un toit de rondins recouvert de terre, cette cuisine est équipée d'un fourneau Hoàng Cam (d'après le nom de son inventeur) dont la fumée est émise dans une tranchée, de façon à la diluer avant évacuation au-dessus du sol.

LES REDOUTABLES POINTES PUNJI

Fabriquées par les villageois comme impôt en nature au Viêt-công, ces piques de bambou effilées (parfois empoisonnées) appelées « pointes Punji » constituent un piège simple mais suffisant pour mettre un ennemi hors de combat.

DES RATS POUR CHASSER LES TAUPES

Pour explorer les tunnels et débusquer ses occupants, on forme des spécialistes parmi les soldats américains, australiens et néo-zélandais. En dépit des dangers, ces *tunnel rats*, équipés d'une torche électrique et d'un pistolet de petit calibre (pour éviter le bruit et le flash), ne subissent pas de pertes supérieures à celles de l'infanterie.

DE RUDES CONDITIONS DE VIE

Air vicié, espace clos, bestioles grouillantes, menace permanente du gaz, des inondations, d'une intrusion ennemie. Ainsi va la vie à Cu Chi. « Oh, quelles dures journées... Il faut rester dans un tunnel, manger du riz froid au sel, boire de l'eau non bouillie... » Telles sont les dernières lignes du journal d'un Viêt-công tué à Cu Chi par un *tunnel rat*.

công

Le complexe de Cu Chi, avec ses 200 km de galeries, abritait jusqu'à 16 000 combattants.



UN SOL EN BÉTON

Le sol de latérite et d'argile durcit comme le béton pendant la saison sèche, ce qui rend les tunnels peu vulnérables aux explosifs. Les galeries « détruites » sont ainsi facilement réparées.

DES ENTRÉES BIEN CACHÉES

Les trappes d'un complexe souterrain, indétectables à l'œil et copiant la texture du sol sous le pied, sont placées en triangle à une cinquantaine de mètres de distance, de façon à se couvrir mutuellement. Elles peuvent être défendues par des casemates à fleur de sol, formant des réseaux de bunkers inexpugnables.

DES PIÈGES MEURTRIERS

Les tunnels sont truffés de fausses trappes camouflant sentinelles et pièges variés : grenades avec fil déclencheur, pointes Punji, serpents venimeux, scorpions... Au Viêt Nam, 11 % des morts américains et 17 % des blessés sont dus aux pièges.

ON CREUSE... À LA MAIN

À la saison des pluies, quand le sol est meuble, le creusage est assuré à la main, à raison d'un mètre cube de terre par jour et par sapeur. Les dimensions d'un tunnel sont de 80 à 120 cm de large pour 80 à 180 cm de hauteur, le tout creusé à au moins 150 cm sous la surface.

DES BOYAUX BIEN PROTÉGÉS

Fermées par des trappes étanches, les galeries sont creusées en multipliant les angles, afin de gêner le tir et l'effet de souffle des explosifs. Des siphons remplis d'eau sont placés tous les 100 m afin d'intercepter les gaz et de stopper les inondations.





Dreadnought, 1906 : le cuirassé qui pousse à la guerre


Par Pierre Grumberg

Coup de tonnerre dans les marines du monde entier. Avec le *Dreadnought*, les Britanniques possèdent le navire de tous les records : vitesse, précision de tir, armement... Mais ils enclenchent aussi un fatal engrenage. Car s'engage alors la première grande course à l'armement dont l'issue sera la Grande Guerre.

« **C**'est le bateau le plus puissant du monde », claironne la une du *San Francisco Call* du 8 avril 1906. Sous la plume du « journaliste », le *commander* Kelley de l'US Navy, l'inquiétude et la jalousie sont palpables. Il y a de quoi. Plus gros, plus rapide, et, surtout, capable de frapper plus fort et plus loin que n'importe quel adversaire, le *Dreadnought* (« sans peur »), lancé le 10 février précédent par la Royal Navy, réduit tout ce qui flotte à l'état de ferraille sans défense. Et les Américains ne sont pas les seuls à s'en rendre compte. Dans toutes les marines du monde, l'émoi est général. Le *Dreadnought*, prototype de tous les cuirassés modernes

qui seront collectivement désignés par son nom, va remettre en cause tactique et stratégie navales, jouant un rôle capital dans le déclenchement de la Première Guerre mondiale. Ce que le navire a de révolutionnaire se voit à l'œil nu : dix canons de 305 mm, dont huit mobilisables sur un même bord, soit deux fois plus que tout ce qui existe. Non seulement cette artillerie promet de faire plus de dégâts, mais elle porte en pratique à plus de 14 000 m, soit deux à trois fois la distance classique observée lors des combats récents. Cette allonge est due bien sûr au calibre des canons et au poids des obus, mais aussi à des instruments de mesure et de calcul — télémètres optiques, calculateurs mécaniques... — qui permettent de pointer les canons avec

Le navire anglais réduit tout ce qui flotte à l'état de ferraille sans défense.



une célérité et une précision encore inconnues. Certes, d'autres marines ont déjà réfléchi à multiplier les gros canons. « *Mais le navire britannique recèle une autre nouveauté*, intervient Eric Grove, historien naval à l'université de Salford. *Il est propulsé par des turbines. Cette innovation radicale lui offre une fiabilité et une vitesse sans pareilles : 21 nœuds (39 km/h), soit 3 nœuds de plus que ses rivaux. Assez pour engager ou rompre le combat à volonté.* »

Le bateau compte encore un ultime avantage, mis en avant par son concepteur en chef, l'amiral **John Arbuthnot Fisher**, surnommé Jacky (voir p. 88) : un *Dreadnought* est deux fois mieux armé qu'un cuirassé standard mais son prix n'est supérieur que de 20 %. Moins de navires sont

donc requis à puissance de feu égale, ce qui se traduit en économies substantielles. Or, c'est précisément pour rogner le budget naval, qui représente presque un quart des dépenses publiques, que Jacky a été nommé *First Sea Lord*, commandant en chef de la Navy, le 21 octobre 1904.

Les critiques fusent... et même de son concepteur

On pourrait croire qu'un tel navire aurait rempli d'orgueil la première marine à en être équipée. Pourtant, si le peuple s'enthousiasme, le *Dreadnought* est critiqué dans la Navy. D'abord parce qu'il est l'œuvre de Fisher, qui s'y est fait beaucoup d'ennemis. On ne lui pardonne pas d'avoir expédié au rebut, au nom

des économies, quelque 154 navires, dont 17 cuirassés qu'il estime de toute façon « *trop faibles pour combattre et trop lents pour fuir* ». « *Fisher est de plus un technocrate pour qui la compétence compte plus que la naissance, ce qui lui vaut l'hostilité de maints collègues aristocrates* », ajoute Quintin Colville, historien au National Maritime Museum de Greenwich. La technologie, elle aussi, est discutée, notamment le choix de la turbine, invention trop récente pour mériter la confiance. Le plus curieux de tout cela est que Jacky lui-même fait grise mine. La raison ? Le *Dreadnought* n'est pas exactement le bateau qu'il voulait...

« *Fisher pensait que le cuirassé, trop lent face à la menace des torpilles, était fini*, explique Christopher Martin, (Suite p. 88)

Le cuirassé *Ajax* mène une escadre britannique en 1915. La Navy dispose alors d'une quarantaine de ces monstres désignés collectivement sous le nom du premier de leur lignée : le *Dreadnought* (voir photo en haut à gauche). Lancé en 1906, ce navire est en effet le premier cuirassé moderne, combinant canons de gros calibre, réglage de tir centralisé et propulsion à turbine. Seul archaïsme notable sur le vaisseau fondateur : les tourelles sont séparées, les architectes redoutant les effets du souffle des gros canons. Ces craintes étant infondées, cette disposition peu pratique est remplacée par des tourelles superposées placées dans l'axe.

Une terreur qui n'a jamais combattu

1 DES TURBINES POUR ALLER PLUS VITE SANS CASSER

Le *Dreadnought* est doté de quatre turbines d'une puissance totale de 23 000 chevaux-vapeur. Ces turbines sont développées en Angleterre depuis 1884 par l'ingénieur Charles Algernon Parsons, mais ne sont adaptées à la mer qu'à partir de 1897 sur le *Turbinia*. Ce yacht minuscule est devenu ainsi le bateau le plus rapide du monde, atteignant 34 nœuds (63 km/h). L'amiral Fisher choisit donc cette solution pour doter son navire d'un avantage de vitesse, confirmé aux essais : il file 21 nœuds (39 km/h), 3 de mieux que ses adversaires potentiels. La turbine, qui tourne directement dans l'axe de l'hélice, est plus simple que le classique moteur à pistons à triple expansion (où la vapeur est détendue tour à tour dans trois cylindres de diamètre croissant), dont les mouvements verticaux sont convertis par un mécanisme complexe et énergivore. Plus compacte, plus légère, la turbine loge mieux dans les fonds du navire, se révèle silencieuse, propre et économe en croisière rapide. « Surtout, elle est plus fiable, souligne l'historien Eric Grove. Le navire peut accomplir ainsi en 1906 un aller-retour aux Antilles à plus de 17 nœuds sans encombre, alors que seulement trois croiseurs classiques d'une escadre de six avaient réussi, au prix de dommages majeurs, une unique traversée à cette vitesse en 1905. »

Nouveauté, le *Dreadnought* reçoit deux safrans placés derrière les hélices. Le flux d'eau agit sur la partie mobile et améliore la maniabilité.

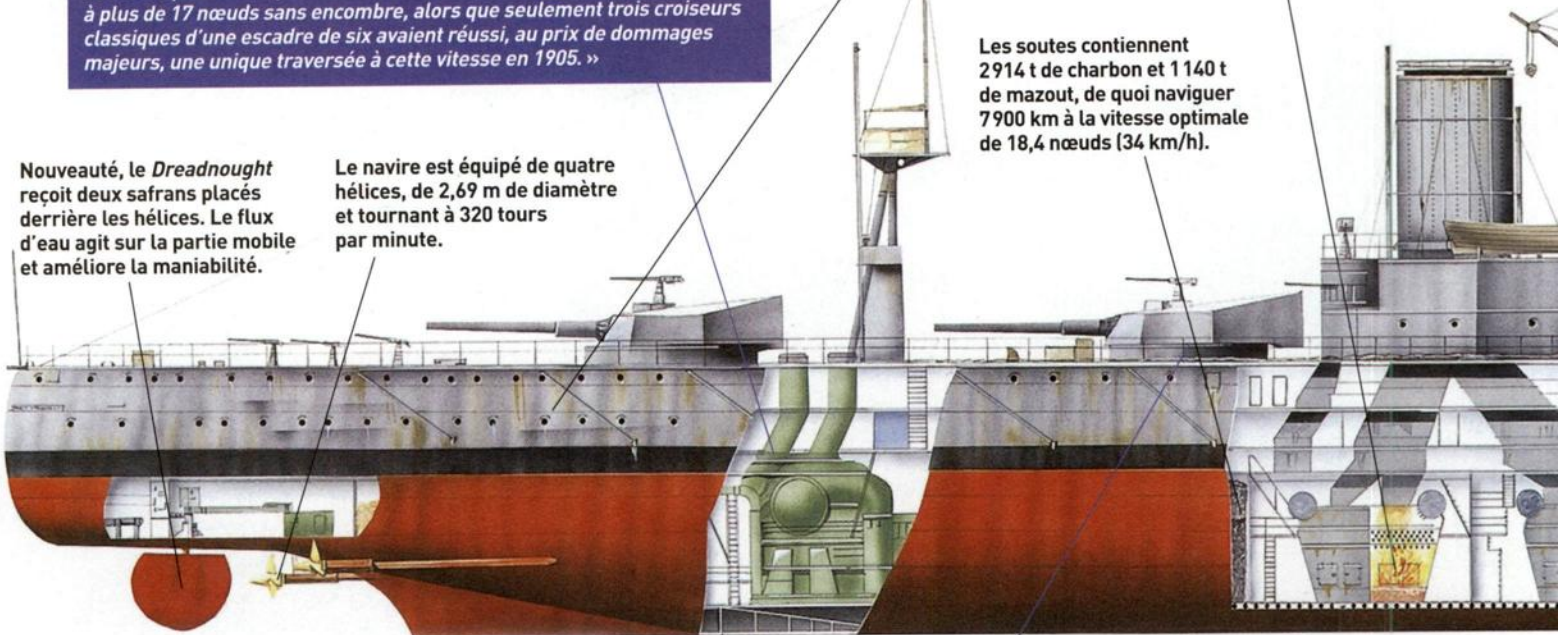
Le navire est équipé de quatre hélices, de 2,69 m de diamètre et tournant à 320 tours par minute.

En 1906, le *Dreadnought* est le plus gros cuirassé jamais lancé : long de 160 m, large de 25,945 m de tirant d'eau. Il est construit à Portsmouth en un temps record, jamais égalé pour un cuirassé : quatre mois et demi séparent la pose de la quille du lancement et il est livré pour essais en un an et un jour. Le constructeur, J. H. Narbeth, a cependant utilisé des éléments fabriqués pour d'autres bateaux, en particulier les tourelles. En janvier 1907, l'équipage est de 692 hommes, dont près de 50 officiers.

Les quartiers des matelots sont à l'arrière. Innovation appréciée, car les turbines sont silencieuses, à la différence des moteurs à piston d'antan.

18 chaudières fournissent la vapeur aux turbines. Elles consomment jusqu'à 17,5 t de charbon à l'heure, avec ajout de mazout pulvérisé pour offrir un surcroît de puissance.

Les soutes contiennent 2914 t de charbon et 1140 t de mazout, de quoi naviguer 7900 km à la vitesse optimale de 18,4 nœuds (34 km/h).



■ Chronologie

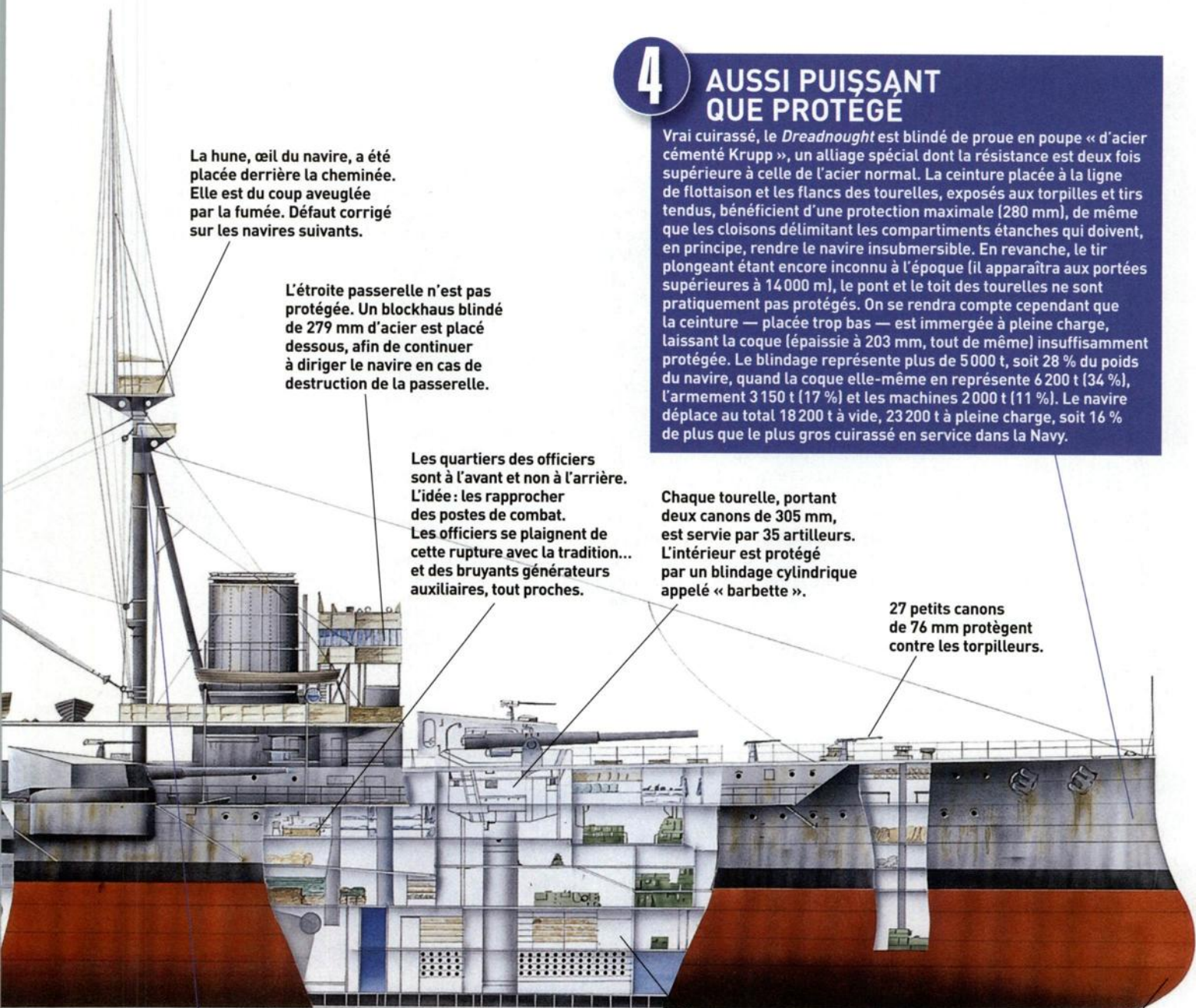
- 1898 : Crise de Fachoda avec la France.
- 1899-1902 : Deuxième guerre des Boers.
- 8 avril 1904 : Entente cordiale entre la France et le Royaume-Uni.
- 2 octobre 1905 : Pose de la quille du *Dreadnought* à Portsmouth.
- 10 février 1906 : Lancement du *Dreadnought*.
- Mai 1906 : L'amiral von Tirpitz, ministre de la Marine, convainc le Kaiser de construire des *Dreadnought*.
- 3 octobre 1906 : Début des essais du *Dreadnought*.
- 11 décembre 1906 : Réception du *Dreadnought* au service actif dans la Home Fleet.
- 1908 : L'Allemagne obtient pour sa marine 24 % du budget national.
- 1909 : La *naval scare* (« frayeur navale ») gagne l'opinion anglaise. Le gouvernement accélère l'effort d'armement.
- 1912 : Berlin redirige une partie des crédits navals vers l'armée.
- Novembre 1918 : Fin de la Première Guerre mondiale.
- Le *Dreadnought*... n'a pas tiré un coup de canon au combat!
- 21 juin 1919 : Sabordage de la flotte allemande prisonnière à Scapa Flow (archipel des Orcades, au nord de l'Écosse).
- 2 janvier 1923 : Le *Dreadnought* est ferrailé en Écosse.

2 UNE ARTILLERIE LOURDE AU CALIBRE UNIQUE



Le *Dreadnought* est doté de cinq tourelles portant chacune deux canons de 305 mm projetant jusqu'à une distance (théorique) de 23 km des obus de 390 kg (soit 3,12 t pour une bordée de huit canons) à la cadence de deux coups par minute. « Avant 1900, ces grosses pièces étaient utilisées de façon aléatoire, pour les dommages catastrophiques que causerait un coup au but chanceux, explique Eric Grove. C'est sur l'artillerie secondaire à tir rapide et pointage direct, typiquement du 152 mm, que reposait l'essentiel du combat. »

Mais la Royal Navy peut compter sur une nouvelle instrumentation (voir encadré 3) qui améliore la précision : le *Dreadnought* peut se passer d'artillerie secondaire et faire place à des gros canons supplémentaires. En outre, un unique calibre facilite l'intendance et le réglage du tir : plus de doute sur le calibre du canon auteur de telle ou telle gerbe. Certes, les Britanniques n'ont rien inventé : « L'idée était dans l'air, note Eric Grove. L'architecte naval italien Vittorio Cuniberti l'avait publiée en 1903. Américains et Japonais avaient déjà conçu sur le papier leur South Carolina et Satsuma selon ce principe. » Le *Dreadnought* n'en est pas moins le premier à sortir des cales doté d'un tel armement... dont il n'aura jamais à se servir au combat.



La hune, œil du navire, a été placée derrière la cheminée. Elle est du coup aveuglée par la fumée. Défaut corrigé sur les navires suivants.

L'étroite passerelle n'est pas protégée. Un blockhaus blindé de 279 mm d'acier est placé dessous, afin de continuer à diriger le navire en cas de destruction de la passerelle.

Les quartiers des officiers sont à l'avant et non à l'arrière. L'idée : les rapprocher des postes de combat. Les officiers se plaignent de cette rupture avec la tradition... et des bruyants générateurs auxiliaires, tout proches.

4 AUSSI PUISSANT QUE PROTÉGÉ

Vrai cuirassé, le *Dreadnought* est blindé de proue en poupe « d'acier cimenté Krupp », un alliage spécial dont la résistance est deux fois supérieure à celle de l'acier normal. La ceinture placée à la ligne de flottaison et les flancs des tourelles, exposés aux torpilles et tirs tendus, bénéficient d'une protection maximale (280 mm), de même que les cloisons délimitant les compartiments étanches qui doivent, en principe, rendre le navire insubmersible. En revanche, le tir plongeant étant encore inconnu à l'époque (il apparaîtra aux portées supérieures à 14 000 m), le pont et le toit des tourelles ne sont pratiquement pas protégés. On se rendra compte cependant que la ceinture — placée trop bas — est immergée à pleine charge, laissant la coque (épaissie à 203 mm, tout de même) insuffisamment protégée. Le blindage représente plus de 5 000 t, soit 28 % du poids du navire, quand la coque elle-même en représente 6 200 t (34 %), l'armement 3 150 t (17 %) et les machines 2 000 t (11 %). Le navire déplace au total 18 200 t à vide, 23 200 t à pleine charge, soit 16 % de plus que le plus gros cuirassé en service dans la Navy.

Chaque tourelle, portant deux canons de 305 mm, est servie par 35 artilleurs. L'intérieur est protégé par un blindage cylindrique appelé « barbette ».

27 petits canons de 76 mm protègent contre les torpilleurs.

3 UNE DIRECTION DE TIR INNOVANTE POUR FRAPPER À LONGUE PORTÉE

Pour doter son navire d'une précision suffisante, l'amiral Fisher peut compter sur le meilleur expert de l'artillerie navale, le *captain* Percy Scott. Ce dernier installe une équipe dans un nid-de-pie, d'où elle coordonne le tir en donnant aux tourelles les indications nécessaires. La distance du but est obtenue à l'aide du télémètre optique inventé en 1888 par les Écossais Barr et Stroud. Les relevés sont introduits (à la main) dans le calculateur mécanique inventé en 1902 par le lieutenant John Dumaesq, qui calcule la vitesse et le cap relatif des navires et en déduit la déflexion, c'est-à-dire l'art de tirer non sur la cible, mais là où elle sera quand tomberont les obus (à 823 m/s, il faut 17 secondes pour parcourir 14 000 m). Ces données sont ensuite transmises électriquement à des horloges Vickers qui tiennent compte du temps écoulé pour donner aux pièces l'orientation (azimut) et l'élévation (site) des canons. Le résultat ? En 1907, le bateau met 25 coups au but sur 40 à 8 000 m. Honorable. Le *Dreadnought* n'aura pas l'occasion de tirer au combat, mais les navires équipés du même système réussirent 3 % de coups au but en moyenne à la bataille du Jutland, à des portées de l'ordre de 14 km.

La torpille étant considérée comme une arme incontournable, le navire est équipé de cinq tubes de 450 mm (deux de chaque côté de l'étrave, un à la poupe) et de 23 torpilles.

L'éperon, concept périmé en 1906, servira cependant au seul fait d'arme du *Dreadnought* pendant la Grande Guerre : le 18 mars 1915, le cuirassé coupe en deux le sous-marin U-29 en mer du Nord.

Le Dreadnought est le premier à être doté d'un armement aussi lourd et performant... dont il ne se servira guère.

L'Allemagne devient une menace prioritaire. L'Angleterre se jette tout entière dans la course aux armements.

John Arbuthnot Fisher

(1841-1920), dit Jacky,

entre à 13 ans

dans la Navy.

Après avoir

combattu

en Chine,

il devient

officier.

Surdoué,

il gravit très vite

tous les échelons

et devient amiral en 1890,

à 49 ans. Il commande la

flotte de Méditerranée puis

réforme l'entraînement

des officiers jusqu'en 1904.

Commandant en chef de

1904 à 1910, il est le père

(réticent) du *Dreadnought*.

Dès 1908, il prédit que

la guerre avec l'Allemagne

éclatera en 1914.

Du 31 mai au 1^{er} juin 1916,

les flottes britannique et

allemande s'affrontent au

large de la côte danoise du

Jutland (mer du Nord).

Les Britanniques perdent

trois croiseurs de bataille

contre un allemand. Mais

la *Hochseeflotte* rentre à

ses ports d'où elle n'osera

plus sortir jusqu'en 1918.

historien naval à l'université de Hull. *Il imaginait plutôt un navire armé comme le futur Dreadnought mais allégé de sa protection pour le rendre plus rapide: la vitesse étant, selon lui, le blindage le plus efficace.* » Cette vision du « croiseur protégé » (rebaptisé « croiseur de bataille » en 1911) est cohérente avec la pensée stratégique de l'amiral, axée sur la défense des routes maritimes de l'Empire. Contre les croiseurs corsaires construits par la France et la Russie, les ennemis traditionnels, Fisher envisage de baser des supercroiseurs au Cap, à Sydney et à Singapour. Et de confier la défense des rivages d'Albion à des flottilles de torpilleurs et de sous-marins aussi bon marché qu'imparables dans les étroites mers d'Europe.

Berlin copie la Navy

C'est ce modèle stratégique que Fisher pousse au sein du comité de conception, monté fin 1904. « *L'ennui pour lui est que le Royaume-Uni est une démocratie où la Navy se trouve soumise à l'autorité d'un membre du gouvernement, lord Tweedmouth, premier lord de l'Amirauté, continue Christopher Martin. Or, ce politicien tient au cuirassé, attribut incontournable de la puissance navale.* » On expérimentera donc certaines innovations en priorité avec le *Dreadnought*. Puis on construira dans la foulée, en 1906, trois des supercroiseurs à la mode Fisher, au lieu des cinq qu'il réclame. Ce plan, à l'origine, n'était pas pour rien le petit-fils de la reine Victoria. « *En lançant leur navire révolutionnaire, les Anglais condamnent tous les autres à l'obsolescence, effaçant du coup leur propre supériorité numérique,* souligne Martin Motte, historien à l'université Paris 4-Sorbonne et professeur à Saint-Cyr Coëtquidan. *Le Kaiser, encouragé par l'amiral von Tirpitz [ministre de la Marine], voit alors une occasion inespérée de rattraper son retard.* »

L'Allemagne lance donc en 1907 un vaste programme de copie du *Dreadnought* (sans turbines, dont von Tirpitz se méfie): on en construira quatre par an, pour parvenir à 16 unités (et cinq croiseurs de bataille) en 1914. Pour la même année, von Tirpitz ordonne en outre d'agrandir le canal de Kiel entre Baltique et mer du Nord.

À Londres, c'est la panique.

L'Allemagne, déjà mal vue depuis son soutien aux Boers, devient une menace prioritaire. Plus question d'économies: l'Angleterre se jette tout entière dans la course aux armements. Score en 1914: 35 *Dreadnought* et 9 croiseurs de bataille prêts ou en construction pour les Anglais, 19 *Dreadnought*, 7 croiseurs de bataille côté allemand. Londres a donc gagné...

Mais il a fallu payer 130 millions de livres (soit, en équivalent de pouvoir d'achat, 60,5 milliards d'euros actuels), contre 57 millions (27 milliards d'euros) en Allemagne.

Ces dépenses ont un triple impact.

Sur la tactique navale, d'abord:

« *Les bateaux deviennent trop précieux pour les risquer dans de grandes batailles au résultat aléatoire,* résume Martin Motte. *Ainsi les flottes vont passer le plus clair de leur temps au port pendant la Grande Guerre, avec une seule bataille de taille, au résultat flou: le Jutland.* »

Le deuxième impact est stratégique: effrayée par l'Allemagne, l'Angleterre renforce ses liens avec la France et la Russie. Les alliances, encore mouvantes et indéfinies en 1900, sont désormais solidifiées, au détriment net du Kaiser. Décidée

en outre à convertir son imposante flotte au mazout, plus pratique et énergétique que le charbon, la Navy va jeter son dévolu sur le pétrole du Moyen-Orient, ouvrant une nouvelle ère d'impérialisme.

Des budgets nationaux plombés par les cuirassés

Le troisième impact est politique et économique. « *Le gouvernement libéral britannique, qui souhaitait freiner l'effort naval au profit d'une politique sociale, est débordé en 1909 par le peuple, encouragé par le lobby des constructeurs,* précise Quintin Colville. Au cri de « *We want eight and we won't wait!* » (on en veut huit — *Dreadnought* — et sans attendre!), les manifestants font plier Westminster. « *Pour trouver l'argent, le gouvernement va étendre la fiscalité aux riches aristocrates: ce sont eux qui ont payé la note,* remarque Eric Grove. *La crise financière a aussi provoqué, indirectement, une crise constitutionnelle: la Chambre des lords va renoncer à son veto sur le budget et perdre ainsi une importante part de son pouvoir.* »

En Allemagne aussi les conséquences financières défient l'entendement:

von Tirpitz exige en 1908 le quart du budget national! Même si le gouvernement Bethmann-Hollweg réussit à limiter la casse, l'argent destiné à la *Hochseeflotte* ne bénéficiera pas à l'armée de terre, à l'heure où elle doit se préparer à un conflit majeur... Les canons du *Dreadnought* portaient décidément plus loin que Jacky Fisher ne l'avait prévu. ■



Guillaume II (à gauche) adore parader en uniforme d'amiral, ce que von Tirpitz (au centre) exploite habilement pour satisfaire ses ambitions. Au détriment de l'armée de terre, qui le payera très cher.

C'EST LE PRINTEMPS, CULTIVEZ VOTRE CULTURE.



MONUMENTA
DU 11 MAI AU 23 JUIN

NUIT EUROPÉENNE
DES MUSÉES
14 MAI

LES JOURNÉES NATIONALES
DE L'ARCHÉOLOGIE
21 ET 22 MAI

À VOUS DE LIRE
26 AU 29 MAI

FESTIVAL DE
L'HISTOIRE DE L'ART
28 AU 29 MAI

RENDEZ-VOUS
AUX JARDINS
3 AU 5 JUIN

FÊTE DE LA MUSIQUE
21 JUIN

LA FÊTE DU CINÉMA
25 JUIN AU 1er JUILLET



Le ministère de la culture et de la communication vous invite à 8 événements exceptionnels pour aller à la rencontre de tout ce que vous aimez et de tout ce que vous n'aimez pas encore.

www.culture.gouv.fr - www.culture.fr

Avec le soutien de la presse culturelle et du syndicat de la presse magazine





Douhet, le prophète du

Propos recueillis par Pierre Grumberg

Le penseur italien Giulio Douhet, mort dans les années 1930, voyait dans l'arme aérienne, et notamment le bombardement des villes, un moyen décisif de remporter la victoire. Souvent citée mais aussi souvent incomprise, sa pensée reste d'une actualité brûlante. Littéralement. **Entretien avec Claude d'Abzac-Epezy.**



Chercheur associé à l'Irice (Identité, relations internationales

et civilisations de l'Europe – universités de Paris 1 et 4/CNRS), Claude d'Abzac-Epezy est l'une des meilleures spécialistes françaises de la stratégie et des doctrines d'emploi de l'arme aérienne. On lui doit en particulier toute une série d'études et d'ouvrages sur les penseurs de l'entre-deux-guerres et sur l'armée de l'air de Vichy. En parallèle à ses recherches et publications, elle enseigne l'histoire en classe préparatoire aux grandes écoles au lycée Lakanal de Sceaux.

G&H: D'où vient Giulio Douhet?

Claude d'Abzac-Epezy: Il est né le 30 mai 1869 à Caserte, en Campanie, dans une famille de la petite bourgeoisie aisée. Son père, d'origine française, est devenu italien en 1860. Il s'est engagé dans les guerres d'indépendance italiennes comme pharmacien militaire. Aussi le jeune Giulio reprend à son tour la carrière des armes: il entre au collège militaire de Florence en 1882, devient sous-lieutenant d'artillerie en 1888, à 19 ans. Il complète sa formation militaire par des études d'ingénierie électrique. Il commande très peu. On le trouve en garnison à La Spezia, en 1902. C'est là qu'il commence à écrire, en particulier sur la mécanisation des armées. Il parie alors sur la propulsion électrique, ce en quoi il n'est pas très bon prophète... ou alors très en avance sur son temps! Douhet, par la suite, écrit beaucoup et sur tout: terre, air, mer... Ses travaux, typiques de l'officier de garnison qui s'ennuie, sont peu originaux. Ils sont surtout destinés à attirer l'attention de la hiérarchie, sans grand succès car sa carrière avance lentement. Un point intéressant tout de même, assez peu relevé: Douhet milite pour un état-major général centralisé et interarmes pour mieux coordonner la défense. Pas mal vu.

Quand commence-t-il à s'intéresser à l'aviation?

Par le biais de son intérêt pour la marine. Il écrit en 1905 sur la guerre entre Russes et Japonais et prédit la victoire des seconds, car, dit-il, « ils possèdent la maîtrise de la mer ». De là dérivent probablement ses premières idées sur la maîtrise de l'air. Son intérêt pour la force aérienne se développe en 1910, quand Douhet prend part au débat qui oppose les partisans des dirigeables et ceux de l'aviation. Il défend alors l'avion, en raison de ses performances tant en vitesse qu'en maniabilité. Mais si Douhet a peut-être volé comme observateur, il n'a jamais piloté.

Envisage-t-il déjà un rôle pour le bombardier?

En 1910, il est hostile au bombardement des villes, une « barbarie qui révolterait la conscience du monde ». Il est d'ailleurs assez sceptique quant au rôle de l'aviation. Il écrit: « On ne verra jamais de grosses opérations de guerre menées à travers l'air », et il accuse de « rêverie » un enthousiaste comme D'Annunzio. Puis sa vision évolue. En 1911, les Italiens font la guerre en Libye contre les Ottomans et utilisent l'avion comme bombardier, une des premières fois dans l'histoire. Les Italiens s'en servent largement

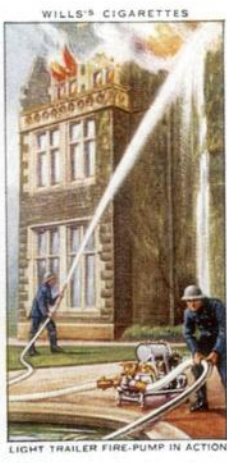
pour leur propagande, tandis que les Turcs les accusent d'avoir bombardé un hôpital... À exactement un siècle de distance, tout cela semble étonnamment moderne. L'expérience inspire en tout cas les Italiens, qui sont les premiers, en 1912, à regrouper leurs moyens aériens militaires (alors dépendants du génie) en une seule unité, un bataillon qui compte 270 officiers, 140 sous-officiers et 100 aviateurs. Douhet, alors lieutenant-colonel et sans doute jugé expert grâce à ses écrits, en devient le commandant en second, puis en assume le commandement en 1914.

Un poste extraordinaire dans la perspective de la Grande Guerre!

Oui, mais il n'en profitera pas. Douhet s'est lié en 1909 avec le constructeur Gianni Caproni, dont il promeut un peu trop activement un bombardier trimoteur révolutionnaire, le CA-1. Une enquête est menée et, si Douhet n'est pas accusé de s'être enrichi, il doit tout de même quitter son poste fin 1914 et reste éloigné de l'aviation pendant presque toute la guerre [qui démarre le 23 mai 1915 pour l'Italie, NDLR]. Il est hostile aux offensives meurtrières menées par le commandant en chef, Cadorna, et rejette les offres de postes au front. Il publie ses réticences, et cela lui vaut



REPRESENTATION OF BALLOON BARRAGE FOR DEFENCE OF LONDON



LIGHT TRAILER FIRE-PUMP IN ACTION



GLOUCESTER GAUNTLET INTERCEPTER FIGHTERS



ANTI-AIRCRAFT GUN



TESTING FOR GAS CONTAMINATION



RUBBER CLOTHING

Blitz

Réfugiés dans le métro, des Londoniens attendent la fin d'un raid aérien, en septembre 1940. Contrairement à ce que Douhet — et Hitler — espéraient, le pilonnage des villes n'a jamais suffi pour faire capituler un adversaire. À noter, sur ces imagettes anglaises de 1938 (en bas, p. 90), l'omniprésence des masques : tous les gouvernements anticipent une attaque par les gaz.

« Les effets de telles offensives aériennes sur le moral pourraient bien avoir plus d'influence sur la conduite de la guerre que leurs effets matériels. » Giulio Douhet

WILLS'S CIGARETTES



REMOVAL OF INCENDIARY BOMB WITH SCOOP AND HOE

WILLS'S CIGARETTES



ANTI-AIRCRAFT SEARCHLIGHT

WILLS'S CIGARETTES



PROTECTING YOUR WINDOWS—A SANDBAG DEFENCE

Le **Potez 540**, bimoteur conçu en 1933, est censé assurer des missions de bombardement et de reconnaissance, tout en se défendant seul grâce à trois mitrailleuses. L'avion, qui emporte 1000 kg de bombes à la vitesse de 320 km/h, est construit à 270 exemplaires, dont une poignée va voler au sein de l'escadrille Malraux en Espagne. Périmé, l'avion est retiré de la première ligne en 1939.

Hugh Trenchard (1873-1956), issu de l'infanterie coloniale, prend en main les destinées de la force aérienne britannique qu'il commande en France de 1915 à 1918, puis jusqu'en 1930. Ce proche de Churchill va axer le développement de la RAF sur le bombardement stratégique, au détriment de la chasse. Il est le père spirituel du *Bomber Command*.

Né à Nice, **Billy Mitchell** (1898-1936), pionnier de l'aviation, dirige les forces aériennes américaines en France pendant la Grande Guerre. Il devient par la suite un défenseur acharné du bombardement, notamment antinavire. Disciple de Douhet, qu'il rencontre en 1922, ses opinions acharnées lui valent l'expulsion de l'armée.

Le 11 juillet 1938, la France instaure la « défense passive » destinée, en instruisant le public sur la menace aérienne, à lutter contre les effets des bombardements. La peur de la Luftwaffe se révèle ainsi une arme efficace pour intimider les démocraties avant guerre.

un an d'arrêts, de septembre 1916 à septembre 1917. En janvier 1918, on lui confie cependant un poste sans influence dans l'aviation, dont il démissionne en juin. Fin 1918, il quitte l'armée pour se consacrer à sa carrière d'écrivain et de journaliste.

Est-il pacifiste ? Et quelles sont ses opinions politiques ?

Non. Il a simplement la guerre de tranchées en horreur et refuse de la cautionner. La guerre d'usure, c'est contraire à tout ce qu'il a appris : l'offensive, le mouvement... Politiquement, on a du mal à le situer. Il adhère cependant au parti fasciste en 1922, sans doute plus pour pousser ses idées auprès d'Italo Balbo, le maître de l'aviation dans l'Italie mussolinienne, que par réelle conviction.

Quand sa vision du bombardement stratégique est-elle née ?

On ne sait pas bien. A-t-elle été conçue pendant le développement du CA-1, ou la guerre a-t-elle joué le rôle de déclencheur ? En tout cas, Douhet va mettre le temps considérable dont il dispose pendant la guerre pour donner à sa pensée, jusqu'alors assez désordonnée et contradictoire,

la cohésion qui lui manquait, en étendant les opérations, notamment le bombardement de Paris en 1914 par les Allemands. Le tout est concentré et publié en 1921 dans le livre qui va faire sa réputation, *Il Dominio dell'aria* (*La Maîtrise de l'air*).

Quels sont les principaux points de la pensée de Douhet ?

Tout d'abord, il y a l'idée que toute guerre doit impérativement commencer par la conquête de la suprématie aérienne, par le biais d'une grande bataille préalable. Ce qui n'est pas mal vu, car c'est effectivement par une tentative de neutralisation de l'aviation ennemie qu'ont débuté toutes les grandes offensives contemporaines, de l'attaque allemande de mai 1940 contre les bases françaises à l'ouverture de la guerre des Six Jours, en passant par l'opération Barbarossa (voir le dossier p. 30).

Gagner la maîtrise de l'air, c'est bien, mais pour quoi faire ?

C'est là le deuxième point du douhetisme : son idée est qu'après avoir gagné la maîtrise de l'air, l'aviation va se concentrer sur le bombardement des villes adverses, par l'explosif, le feu et les gaz toxiques. Ainsi attaquées physiquement et moralement, les populations vont alors contraindre leurs gouvernements à demander la paix. Cela peut paraître contradictoire avec ses idées antérieures sur la question. Pourtant, l'absence apparente de considérations humanitaires est contrebalancée par ce que l'historien Hervé Coutau-Bégarie appelle « l'humanisme de l'arme absolue ». Ce que veut Douhet, c'est une offensive tellement horrible qu'elle précipitera la reddition de l'ennemi, en évitant l'impasse bien plus horrible encore de la guerre d'usure. Ce n'est pas très original : tous les penseurs futuristes du début du xx^e siècle rêvent d'une arme absolue.

Quels moyens Douhet prévoit-il pour parvenir à ses fins ?

Il veut mettre sur pied une flotte capable, dit-il, de « faire masse dans les airs » pour appliquer dans la troisième dimension le principe de concentration qui fait le succès des offensives au sol. Douhet privilégie donc les bombardiers lourds et lents, appelés « croiseurs aériens », très lourdement armés et protégés. Cette doctrine est tournée vers l'offensive : Douhet n'envisage pas de développer des chasseurs rapides ou une DCA puissante, qu'il considère comme inefficaces.

Là, on ne peut dire qu'il ait été grand prophète !

Il n'a pas du tout prévu l'augmentation spectaculaire de la puissance des moteurs dans les années 1930 et ne croit pas d'ailleurs à la vitesse comme un avantage décisif en combat aérien. Et puis Douhet déteste la chasse, dont il réprovoque l'esprit individualiste. Il s'agit peut-être également d'une défiance de classe envers des aristos sportifs dont l'archétype est l'as des as Francesco Baracca [34 victoires durant la Grande Guerre, NDLR]. En dépit de cela, Douhet se fait apprécier des aviateurs, car il milite pour une armée de l'air indépendante, capable d'apporter la victoire seule et primant donc sur les autres armes.

Dès la parution de son livre, ses écrits rencontrent un grand succès...

Car ses idées sont assez simples et faciles à comprendre. Il n'est pas un stratège subtil : il assène son dogme de façon péremptoire et simpliste, ne laisse aucune place à l'alternative ou au doute. Cela dit, ses écrits sont surtout célèbres à cause des débats qu'ils ont inspirés. Personne en effet n'a appliqué les théories de Douhet dans leur totalité.

Douhet a-t-il été reconnu chez lui ?

La *Regia Aeronautica* a certes été l'une des premières armées de l'air à devenir indépendante, partiellement en 1923, puis totalement en 1927. Mais Italo Balbo, qui respectait Douhet, n'est guère allé plus loin.



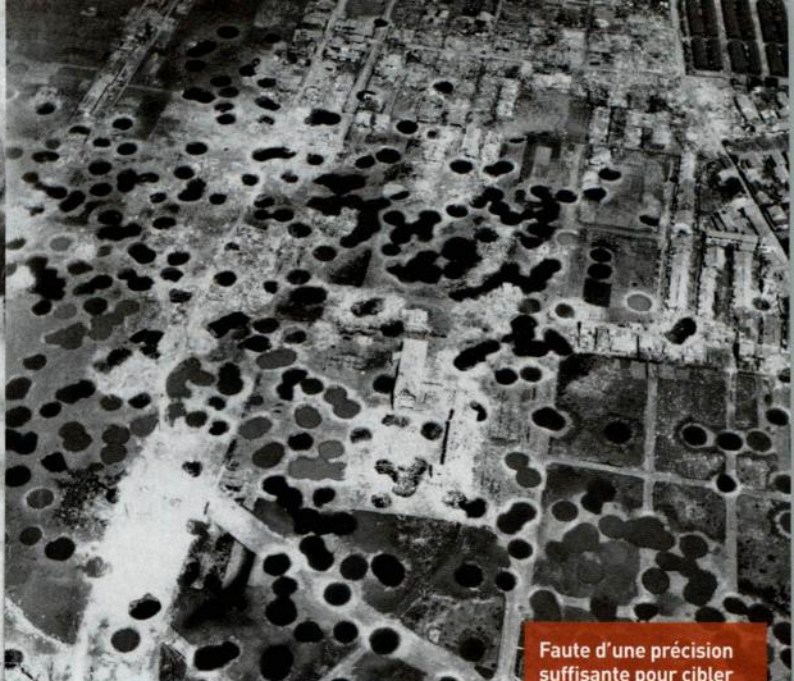
CONTRE L'INCENDIE

Au cours d'une attaque aérienne, le feu peut se déclarer pour de multiples raisons : bombes incendiaires, bombes explosives rompant une conduite de gaz, ou crevant un réservoir de liquides inflammables, etc...

LE SUCCÈS des OPÉRATIONS d'EXTINCTION DÉPEND AVANT TOUT DE LA RAPIDITÉ DE L'INTERVENTION
Un ancien Colonel du Régiment de Sapeurs-Pompiers de Paris disait :
on éteint un incendie

la 1 ^{ère}	avec un verre d'eau	
la 2 ^{ème}	avec un seau d'eau	
la 3 ^{ème}	avec une tonne d'eau	

APRÈS ON FAIT CE QU'ON PEUT !



« Pour assurer la défense nationale, il est nécessaire et suffisant de se doter des moyens de la maîtrise de l'air. » Giulio Douhet

Faute d'une précision suffisante pour cibler les usines, les Alliés rasant des villes entières (à gauche, un Lancaster bombarde Duisburg en octobre 1944; à droite, Osaka après un raid de B-29 en mars 1945). Comme le montrent les installations intactes en haut à droite, même ces destructions ne suffisent pas.

C'est en France que Douhet a eu le plus de succès, grâce à la conversion du ministre de l'Air Pierre Cot (en poste de 1933 à 1934 puis de 1936 à 1938) et sans doute avec l'appui des industriels, qui pensaient pouvoir développer des appareils de transport à partir de ces gros avions (un avantage souligné par Douhet). L'armée de l'air, indépendante en 1933, développe ainsi le concept « BCR » (bombardement, chasse, reconnaissance), illustré par le Potez 540. Tout cela est très critiqué, notamment par Camille Rougeron, l'un de nos meilleurs penseurs (et journaliste à *Science & Vie*), qui avait notamment souligné l'importance de l'aviation d'assaut et d'une DCA puissante. On s'apercevra en 1938, à la faveur d'une visite en Allemagne du général Vuillemin, le chef d'état-major, que la France a fait effectivement fausse route. On tentera alors de développer la chasse... Ces hésitations et changements de cap seront en partie la cause de la faiblesse des ailes françaises en 1940.

Hitler a-t-il lu Douhet ?

C'est probable. Les bombardements de Varsovie, Rotterdam, Londres et Belgrade — copieusement exploités

par une propagande à usage extérieur — puis les V1 et les V2 montrent qu'Hitler croit jusqu'à la fin aux attaques contre le moral civil. Mais la Luftwaffe, qui a vu les limites de cette théorie en Espagne, sait que c'est insuffisant. Elle s'inspire d'idées différentes, comme celles d'un autre Italien, Amedeo Mecozzi, prophète de l'aviation d'assaut. Elle ne veut pas non plus sacrifier la chasse. Les Allemands gardent ainsi une aviation complète, voire dispersée, avec une très grande variété d'appareils quand Douhet en préconise un seul.

Et chez les Anglo-Saxons ?

Si sa stratégie peut sembler douhétienne, notamment avec la création d'un *Bomber Command* voué à la destruction des cités allemandes, la RAF a évolué en fait séparément, à partir des théories de Hugh Trenchard. Reste que les Britanniques s'inquiètent dès 1936 du potentiel de la Luftwaffe et constituent, sous la houlette de Hugh Dowding, une puissante défense axée sur le *Fighter Command* et le perfectionnement du radar : un développement technologique dans la détection que Douhet, mort en 1930, n'avait pas prévu.

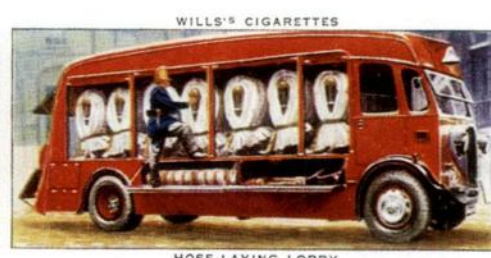
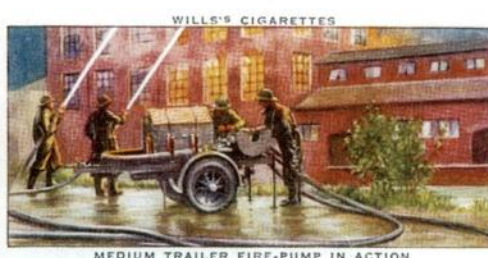
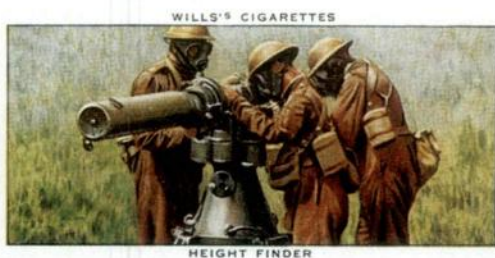
Aux États-Unis, Billy Mitchell s'est fait l'écho de Douhet, tout en admettant l'existence d'une aviation d'assaut. C'est sans doute là-bas que le douhetisme aura l'influence la plus durable, avec la naissance d'une USAF indépendante en 1947, suivie par celle du *Strategic Air Command* doté de cette véritable « arme absolue » qu'est la bombe atomique. Aujourd'hui, les Américains, avec les Israéliens et les Britanniques, restent les armées de l'air les plus « douhétienne » dans leur doctrine.

Finalement, est-ce qu'une offensive aérienne a gagné, seule, une guerre ?

Aucune des grandes campagnes — Londres en 1940, Allemagne de 1942 à 1945, Viêt Nam du Nord en 1970, Irak en 1991 — n'a obtenu, seule, la capitulation escomptée. Certes, la défaite du Japon en 1945 ou celle de la Serbie en 1999 peuvent être attribuées aux frappes aériennes. Cela dit, l'invasion de la Mandchourie par les Soviétiques, en 1945, a aussi contribué à la capitulation de Tokyo. Il n'est jamais facile d'évaluer le rôle exact de l'action aérienne dans une victoire mais sa contribution ne doit pas pour autant être minimisée. ■

Pour en savoir+

- *La Maîtrise de l'air*, Giulio Douhet, Economica, 2007.
- « Les idées de Giulio Douhet à l'épreuve des faits », Claude d'Abzac-Epezy, in *Penser les Ailes françaises*, n° 9, février 2006, p. 20-26.
- « Un critique français de Douhet: Camille Rougeron et l'aviation de bombardement dans les années trente », Claude d'Abzac-Epezy, in *Penser les Ailes françaises*, n° 7, septembre 2005, p. 40-46.
- « La pensée militaire de Camille Rougeron », Claude d'Abzac-Epezy, in *Revue française de sciences politiques*, vol. 54, n° 5, octobre 2004.



Abonnement

Abonnez-vous à DSI et DSI HS
et économisez jusqu'à **40 %!**

~~147,40€~~

DSI

90€

seulement pour deux
années de lecture au
lieu de 147,40€.

Tarif pour la France
métropolitaine,
voir conditions d'abonnement

~~131,40€~~

DSI HS

70€

seulement pour deux
années de lecture au
lieu de 131,40€.

Tarif pour la France
métropolitaine,
voir conditions d'abonnement

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à :

AREION Group - DSI magazine - 91, rue Saint-Honoré - 75001 Paris
Tél. : +33 (0) 1 45 55 04 81 - Fax : +33(0) 8 11 62 29 31
www.geostrategique.com - commande@areion.fr

Abonnement à DSI pour 1 an/11 numéros (port compris)

Tarif promotionnel : France métropolitaine : 50 € - Europe/DOM-TOM : 60 €

Reste du monde : 70 €

Abonnement à DSI pour 2 ans/22 numéros (port compris)

Tarif promotionnel : France métropolitaine : 90 € - Europe/DOM-TOM : 110 €

Reste du monde : 130 €

Abonnement à DSI HS pour 1 an/11 numéros (port compris)

Tarif promotionnel : France métropolitaine : 40 € - Europe/DOM-TOM : 50 €

Reste du monde : 60 €

Abonnement à DSI HS pour 2 ans/22 numéros (port compris)

Tarif promotionnel : France métropolitaine : 70 € - Europe/DOM-TOM : 90 €

Reste du monde : 110 €

Commandes supérieures à 10 abonnements

→ Tarifs promotionnels. Veuillez contacter le service commandes

Nom

Prénom

Profession/Organisation

Adresse

Code postal Ville

Pays

Téléphone

E-mail

Paiement:

par chèque uniquement pour la France (à l'ordre d'Areion)

par mandat postal en euros (à l'ordre d'Areion)

par carte bancaire (VISA/ Mastercard)

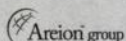
N° de carte _ _ / _ _ / _ _ - _ _ - _ _

Date d'expiration _ _ / _ _

Cryptogramme (3 derniers chiffres au dos de la CB) _ _ _

Signature (obligatoire)

(TARIFS VALABLES JUSQU'AU 31 AOÛT 2011)



Délai de livraison : sous quinzaine dès réception de votre règlement. Pour des commandes en express, contactez le service commandes.

Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6.01.1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Les renseignements demandés sont réservés au traitement de votre commande. Par notre intermédiaire, vous n'êtes pas amené à recevoir de propositions émanant d'autres sociétés.



Défense
& Sécurité
Internationale

En vente en kiosque

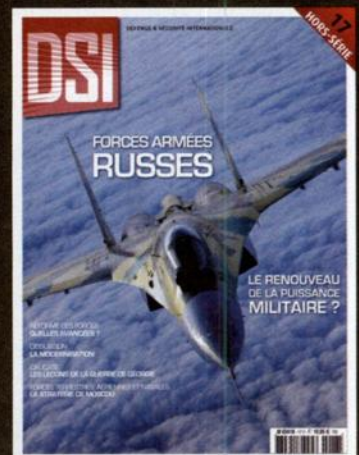
DSI

Mensuel - 116 pages - 6,70 €
Codification Presstalis 08434



DSI HS

Bimestriel - 100 pages - 10,95 €
Codification Presstalis 03418



www.GEOSTRATEGIQUE.COM

Quand le chant préparait les guerriers au choc

Par Laurent Henninger

Pourquoi fait-on chanter les soldats depuis que la guerre existe ? Pour fortifier l'esprit de corps ? Faire monter l'adrénaline ? Certes. Mais il y a peut-être une autre raison, anatomique celle-là, qui remonte à l'époque du combat au corps à corps.

Il y a quelques années de cela, j'ai découvert une étonnante série de petits fascicules publiés, au début des années 1980, par la Bibliothèque militaire fédérale de Berne et rédigés par un certain colonel Daniel Reichel. Renseignements pris, ledit Reichel — aujourd'hui décédé — se révéla être un éminent historien militaire suisse, spécialiste des guerres du Premier Empire et auteur d'une biographie remarquable du maréchal Davout, aujourd'hui épuisée. Mais ces fascicules (*Le Choc, Le Feu, La Manœuvre et l'incertitude*) avaient une ambition tout à la fois bien plus modeste et bien plus ambitieuse que

d'analyser les guerres napoléoniennes. Il s'agissait en effet ni plus ni moins que de considérations générales sur ces grandes et éternelles notions tactiques de base. Le plus fascinant de ces opuscules était le premier, consacré à cette notion si mystérieuse — le choc — qu'elle pourrait quasiment relever de la magie, ou tout au moins de la « pensée magique » dont les ethnologues aiment tant explorer les méandres.

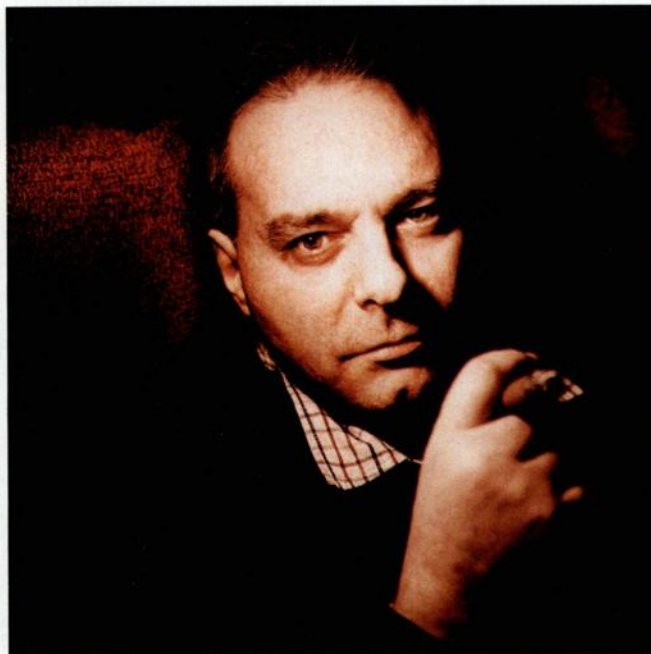
De quoi s'agit-il ? Du choc des guerriers — ou des boxeurs — parvenus au corps à corps et qui s'assènent des coups ; mais également du choc de deux formations tactiques — deux phalanges grecques, par exemple — entrant en contact brutal, mortel et chaotique. Depuis la diffusion des armes à feu, ce contact direct entre adversaires est bien plus rare, naturellement, mais le feu en constitue le prolongement naturel, *a fortiori* s'il s'agit d'un bombardement d'artillerie... Et la capacité à infliger le choc à son ennemi — ou à le recevoir — constitue bel et bien la qualité première de l'homme de guerre.

Or, dans son exposé, Reichel jetait une idée qui me parut aussi originale qu'incongrue, mais qui pourrait bien être assez géniale. Selon lui, certains grands capitaines et théoriciens de l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e siècles) auraient notamment fait progresser la science militaire dans une direction étonnante, en lien avec les connaissances médicales. Rappelons ici que, entre autres progrès techniques innombrables que l'on a pu enregistrer alors en Occident, la médecine militaire bénéficia des avancées de la chirurgie (Ambroise Paré) ainsi que de l'anatomie (au départ, pour perfectionner les armures). Ce faisant, il semblerait que l'on découvrit alors combien il importait de développer le diaphragme

des guerriers, pour accroître la résistance opposée par la musculature interne au choc de la phalange ennemie. Selon Reichel, en effet, le diaphragme, « véritable centre de tous les haubans musculaires du corps humain » (splendide définition, soit dit en passant) recèle une puissance insoupçonnée, comme un piano à queue de concert, dans lequel il y a plusieurs dizaines de tonnes de tension interne. Et, parmi les moyens les plus efficaces permettant de développer la force du diaphragme, il semble que l'on ait eu particulièrement recours, depuis les temps les plus reculés — mais empiriquement, cela va sans dire —, à deux d'entre eux.

Le premier est la pratique de l'équitation, mais c'est le second qui me semble le plus intéressant puisqu'il s'agit...

du chant ! La pratique du chant, pour préparer l'organisme à résister physiquement et psychologiquement au choc, voilà qui est inattendu. À bien y réfléchir, l'idée est loin d'être farfelue. Chanter développe, outre la confiance en soi et le bien-être personnel (et l'équilibre psychologique fait aussi partie des vertus du guerrier), la capacité pulmonaire (et chacun sait l'importance d'une bonne respiration) ainsi que ce muscle trop souvent négligé qu'est le diaphragme. Du coup, on commence à regarder d'un tout autre œil cet art majeur qu'est le chant — l'un des neufs distingués par les Grecs, rappelons-le. Et à comprendre pourquoi tant de civilisations ont développé la pratique du chant choral, notamment chez leurs guerriers, mais pas uniquement. Reichel énumère alors, pêle-mêle, les psaumes de David (pour reprendre courage, atténuer la douleur physique, gagner une bataille, etc.), les chœurs de la tragédie grecque, certains chants folkloriques. Auxquels nous ajouterons le péan des Grecs — traditionnellement chanté avant une bataille, au départ d'une flotte ou après une victoire —, les chants de marche des soldats de tous les temps et les pays, le *haka* des guerriers maoris, les chants psalmodiés des cavaliers bédouins, sans oublier les chœurs de l'Armée rouge ! Car, outre la célèbre



« Chanter développe la capacité pulmonaire ainsi que ce muscle trop souvent négligé qu'est le diaphragme. »

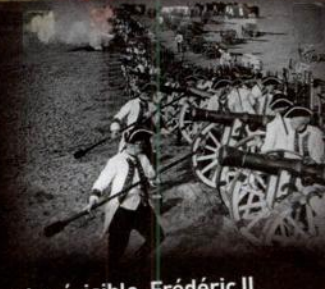
formation de prestige parcourant les scènes du monde depuis plus de cinquante ans, les Soviétiques, et avant eux les Russes de l'époque tsariste, possédaient des chorales de soldats ou de marins dans toutes les unités de l'armée et de la flotte. À quand donc une étude sérieuse d'anthropologie historique et tactique sur le rôle et l'évolution du chant guerrier ? ■

Uniformes et drapeaux rutilants, soldats impeccablement alignés, baïonnettes étincelantes... Le tout commandé par des officiers tout en plumes, dentelles, bravoure et politesses exquises. Quoi de plus photogénique que les guerres du XVIII^e siècle ? Et pourtant, peu de films leur ont été consacrés. Pourquoi ? D'abord parce que ces guerres sont politiquement peu lisibles aujourd'hui : qui se souvient ainsi des alliances nouées pendant la guerre de Succession d'Autriche ou quel roi Georges a remporté la victoire de Dettingen ? Dans ce monde d'absolutisme uniforme émergent naturellement des antihéros, ballottés dans un combat qui les dépasse. L'autre raison de la pénurie est que le spectacle impose de gros moyens... C'est donc sans surprise que se distingue ici la guerre d'indépendance américaine, qui offre le triple mérite de se dérouler au pays d'Hollywood, d'offrir, sous le rouge uniforme britannique, des méchants identifiables et, pour finir, une éclatante victoire à Yorktown. Heureusement que La Fayette y était, sans quoi les Français, omniprésents sur les champs de bataille historiques, seraient passés aux oubliettes. Pour les exploits du maréchal de Saxe, il faudra encore attendre... ■

1942

Der Grosse König

De Veit Harlan - Avec Otto Gebühr, Kristina Söderbaum - DVD VO N&B.
Commandé par Goebbels à Veit Harlan, réalisateur du *Juif Süß*, ce film exploite à fond le potentiel de la période : le spectacle de milliers de cavaliers chargeant sous un orage de shrapnels anachroniques n'a jamais été égalé. Le reste est prévisible. Frédéric II (saisissant Otto Gebühr), écrasé à Kunersdorf (1759) et menacé de trahison par des généraux défaits (la Wehrmacht, pourvoyeuse des figurants, n'a pas apprécié), trempe son génie dans le peuple prussien et sauve la patrie. Si vous ressentez après ça une furieuse envie d'envahir la Silésie, comme dirait Woody Allen, c'est que le message est passé.



1985

Revolution

De Hugh Hudson - Avec Al Pacino, Donald Sutherland, Nastassja Kinski - DVD VOST.
Un trappeur suit son petit garçon engagé comme tambour dans la guerre d'indépendance américaine en 1776. Les voici ballottés d'un camp à l'autre, de la défaite de New York à l'hivernage glacial de Valley Forge (hiver 1777-1778), jusqu'à la victoire de Yorktown (1781). Le film, mal construit, fut un flop à sa sortie. Mais l'histoire, servie par un magnifique Al Pacino, laisse une place touchante aux blessés, femmes, enfants...

1992

Le dernier des Mohicans

De Michael Mann - Avec Daniel Day-Lewis, Madeleine Stowe, Wes Studi - DVD VOST/VF.
D'après le roman de James Fenimore Cooper, voici les amours d'un coureur des bois écossais, embringués bon gré mal gré dans le siège du Fort William Henry (1757), un des épisodes américains de la guerre de Sept Ans. Attention, la vérité historique est malmenée : rien ne prouve la duplicité de Montcalm/Patrice Chéreau dans le massacre suivant la chute du fort (l'épisode reste controversé). Mais le film montre bien la guerre de siège et souligne le rôle important des guérilleros indiens, manipulés par des Blancs sans scrupule.



1952

Fanfan la Tulipe

De Christian-Jaque - Avec Gérard Philipe, Gina Lollobrigida - DVD.
Fanfan, c'est l'anti-Frédéric. « La guerre, seul divertissement des rois où les peuples aient leur part », résume Henri Jeanson, irrésistible dialoguiste. De fait, le film se fiche de la vraisemblance historique [« Toutes les batailles ne se ressemblent-elles pas par un côté guerre qu'elles ont en commun ? »], tout n'est prétexte qu'à escrime bouffonne et cavalcades amoureuses entre le soldat malgré lui et la fille du sergent, à peine gênés par un Louis XV libidineux. Même la pendaison des soldats fautifs est traitée comme une plaisanterie. Un régal léger à savourer en famille et, pourquoi pas, en version colorisée.



1964

Culloden

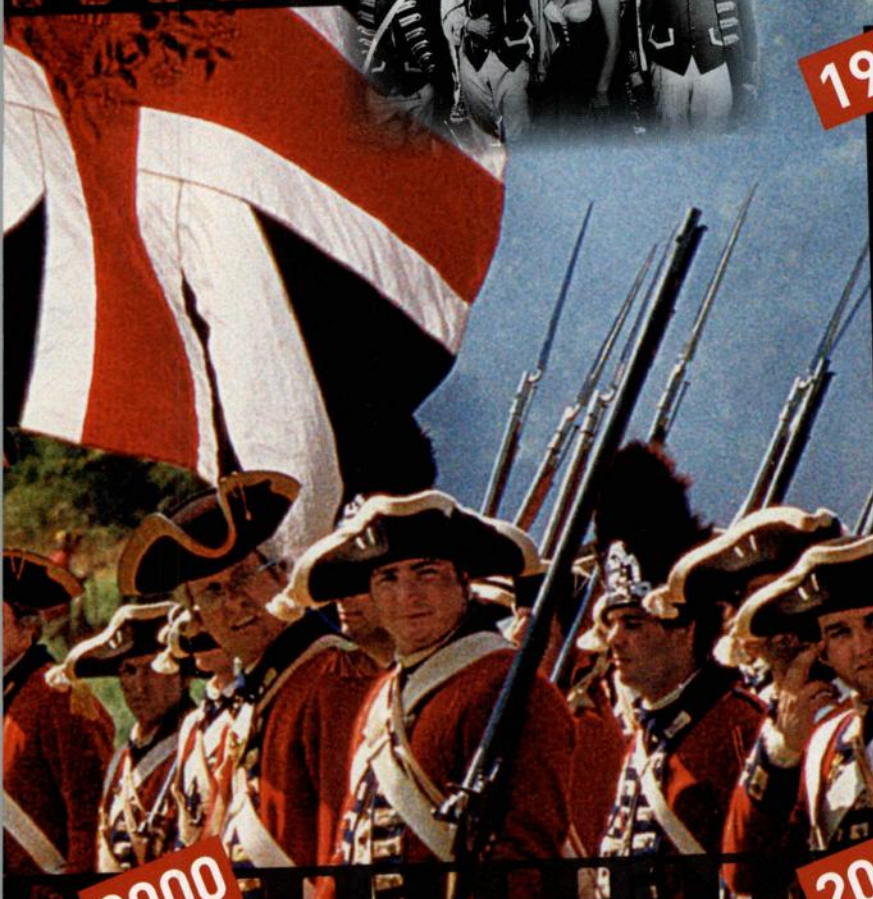
De Peter Watkins, docu-fiction - DVD N&B VOST.
Sur la lande de Culloden, en 1746, l'armée anglaise écrase l'insurrection écossaise du prince Charles Stuart. Disséqué en un docu-fiction original à l'époque, le combat est présenté comme une boucherie inutile, où de pauvres types coincés par un cadre social rigide se font massacrer pour un prince imbécile et ingrat. Watkins, qui lorgnait vers le Viêt Nam, ne fait pas dans la dentelle, mais dans le haillon détrempé. Il ne cache rien de la brutalité écœurante de la répression anglaise. Et le spectateur ne sort pas indemne de cette leçon magistrale de vulgarisation historique.



1975

Barry Lyndon

De Stanley Kubrick - Avec Ryan O'Neal, Marisa Berenson - DVD VF/VOST.
Moult fois couronné, cet opus célèbre raconte les aventures (passagèrement) militaires du jeune Irlandais Redmond Barry, forcé à s'engager dans l'armée anglaise et la guerre de Sept Ans. Comme souvent, Kubrick manque d'empathie pour ses personnages, mais son attention maniaque au détail est payante dans la description de la vie militaire — duels, combats, punitions, corvées... — tant britannique que prussienne. La principale bataille n'est pas identifiée mais présente vraisemblablement un épisode de la campagne de Minden, en 1759. Superbe !



2000

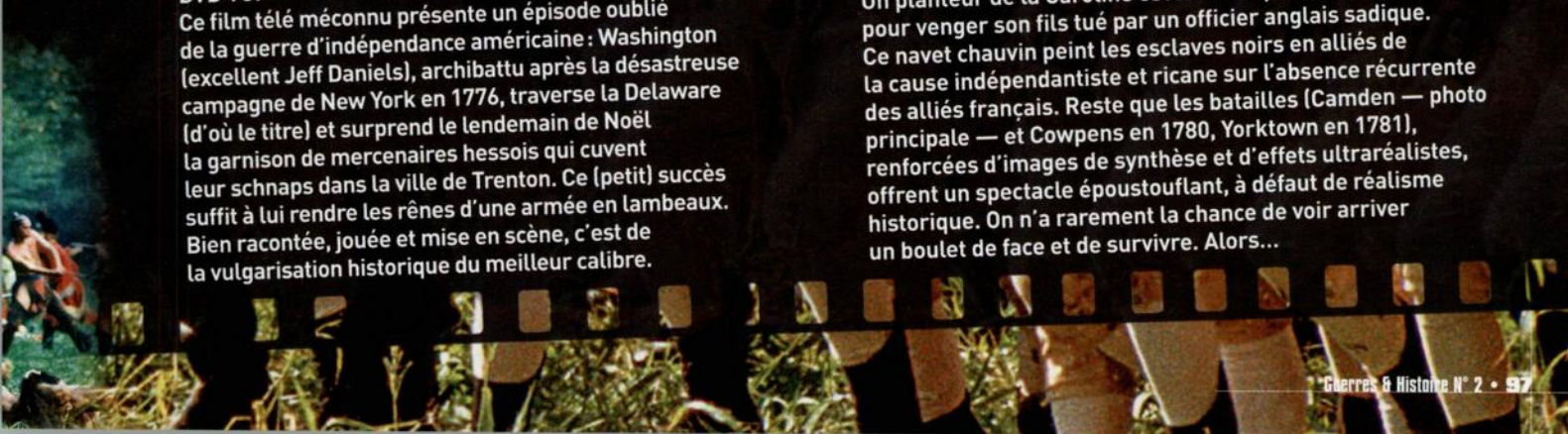
The Crossing

De Robert Harmon - Avec Jeff Daniels, Roger Rees - DVD VO.
Ce film télé méconnu présente un épisode oublié de la guerre d'indépendance américaine : Washington (excellent Jeff Daniels), archibattu après la désastreuse campagne de New York en 1776, traverse la Delaware (d'où le titre) et surprend le lendemain de Noël la garnison de mercenaires hessois qui cuvent leur schnaps dans la ville de Trenton. Ce (petit) succès suffit à lui rendre les rênes d'une armée en lambeaux. Bien racontée, jouée et mise en scène, c'est de la vulgarisation historique du meilleur calibre.

2000

The Patriot, le chemin de la liberté

De Roland Emmerich - Avec Mel Gibson, Jason Isaacs, Heath Ledger, Tom Wilkinson - DVD VF/VOST.
Un planteur de la Caroline est forcé de prendre les armes pour venger son fils tué par un officier anglais sadique. Ce navet chauvin peint les esclaves noirs en alliés de la cause indépendantiste et ricane sur l'absence récurrente des alliés français. Reste que les batailles (Camden — photo principale — et Cowpens en 1780, Yorktown en 1781), renforcées d'images de synthèse et d'effets ultraréalistes, offrent un spectacle époustouflant, à défaut de réalisme historique. On n'a rarement la chance de voir arriver un boulet de face et de survivre. Alors...



A LIRE

« Vaincre avec la puissance aérienne ? Le plus grand canular de l'histoire ! »

Propos recueillis par Pierre Grumberg, envoyé spécial à La Haye (Pays-Bas)

C'est en Libye qu'est née l'aviation militaire, il y a exactement un siècle. C'est en Libye qu'elle frappe aujourd'hui. Et dans les deux cas, sans apporter les résultats décisifs qu'espéraient les apôtres de l'arme aérienne, explique l'historien israélien **Martin van Creveld**.



G&H: Votre livre est intitulé *The Age of Airpower* (*L'Ère de la puissance aérienne*). Et en fait, vous y développez l'idée que cette ère est close ! À l'heure où les bombes pleuvent en Libye, c'est pour le moins surprenant.

Martin van Creveld : Le titre que j'avais choisi au départ était *L'Ascension et le déclin de la puissance aérienne*. Et la Libye me donne un excellent exemple de cette décadence. Il y a presque exactement cent ans, le 28 septembre 1911, les Italiens y ont attaqué l'Empire ottoman, en utilisant pour la première fois l'aviation militaire. Tout a commencé avec neuf (puis treize) avions et deux dirigeables. Exactement comme l'Otan aujourd'hui, les Italiens disposaient alors d'une totale maîtrise de l'air. Et pourtant, cette maîtrise ne leur a pas donné la victoire. L'avion s'est rendu utile, pour la reconnaissance ou le réglage de l'artillerie. Mais l'ennemi a très vite compris comment vivre avec la menace, en se déplaçant de nuit par exemple. Les combats ont duré jusqu'en 1932, et l'issue n'a été décidée que par l'intervention de 250 000 soldats. Les difficultés actuelles des insurgés nous le montrent : on a vraiment l'impression d'être revenu à la case départ.

À quoi est dû ce déclin que vous évoquez ?

D'abord à l'explosion des coûts. Nous n'avons plus les moyens de nous payer assez d'avions. Pensez que vous pouvez acheter 180 P-51 Mustang pour le prix d'un seul F-35. En 1944, les États-Unis ont produit près de 100 000 avions [96 000 exactement, *NDLR*]. Aujourd'hui, on s'estime content avec 50 par an, et encore seuls les grands et les plus riches des pays peuvent se les payer. Or, le nombre, qui détermine la disponibilité et le temps de réponse, est la clé de la puissance aérienne. La deuxième raison du déclin tient à la nature de la guerre elle-même. L'aviation a joué un rôle capital dans les guerres conventionnelles, elle a atteint son pic de puissance à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Mais, depuis, ce type de guerre s'est fait plus rare, parce que la dissuasion nucléaire l'interdit. On ne s'attaque plus qu'à de petits pays : Irak, Serbie, Libye... Or, depuis le début en 1911, on sait que l'emploi de la puissance aérienne est problématique dans ce type de conflit, sinon inutile et même contre-productif. Quand les Italiens ont constaté qu'ils frappaient des civils innocents, ils ont cessé de bombarder et se sont mis à larguer des tracts [*coïncidence étonnante, l'Otan s'est mise à faire exactement*

la même chose en Libye à la mi-mai 2011, soit un mois après cette entrevue, NDLR]. Depuis le début de la guerre aérienne, on a affaire à cette schizophrénie.

Pourquoi la force aérienne est-elle si peu efficace dans ces conflits que vous appelez « non-conventionnels » ?

Tout simplement parce qu'il est extrêmement difficile, voire impossible, de faire depuis le ciel la distinction entre ami et ennemi, combattant et non-combattant, protestant et catholique, partisan de Khadafi et opposant ! Jamais la puissance aérienne n'a remporté seule une victoire contre une insurrection. Les Italiens l'ont constaté dès le début en Libye.

UN A JOUER



« Jamais l'aviation n'a remporté seule une victoire contre une insurrection. Elle est peu efficace dans les conflits non-conventionnels. »



Un siècle sépare l'intervention de l'Italie en Libye en 1911 et celle de l'Otan (ci-contre, attaque d'un convoi des forces pro-Kadhafi, au sud de Benghazi, le 20 mars). Et pourtant l'aviation peine toujours autant à gagner à elle seule la bataille. Taillés pour la guerre conventionnelle, les avions de combat comme le Rafale (ci-dessus), sont inadaptés aux conflits asymétriques actuels.



Au début de la Grande Guerre, la production d'avions explose et les séries fabriquées passent de quelques dizaines à plus de 1 000 unités en 1915 (au centre, un Nieuport 10 de 1915, construit à 1000 exemplaires). Ce n'est rien par rapport à la Seconde Guerre mondiale : ainsi, le Curtiss P-40 (ci-dessus) est construit aux États-Unis à près de 14 000 exemplaires, pour l'équivalent de 736 000 dollars actuels l'unité. Au total, plus de 900 000 avions de combat seront produits en 1939-1945, âge d'or de la puissance aérienne.

Les îles Falkland (également appelées Malouines en français), possession britannique de l'Atlantique sud, ont été saisies en 1982 par les Argentins. Un corps expéditionnaire porté par la Royal Navy a délogé les envahisseurs au prix de rudes combats.

Les Américains ont sacrifié 11 000 hélicoptères et avions au Viêt Nam et n'ont pas gagné pour autant. Aujourd'hui, ils disposent du contrôle total de l'air au-dessus de l'Irak et de l'Afghanistan, et pour quel bénéfice ? Et regardez ce qui se passe en Israël : un gamin de 15 ans envoie une roquette Qassam non-guidée et on l'attaque avec un F-15 ou un F-16. Ça n'a aucun sens ! Les rares succès, comme en Irlande du Nord ou en Syrie en 1982 [la répression par Hafez el-Assad de la révolte sunnite à Hama, NDLR], n'ont rien dû à l'aviation. Certes, celle-ci a pu jouer un rôle important dans la lutte des marines contre les Sandinistes du Nicaragua, dans les années 1920, ou lors de la guerre civile en Grèce, en 1946-1949.

Dans ces deux cas, les rebelles ont cependant commis l'erreur de se concentrer pour livrer une bataille conventionnelle. Il est aussi vrai que la Serbie a été vaincue en 1999. Ce résultat a été acquis après 78 jours d'attaque par une force regroupant jusqu'à 1 000 avions parmi les plus avancés jamais fabriqués. Et sans que les troupes au sol n'aient subi de gros dommages. Milosevic en avait simplement assez de voir son pays sans défense réduit en miettes pour rien.

Comment pouvez-vous ignorer le rôle de l'hélicoptère, notamment en Algérie ?

Je ne l'ignore pas : c'est vrai, c'est la première fois que les hélicoptères ont été utilisés en masse. Pourtant, le lieutenant-colonel Galula, le grand théoricien qui a tiré les enseignements de cette guerre, ne consacre pratiquement pas une ligne aux moyens aériens dans ses ouvrages. Le problème de l'hélicoptère, c'est sa vulnérabilité. Une seule balle bien placée suffit à l'abattre. Les Américains en ont perdu 5 000 au Viêt Nam ! Le dilemme est toujours

le même : ou vous volez bas et vous êtes vulnérable, ou vous volez haut et vous perdez la précision. Les Italiens l'avaient compris dès 1911.

Vous parlez de déclin, et pourtant les avions de combat n'ont jamais été si puissants...

La combinaison que nous observons depuis 1970 — une qualité et un coût extrême associés à une diminution du nombre — est dans l'histoire militaire une constante indiquant le déclin. Prenez par exemple les vaisseaux de guerre de la Grèce antique. Les Grecs ont construit d'abord des galères à trois rangs de rameurs, puis à 10, 15, 20 rangs... Des monstruosités si coûteuses qu'elles n'ont jamais été utilisées.



« Pour l'aviation de combat, la fin n'est pas proche. Elle est déjà intervenue. »

avec la course aux armures, devenues de plus en plus sophistiquées pour résister aux traits d'arbalète puis aux coups d'arquebuse. Et le système de la chevalerie s'est effondré à Pavie en 1525, lorsque le rapport coût/utilité des armures est devenu complètement disproportionné face aux armes à feu. Dernier exemple, le *Dreadnought* (lire p. 84) et les cuirassés qui ont suivi, de plus en plus sophistiqués et chers : trop précieux pour être risqués, ils n'ont presque pas combattu puis ont disparu. Pour l'aviation de combat, la fin n'est pas proche, elle est déjà intervenue. Vous pouvez être certain que le F-35 et le B-2 seront les derniers de leur espèce : il n'y aura pas de F-55 ni de B-3 ! Regardez ce qui se passe ici même [aux Pays-Bas] : le Parlement veut annuler les commandes de F-35 et acheter des F-16 à la place. Tout cela me rappelle le film *Le Dictateur*, de Chaplin. Dans une scène fameuse, Hynkel et Napaloni font la course en élevant leur fauteuil de plus en plus haut, chacun voulant dominer l'autre, jusqu'à ce que tous les deux dégringolent. C'est une assez

bonne métaphore du destin de la force aérienne pendant ce siècle : une course effrénée, une ascension vertigineuse et un crash final.

Les progrès technologiques ont été considérables. Un avion aujourd'hui peut frapper une cible avec une précision sans égale et pratiquement impunément.

Sans doute, mais pour quels résultats ? Pendant la Seconde Guerre mondiale, un chasseur accomplissait six à huit missions par jour, parce qu'il se trouvait à 10-15 minutes du front. L'aérodrome, à l'époque, était une simple prairie. Les pilotes logeaient dans des tentes, s'asseyaient sur des chaises pliantes. Aujourd'hui, les bases coûtent des milliards de dollars et se trouvent à des distances très éloignées du front. Imaginez que les Britanniques bombardent la Libye depuis l'Angleterre, à 2 500 km. Les avions restent 11 heures en vol. Et le rythme est passé à une mission toutes les

48 heures. Le résultat est qu'il n'y a plus d'avions au-dessus du champ de bataille. Or, c'est ça qui est important. En 1943, on pouvait espérer un soutien aérien en 30 minutes. Aujourd'hui en Libye, il faut compter deux jours ! Quant au discours sur l'innovation et la performance technologique, c'est du *bullshit*. La vérité c'est que les progrès ont considérablement diminué dans le domaine de l'aviation depuis les années 1970. Pendant la Grande Guerre, on sortait une nouvelle génération d'avions tous les six mois. En 1939-1945, Messerschmitt 109 et Spitfire ont connu neuf versions différentes, avec des moteurs passant de 1 000 à plus de 2 000 chevaux, la vitesse de 500 à plus de 700 km/h... Maintenant, développer un avion demande une génération humaine ! Bien sûr, ce ralentissement est dû au fait qu'il n'y a plus de guerres, alors qu'en 1914-1918, 30 % des avions étaient perdus tous les mois. Il n'empêche que c'est un signe.

Savoir produire un avion de combat n'est-il pas une assurance indispensable pour rester une grande puissance ?

Pourquoi ? Un pays qui sait simplement maintenir une escadrille de F-35 peut produire une arme nucléaire. Le Pakistan, par exemple, a sauté l'étape de la construction d'avions de combat pour passer directement à celle de missiles balistiques et missiles de croisière.

CORBIS - RUE DES ARCHIVES - EDWARDS AIR FORCE BASE/CORBIS - © DODD/CORBIS



Comment expliquer, vu cette relative inefficacité, l'aura dont continuent à jouir les forces aériennes ?

Le général Ira Eaker a dit, je crois, « *Les gens ordinaires marchaient, nous volions...* » Pour lui, l'aviateur faisait partie d'une autre espèce. Une véritable mystique est née dans les années 1920-1930. Les aviateurs étaient des héros, des records tombaient chaque semaine et les écrivains faisaient de l'aventure aérienne des best-sellers, comme *L'Équipage* de Joseph Kessel [sorti en 1923]. Cette mystique a joué un rôle considérable, mais elle décline. Et désormais l'aviateur est une espèce en voie de disparition. Les systèmes sans pilote prennent sa place : missiles balistiques, missiles de croisière, satellites, drones. Plus besoin de surhommes : une jeune fille avec un joystick peut maîtriser en quelques jours ce qu'un pilote met quatre années à apprendre.

Pour vous, les forces aériennes indépendantes sont devenues un anachronisme.

La différence entre la guerre conventionnelle et non-conventionnelle est la proximité de l'ennemi : il se trouve dans la même ville, le même village, parfois le même immeuble. Or, plus l'ennemi est proche, plus l'utilisation de la puissance aérienne devient problématique. Il est très difficile en effet depuis un avion de distinguer entre ami et ennemi. Pour combattre un ennemi qui se trouve dans la pièce à côté, avoir une force aérienne indépendante n'a aucun sens. Autant distribuer les moyens à la marine et l'armée de terre.

Vous suggérez tout simplement la suppression des armées de l'air.

Leur indépendance n'a rien d'automatique. La première à devenir autonome a été la RAF en 1918, puis l'Australian Air Force en 1921, la Regia Aeronautica italienne en 1923, l'armée de l'air française en 1934, la Luftwaffe allemande en 1935. Mais la Hollande a renoncé avant 1939, car cette solution coûtait trop cher. Et trois puissances majeures, Japon, Russie et États-Unis, n'ont accordé l'indépendance à leur aviation qu'après 1945. Et cela n'a aucunement gêné leur efficacité pendant la guerre. L'aviation soviétique, entre autres, a joué un rôle très efficace,

immédiatement derrière le front. C'est cela qui a compté. Aux États-Unis, l'USAF a été créée en 1947 et elle a pris une importance considérable en concentrant au début de la guerre froide les moyens nucléaires stratégiques du pays. Mais l'US Army avait elle aussi développé des missiles balistiques avec von Braun. Et pourquoi ne l'aurait-elle pas fait, après tout ?

Pour un Israélien, ce discours est surprenant : votre pays est considéré comme un des plus beaux exemples d'application de la doctrine de Giulio Douhet (voir p. 90) !

Oui, si l'on considère la place unique au monde qu'occupent en Israël les forces aériennes, dont le budget absorbe la moitié des dépenses de défense. Cette part reflète cependant le fait qu'Israël a continué à mener des guerres conventionnelles longtemps après tout le monde. Notons cependant que les derniers combats aériens remontent aux années 1980 [la destruction — anecdotique — de deux MiG-29 syriens par des F-15 le 14 septembre 2001 a été démentie par les deux adversaires, NDLR]. Et que le résultat de la campagne aérienne au Liban en 2006 n'a pas été très bon. En revanche, Israël n'a pas adopté la doctrine de Douhet quant à l'attaque des centres urbains. En 1948, le pays a acheté trois B-17, les seuls véritables bombardiers lourds jamais acquis. Depuis, l'armée de l'air israélienne est devenue une force tactique. La seule tentative de bombardement stratégique, l'attaque du Caire en 1970, fut une bourde monumentale. L'idée venait de Yitzhak Rabin, à l'époque ambassadeur à Washington, qui était impressionné par les capacités des nouveaux avions F-4 Phantom. Mais des bombes ont tué des enfants dans une école, braquant l'opinion mondiale contre Israël. Et les Égyptiens ont ouvert les portes aux Russes : 20 000 conseillers ont débarqué dans la foulée. Plus jamais les Israéliens n'ont recommencé.

Et le bombardement du réacteur nucléaire irakien d'Osirak en 1982 ?

OK, l'objectif était indéniablement d'ordre stratégique. Mais il ne

s'agissait que d'un raid unique, pas d'une campagne. Et elle ne visait absolument pas les citoyens irakiens.

Si vous anticipez la disparition des armées de l'air, que pensez-vous des aéronavales qui fêtent également leur centenaire ?

À l'exception des **Falkland**, l'histoire récente montre des états de service encore plus mauvais que pour l'aviation basée à terre. C'est vrai que l'aéronavale a contribué utilement en Corée et au Viêt Nam mais avec un coût énorme pour un bénéfice limité. Le pic de l'absurdité a été atteint en 1991 : comme on n'osait pas envoyer dans le golfe Persique des porte-avions trop gros et trop coûteux, chaque mission sur l'Irak durait sept heures, avec ravitaillement en vol par des tankers de l'Air Force et en sacrifiant la capacité d'emport en armements et le temps passé au-dessus de l'objectif. Tout cela parce que la marine ne voulait pas baser ses avions à terre, en Arabie saoudite ! En fait, les aéronavales déclinent encore plus vite que les armées de l'air. Ces dernières semaines, le Royaume-Uni a supprimé la moitié de son aviation navale, tout en investissant des milliards dans une nouvelle génération de sous-marins lanceurs de missiles.

Le porte-avions ne peut-il pas jouer un rôle militaire important en cas de conflit classique ?

La dernière fois que l'US Navy a organisé un « *wargame* » honnête, c'était en 1973. Depuis, elle n'a fait que tricher, en faisant semblant d'ignorer la menace sous-marine. Souvenez-vous de ce que je disais sur le nombre. À la fin de la Seconde Guerre

« Pour combattre un ennemi qui se trouve dans la pièce à côté, avoir une force aérienne indépendante n'a aucun sens. »

En 2011, l'US Air Force, de très loin la première puissance aérienne mondiale, aligne 230 transports C-17 Globemaster III (en haut) et 168 chasseurs F-22 (ci-contre). Le premier coûte 191 millions de dollars pièce, le second, 150 millions. L'équivalent de 170 chasseurs de 1944...



mondiale, la Navy possédait une centaine de porte-avions. Il lui en reste onze et personne ne dépassera jamais plus ce nombre. La deuxième puissance aéronavale qui vient derrière est la France, dont l'unique *Charles de Gaulle* ne navigue que les deux tiers du temps. Et voilà... c'est la fin. ■

LIVRES

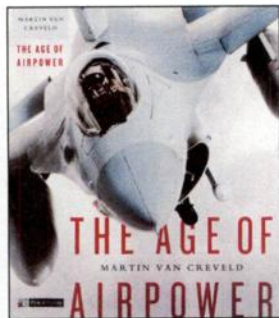


1939-1945 a marqué l'apogée de l'arme aérienne. Qui n'a fait que décliner depuis, selon Martin van Creveld. Et l'aéronavale (ici un Grumman TBF Avenger de l'US Navy dans le Pacifique) plus vite que les autres armes.

The Age of Airpower

Martin van Creveld
Public Affairs, 500 p., 25 €. Également disponible en version électronique. *Grandeur et décadence...* Tel était le titre originel (lire notre entretien p. 98) prévu par l'historien israélien Martin van Creveld, sans doute le meilleur analyste mondial des liens entre armée et technologie. Mais en vérité, c'est bien plutôt de décadence que traite ce nouveau monument consacré tout entier au pilonnage méthodique du mythe de la puissance aérienne. Fresque historique et essai polémique tout à la fois, le livre démarre opportunément en Libye, premier combat de l'aviation, première démonstration de ses piteuses performances face à un adversaire qui refuse le jeu de la bataille conventionnelle. Puis Martin van Creveld déroule son tapis de bombes. Oui, l'avion a joué un rôle capital dans les deux conflits mondiaux. Mais, jamais, jamais, il n'a remporté à lui seul une guerre, n'en

déplaie à ses prophètes d'apocalypse, Douhet, Trenchard et autres Mitchell. Pis: depuis 1945, la puissance aérienne n'a fait que décliner, affirme Martin van Creveld. Non seulement son efficacité n'a pas décollé dans le traitement des conflits non-conventionnels qui dominant notre époque



mais le prix des avions s'est envolé. De ce décalage d'altitude naît le déclin observé aujourd'hui: le ciel appartiendra désormais aux drones, qui ont su retrouver la martingale gagnante de la Seconde Guerre mondiale: simplicité d'emploi et faible coût garantissant l'omniprésence au-dessus du champ de bataille. Martin van Creveld n'exagère-t-il pas le propos? C'est vrai

que le trait frise parfois la mauvaise foi. Dans ses commentaires sur la guerre d'Algérie, par exemple, où l'hélicoptère a démontré de spectaculaires capacités antiguerilla. Comme l'opération du 1^{er} mai 2011 contre Ben Laden le démontre, la machine pilotée possède encore un avenir. Pour le reste, Martin van Creveld ne manque pas de munitions, et son ironie grinçante vise juste. Aucun mythe ne sort intact du pilonnage de faits, chiffres et témoignages qui réduisent en ruines fumantes les prétentions des aviateurs, des industriels et des politiques qui les soutiennent. Quand le bombardement se termine, les chevaliers du ciel n'ont plus qu'à remiser leurs montures au hangar. On peut le refuser, le regretter, ou tourner la page. Ce qui est certain, c'est que ce livre est aussi indispensable pour comprendre l'histoire de l'aviation qu'un GPS dans un tableau de bord: en le lisant, on sait tout de suite où l'on se trouve. ■ P.G.

Manuscrits de guerre

Julien Gracq
José Corti, 246 p., 19 €. Julien Gracq est un grand, un très grand écrivain. Mieux que personne, il a su, dans *Un balcon en forêt*, capter l'atmosphère délétère de la drôle de guerre. Ce nouvel ouvrage amalgame deux cahiers légués par l'auteur à la BNF: un récit (sans titre), fiction assez bien ficelée mais sans originalité excessive, et

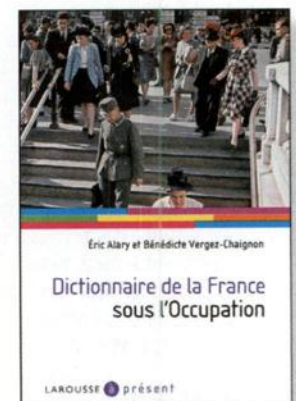


les *Souvenirs de guerre* du lieutenant Poirier (le vrai nom de Gracq). Ces derniers narrent l'errance, du 10 mai au 2 juin, d'une section de 23 fantassins entre les bouches de l'Escaut et le camp retranché de Dunkerque. On tourne en rond, on ne se bat presque jamais, on s'alcoolise dès qu'on le peut et, pour finir, on se constitue prisonnier. La patte de l'écrivain en moins, c'est du lu et relu cent fois. C'est tellement caricatural qu'on en vient à se poser la question de la mémoire. Comment est-il possible que le lieutenant Poirier, placé où il était, n'ait rien perçu des combats acharnés menés autour de Dunkerque, notamment par la 68^e DI et la 12^e DIM? Car, à force de lire des descriptions de colonnes en retraite et de fuyards en maraude, on en vient à se demander pourquoi les Allemands sont arrivés à Dunkerque le 4 juin

et pas une semaine avant. La réponse se trouve peut-être dans la date de rédaction de ces souvenirs, à la fin 1941, si l'on en croit l'avant-propos. On peut alors se demander si le pessimisme de Gracq, accentué par plus d'un an de captivité et par la triste réalité de l'Occupation, n'a pas jeté sur ces derniers jours du groupe d'armées n° 1 un voile d'une noirceur excessive. ■ J.L.

Dictionnaire de la France sous l'Occupation

Éric Alary et Bénédicte Vergez-Chaignon
Larousse, 448 p., 26 €. Un travail destiné à un grand public, mais qui pêche dès qu'il s'agit de parler de la chose militaire. Il est notamment regrettable d'écrire que la campagne de France a tué 27 000 soldats français, alors qu'il s'agit de plus de 90 000 victimes militaires. L'aspect économique — essentiel pour l'Allemagne nazie — n'a pas non plus la place qu'il mérite. Le problème avec les dictionnaires, c'est que,



nous privant de la saveur de la narration, on attend qu'ils se rattrapent par l'exhaustivité et la clarté du propos. La première, vu l'immensité du sujet, est impossible à approcher sous ce format. La seconde, en revanche, est au rendez-vous,

IR A JOUER

ce qui fait de l'ouvrage une honnête entrée en matière. ■ J.L.

L'Art de la guerre

Nicolas Machiavel
Tempus, Perrin, 312 p., 8 €. Dans leur collection de poche, les éditions Perrin viennent de rééditer *L'Art de la guerre* de Machiavel. Après *Le Prince*, il s'agit de l'œuvre la plus connue du célèbre penseur

L'art de la guerre
Nicolas Machiavel



politique florentin de la Renaissance. En réalité, le titre est trompeur, puisqu'il ne s'agit pas tant d'un manuel expliquant comment faire la guerre (les réflexions tactiques de l'auteur, si elles ne sont pas sans intérêt, constituent surtout un exposé de ce que devrait être l'armée idéale), mais bien pourquoi la faire, dans quels buts un pouvoir politique doit se lancer dans une entreprise guerrière, quelle est l'utilité politique d'une telle action. À ce titre, les réflexions de Machiavel nous sont toujours d'un immense profit. ■ L.H.

La Bataille de Dunkerque, 26 mai - 4 juin 1940

Dominique Lormier
Tallandier, 200 p., 16,90 €. Ce livre est un petit événement historiographique à lui tout seul. Il y avait en effet plus de quarante ans qu'aucune étude historique sérieuse

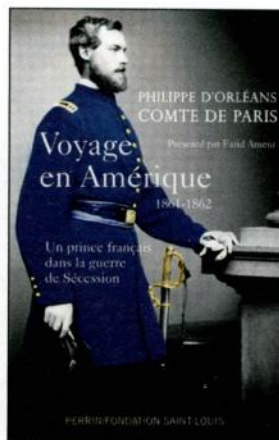
n'avait porté sur cet épisode de la guerre. En se fondant notamment sur des archives et des témoignages inédits, l'auteur nous propose une relecture fort novatrice non seulement de l'opération Dynamo en tant que telle, mais aussi et surtout des héroïques combats retardateurs menés par les troupes françaises dans les faubourgs de la ville pour permettre le rembarquement des Britanniques et d'autres Français. Cet aspect de la bataille de Dunkerque restait assez peu connu, et il méritait donc d'être raconté, ne serait-ce que



parce qu'il constitue un élément supplémentaire en faveur de la réhabilitation de la réelle combativité des soldats français en ce funeste printemps 1940. ■ L.H.

Voyage en Amérique 1861-1862 - Un prince français dans la guerre de Sécession

Philippe d'Orléans
Perrin/Fondation Saint-Louis, 655 p., 25 €. C'est un récit à la première personne de Philippe d'Orléans, comte de Paris, qui s'engage dans l'armée nordiste, en compagnie de son frère, pour devenir pendant quelques mois des aides de camp du général McClellan. Après une



longue et fort bienvenue présentation rédigée par Farid Aneur, on découvre la guerre civile américaine sous un jour auquel nous ne sommes guère habitués, car, même si l'auteur est « embedded », comme on dirait aujourd'hui, il n'en reste pas moins un étranger dans un pays et une armée qu'il aime mais qui ne sont pas les siens. Un point de vue extérieur qui n'est pas sans rappeler celui de Tocqueville, quelques décennies plus tôt, sans l'ambition philosophique de ce dernier, il est vrai. ■ L.H.



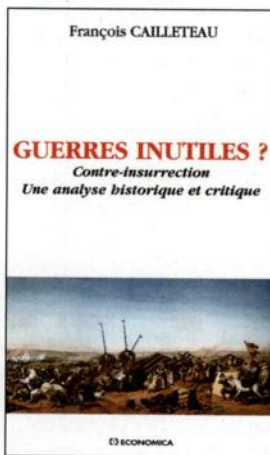
« Nous avons combattu pour Hitler »
Philippe Carrard
Armand Colin, 320 p., 23,90 €.

C'est un ouvrage fascinant. L'auteur se penche ici en historien sur ces Français et ces Belges qui se sont engagés dans les armées nazies pendant

la Seconde Guerre mondiale et nous livre une véritable étude d'histoire culturelle et d'ethnologie, tout à la fois. Fondant son analyse sur les écrits, mémoires et récits rédigés par ces hommes après leur aventure, il tente de comprendre leurs motivations profondes, ou secrètes et expose les haines inextinguibles qui n'ont jamais cessé de les animer. ■ L.H.

Guerres inutiles ? Contre-insurrection Une analyse historique et critique

François Cailleteau
Economica, 144 p., 19 €. Cet ouvrage est d'une actualité brûlante. En se fondant sur l'étude de cas historiques choisis dans l'histoire mondiale depuis la Révolution



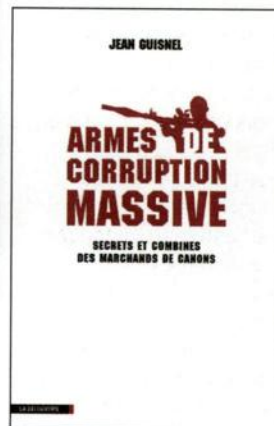
française (de la Vendée à l'URSS en Afghanistan, en passant par l'Afrique du Nord, l'Indochine, la Malaisie, le Viêt Nam, le Rif, etc.), l'auteur vise à tirer les leçons de l'histoire et à proposer des outils de réflexion pour penser les conflits asymétriques contemporains (Irak et Afghanistan, notamment). Et déterminer les conditions permettant de prédire, avant d'engager une armée contre une insurrection, si cette dernière a des chances raisonnables d'être

vaincue. Les conclusions auxquelles il parvient sont bien pessimistes... On peut être d'accord ou pas avec lui, mais il n'en reste pas moins qu'il y a là de la matière pour tenter d'élaborer de véritables stratégies (ce dont on semble tragiquement manquer), ou, à tout le moins, pour que les citoyens que nous sommes puissions réfléchir intelligemment. ■ L.H.

Armes de corruption massive, secrets et combinés des marchands de canons

Jean Guisnel
La Découverte, 272 p., 22 €.

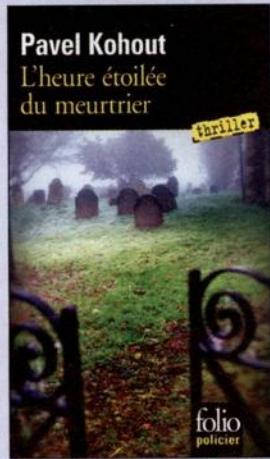
L'histoire militaire s'intéresse d'abord à ceux qui utilisent les canons, parfois à ceux qui les font. Jamais à ceux qui les vendent. Lacune réparée par le nouveau livre de Jean Guisnel, journaliste à *Libération*, puis au *Point* où il couvre depuis 1973



le domaine militaire. Si l'essentiel de son ouvrage porte naturellement sur une période très récente, Guisnel éclaire longuement et avec luxe de détails les coulisses de l'après-guerre, l'âge d'or des Sam Cummings, Adnan Kashoggi, Akram Ojeh et des fabuleux contrats saoudiens. Avant de dérouler un polar des mille et une nuits

LE COIN DES POLARS

L'Heure étoilée du meurtrier



est aussi un portrait d'un moment que le public français connaît peu. Notamment l'entrée de l'armée Vlassov — armée russe anticommuniste qui combat aux côtés des Allemands — dans Prague ou la prise de la ville par les résistants tchèques et le basculement du pouvoir dans les mains des communistes peu avant l'arrivée de l'Armée rouge. ■ S.D.

La Cote 512



sur le compte des combats si Célestin Louise n'avait pas vu que la balle avait atteint le jeune homme dans le dos. L'enquête va le mener de Verdun à Paris, puis en Bretagne au milieu d'une terrible histoire de famille. Au-delà de l'enquête, Thierry Bourcy, qui commence une série avec ce détective, décrit formidablement bien l'ambiance et la psychologie des combattants français dans leur vie quotidienne aussi bien que dans les moments de trouille qui précèdent l'assaut et la mort. ■ S.D.

Pavel Kohout
Gallimard, 540 p., 7,80 €.
Un tueur sadique s'attaque à la veuve d'un général allemand à Prague en mars 1945. L'inspecteur Morava se retrouve associé à Erwin Buback de la Gestapo. La traque du tueur psychopathe débute alors que l'armée allemande fait face à l'inéluctable défaite et que chacun, malgré la guerre, doit continuer à vivre. Ce livre envoûtant

Thierry Bourcy
Gallimard, 253 p., 6,20 €.
L'inspecteur Célestin Louise aurait pu rester à Paris et continuer son travail à la préfecture de police. Il choisit de partir dès le début de la guerre de 1914 et se retrouve en novembre à Verdun en première ligne. Lors d'un assaut, son lieutenant tombe à côté de lui. Ce serait un mort de plus à mettre

où calife, voleurs et marchands négocient leur pourcentage d'argent public au Ritz en se repassant les petites sœurs de Shéhérazade. Sauf que tout est réel, bien entendu. On a beau s'y attendre, le monde cynique et corrompu dont Guisnel entrouvre les portes dépasse l'entendement. Le volume des transactions donne le tournis : 43 milliards de livres pour les Tornado du fameux contrat Al-Yamamah (« la colombe » : pauvre zoziau...), signé en 1986 entre Saoudiens et Britanniques, des commissions atteignant 30 %. La plupart du temps, tout se passe en silence, dans les bureaux feutrés des banquiers ou les suites de luxe. Mais quand les affaires tournent mal, comme pour les frégates de Taiwan, les 40 voleurs sortent le couteau et les intermédiaires compromis se mettent à pleuvoir des fenêtres. Édifiant, terrifiant... Et évidemment passionnant. ■ P.G.

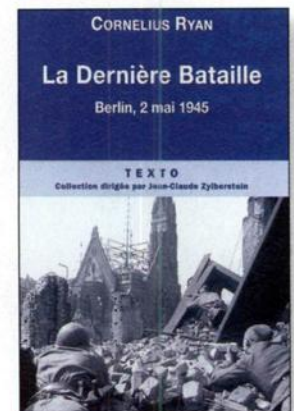
Histoire des mercenaires

Walter Bruyère-Ostells
Tallandier, 270 p., 19,80 €.
Pourquoi appelle-t-on les mercenaires les « Affreux » ? Vous le saurez en lisant le livre de Walter Bruyère-Ostells, historien et maître de conférences à Sciences Po Aix. À ceux qui seront surpris de retrouver Garibaldi et le prince de Condé en compagnie de Bob Denard et de Roger Trinquier, un mot d'avertissement : par « mercenaire », l'auteur entend, au sens large, tous les soldats qui combattent pour un autre pays que le leur. Très complet, le livre fait le tour de la question (abordée seulement depuis la Révolution, toutefois, même si les prédécesseurs sont cités en introduction), depuis les « Oies sauvages » irlandaises aux SMP (sociétés militaires privées), qui exercent leurs talents bien payés dans tous les pays en guerre. On apprend énormément

au fil des pages, sur l'ampleur et l'importance du phénomène. Dans la colonisation africaine, par exemple, ou sur l'Espagne, où s'affrontent dès Napoléon de véritables « brigades

internationales » dont on retrouvera un équivalent en 1936 du côté franquiste, ce qui est peu connu. Un reproche toutefois : si l'ouvrage est complet et pose les bonnes questions (notamment sur l'évident rôle de va-t-en-guerre que jouent les SMP, qui doivent leur business à la guerre), il évoque trop rarement cet aspect clé du problème : l'argent. ■ P.G.

NOUS AVONS ÉGALEMENT REÇU



La Dernière Bataille

Cornelius Ryan
Tallandier, 490 p., 10 €.
Réédition d'un ouvrage célébrissime paru en 1966 et dont Darryl F. Zanuck a tiré son film *Le Jour le plus long*. La lecture reste agréable mais, du point de vue militaire, l'ouvrage est complètement dépassé.

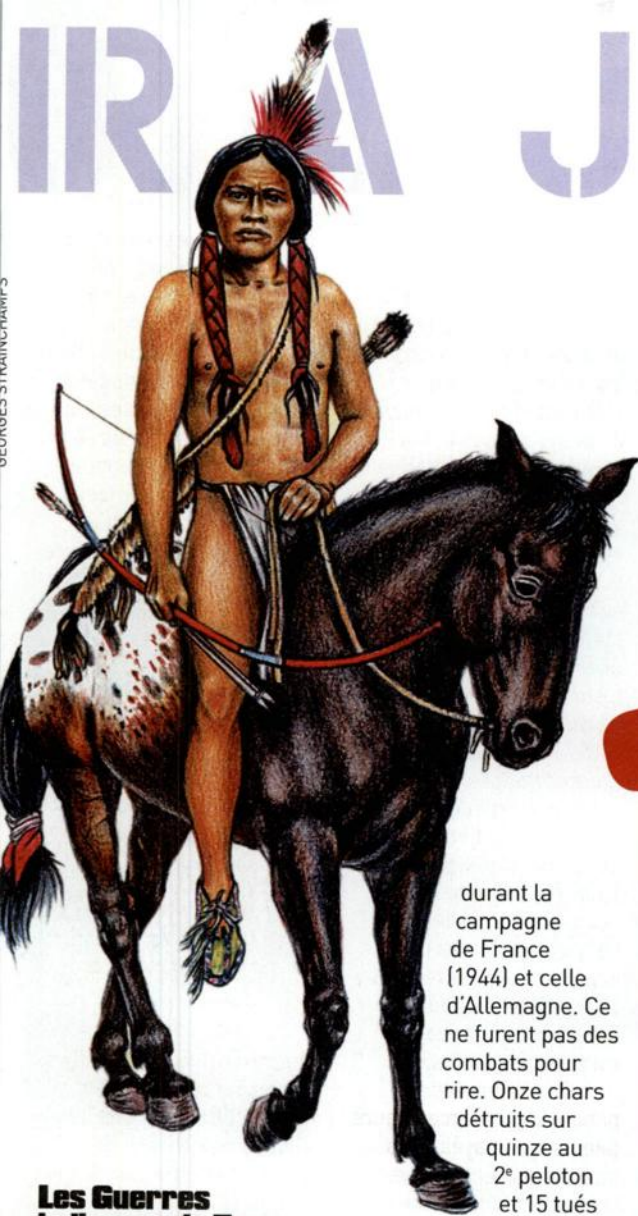
Les mercenaires ont joué un rôle essentiel dans les conflits du XX^e siècle où les grandes puissances refusent de s'investir officiellement. Comme au Nicaragua en 1986, où opérait ce « contra » payé par la CIA pour lutter contre le régime communiste.



CORBIS

IR A JOUER

DEONCES STRAINCHAMPS

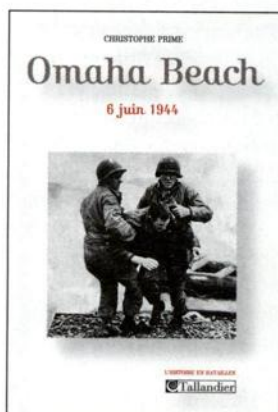


Les Guerres indiennes du Texas et du Nouveau-Mexique

Serge Noirsain
Economica, 144 p., 19 €. Un ouvrage court mais très intéressant sur la véritable épuration ethnique dont ont été victimes les Indiens de cette région des États-Unis : Comanches, Apaches, Kiowas. Loin des clichés, l'auteur livre des réflexions nouvelles, notamment sur l'adaptation de ces hommes du néolithique aux armes à feu.

Chars souvenirs

Alain de Boisboissel
Economica, 128 p., 19 €. Ce petit livre se dévore car il respire la vie réelle d'un jeune chef de char engagé à 17 ans, l'auteur lui-même, et qui relate les combats de son escadron (5^e chasseur d'Afrique)



Omaha Beach, 6 juin 1944

Christophe Prime
L'histoire en bataille, Tallandier, 200 p., 16,90 €. Un guide concis du débarquement sur la plage la plus disputée et la plus sanglante du D-Day. Les plans et cartes sont une excellente idée, mais le côté allemand est pratiquement ignoré

durant la campagne de France (1944) et celle d'Allemagne. Ce ne furent pas des combats pour rire. Onze chars détruits sur quinze au 2^e peloton et 15 tués sur 25...

et la bibliographie, largement périmée, est indigente.

Les Sentinelles, chapitre troisième

Xavier Dorison, Enrique Breccia
Delcourt, 64 p., 14,95 €. La Première Guerre mondiale, depuis les chefs-d'œuvre de Tardi, est devenue un front majeur pour la BD. Dans ce troisième volume, les

Sentinelles, superhéros malgré eux, affrontent un surhomme allemand dans la boue et les gaz d'Ypres, en 1915. Étonnant autant que détonnant.

Carnets de l'interprète de guerre

Elena Rjevskaja
Christian Bourgois Éditeur, 430 p., 23 €. Le témoignage d'une femme interprète de

l'Armée rouge qui rencontra la célébrité dans les années 1960 parce qu'elle eut à connaître des derniers jours d'Hitler. Elle fut une des premières à disposer d'éléments précis sur son suicide, et suivit notamment le processus d'identification des restes. Rjevskaja fut ensuite témoin des escamotages et manipulations ordonnés par Staline. ■

LE BLOG



Nom :
Theatrum Belli.

Devise : Il y aura toujours un champ de bataille.

Création :
Mars 2006.

Distinctions : 14^e dans la rubrique « Internationale » du classement Wikio en mars 2010 et demi-finaliste des Golden Blog Awards Paris 2010.

Animation : Stéphane Gaudin. 42 ans, tourangeau. Service militaire dans l'armée de l'air en 1990-1991, puis maréchal des logis de réserve dans la cavalerie.

Profession : Veille dans le secteur mutualiste. « J'anime seul le blog à 95 %. Pour le reste, je m'appuie sur un réseau d'amis enseignants, étudiants, linguistes. »

Objectifs du blog : Parler du phénomène guerre à travers l'histoire et l'actualité ; participer au rayonnement des armées françaises sur le Net et former une pièce du lien

armée-nation ; fournir rapidement de l'info « défense » fraîche par agrégation de contenus venus de tous horizons.

Fréquentation : 1 million de visites en 2010. Doublement attendu en 2011.

Profil de la fréquentation : Forte représentation de la communauté militaire, toutes armées confondues.

Volume d'informations : 4 600 notes, 800 documentaires vidéo, 6 000 photos, 200 documents lisibles directement en ligne.

Particularités : Mise en ligne gratuite de documents (rapports, études, revues) via la plate-forme Calaméo, galerie de plus de 1000 photos de militaires français en Opex sur la plateforme Flickr, des documents sonores. À souligner, la présence de plusieurs notes concernant les travaux du colonel Michel Goya. Participation à la journée « Découverte Marine » à bord du BPC *Mistral* en mars 2010. Créateur en septembre 2010 du nouveau site des Anciens de la division Daguet (amicale-daguet.com). Partenaire du CESM (Centre d'études supérieures de la marine).

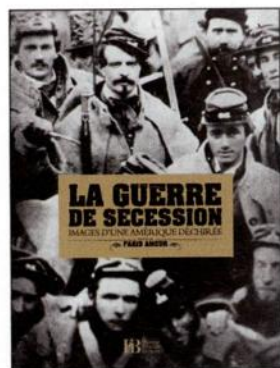
Contact : contact@theatrum-belli.com

tambour
ckson du
régiment des
upes de couleur,
1863. 100 000
neurs auraient
rté l'uniforme
rant la guerre
Sécession.



AKG-IMAGES

NOS COLLABORATEURS ONT ÉCRIT



La guerre de Sécession, images d'une Amérique déchirée

Farid Ameur

François Bourin Éditeur, 2011, 196 p., 34 €.

Des centaines d'images noir et blanc de grande qualité. Certaines, à la limite du soutenable, rappellent à quel point ce conflit fut un massacre annonçant les tranchées de la Somme et de l'Yser. Cette somme iconographique

s'accompagne d'un texte intelligent et sobre d'un spécialiste de l'Amérique au XIX^e siècle. Un beau livre.

Le Chaudron de Tcherkassy-Korsun et la bataille pour le Dniepr (septembre 1943-février 1944)

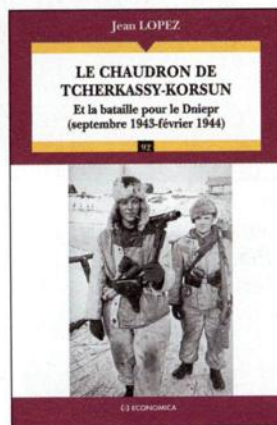
Jean Lopez
Economica, 2011, 464 p., 29 €.

Grandeur et misère de l'Armée rouge – Témoignages inédits 1941-1945

Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri
Seuil, 2011, 384 p., 21 €.

Décidément, notre rédacteur en chef, Jean Lopez, est un historien prolifique ! Il vient de faire paraître deux ouvrages, qui s'ajoutent aux trois précédents, consacrés aux batailles de Koursk, Stalingrad et Berlin. Le premier, *Le Chaudron de Tcherkassy-Korsun*

et la bataille pour le Dniepr, sort comme les autres dans la collection Campagnes & Stratégies des éditions Economica. L'auteur y analyse avec force détails la campagne menée par les Soviétiques pour franchir le Dniepr, au tournant des années 1943 et 1944, et achever de repousser les Allemands hors du territoire de l'URSS. Au passage, le brillant von Manstein ne pourra éviter la défaite face à Koniev et Vatoutine, ni son limogeage par Hitler. Or, cette campagne, pas forcément très connue en dehors du cercle des spécialistes,



fut constituée d'un ensemble d'opérations passionnantes car complexes et parfois même très originales, notamment avec l'emploi — désastreux — de parachutistes de l'Armée rouge. Comme à l'habitude désormais avec les ouvrages de Jean Lopez, l'ensemble de l'analyse est toujours soigneusement replacé dans son contexte politique, stratégique et militaire global (À quelle étape de la guerre nous situons-nous ? Quel est l'état des forces en présence ? etc.). Quant à la séquence des opérations elles-mêmes, son récit est systématiquement émaillé de considérations théoriques et techniques sur les doctrines, les armements et les qualités

(ou les défauts) des troupes. Ajoutons à cela que le style de l'auteur est non seulement très prenant et fort agréable à lire, mais qu'il apporte une véritable intelligence de la dynamique des combats à travers son rythme ou son choix des verbes. Chaque nouvelle étude étant meilleure que la précédente, on attend la suivante avec impatience. Méthodiquement, une véritable œuvre historique est en train de s'élaborer sous nos yeux, avec laquelle Jean Lopez s'impose comme le meilleur spécialiste français de la guerre germano-soviétique. À suivre, donc...

Le second ouvrage, écrit à quatre mains avec Lasha Otkhmezuri, *Grandeur et misère de l'Armée rouge – Témoignages inédits 1941-1945*, est publié aux éditions du Seuil. Là, il s'agit d'un tout autre registre, puisque, comme l'indique le sous-titre, nous sommes en présence de souvenirs d'acteurs soviétiques de la Grande Guerre patriotique, rassemblés, traduits, annotés et présentés par nos deux auteurs/intervieweurs. Bien entendu, les savantes analyses tactiques ou opératives ne sont pas de mise ici, mais plutôt la réalité brute de la guerre, de ses horreurs et de ses tragédies, de la vie quotidienne dans l'Armée rouge, parfois sordide, parfois glorieuse, mais presque toujours d'une dureté inimaginable. Douze témoignages sont rassemblés dans ce recueil (dont celui d'Elena Bonner, la veuve du célèbre physicien dissident Sakharov, et qui fit la guerre comme infirmière dans une unité poignants les uns que les

autres, et si représentatifs de la triple tragédie de la guerre, de l'occupation nazie et du stalinisme vécue par les peuples de la défunte Union soviétique... Ici, pas de trace de cet héroïsme aussi théâtral que romanesque produit en quantités industrielles pendant près de cinq décennies par la littérature et la propagande soviétiques, mais un

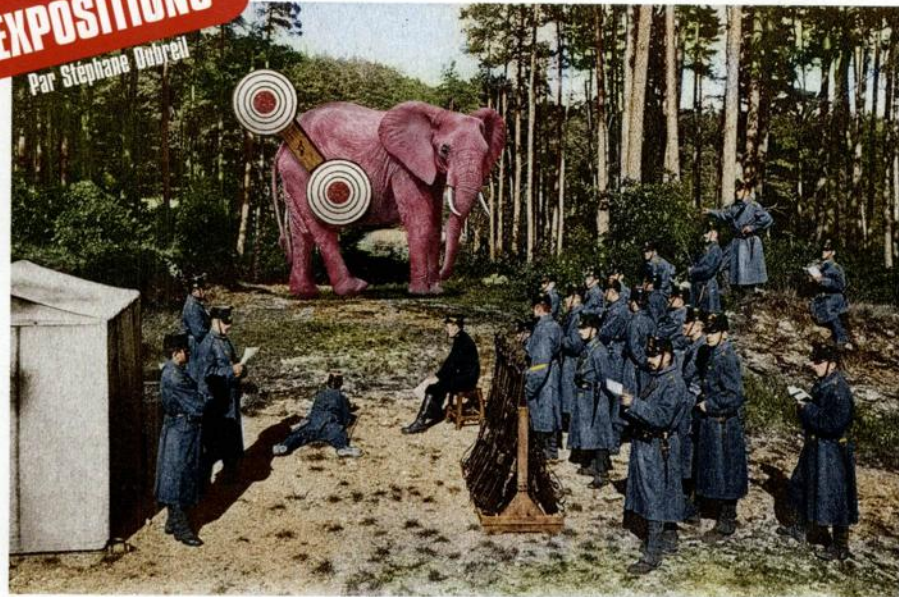


héroïsme bien plus réel, s'il n'est pas spectaculaire. Celui d'hommes et de femmes confrontés quotidiennement à des souffrances qu'un Occidental peine à se représenter. On y trouve des témoignages que cette même propagande a soigneusement occultés, comme ceux de collaborateurs des nazis, ou bien des récits des crimes et des viols commis par les soldats de l'Armée rouge, de l'alcoolisme généralisé, de la brutalité de l'encadrement et de la discipline. Tout cela est en outre terriblement utile, y compris pour le spécialiste d'histoire militaire « pure », car, du même coup, la réalité des engagements tactiques apparaît sous un jour radicalement nouveau. Une lecture absolument indispensable à quiconque veut commencer à saisir l'ampleur de ce qui restera l'un des plus grands drames de l'histoire de l'humanité. ■

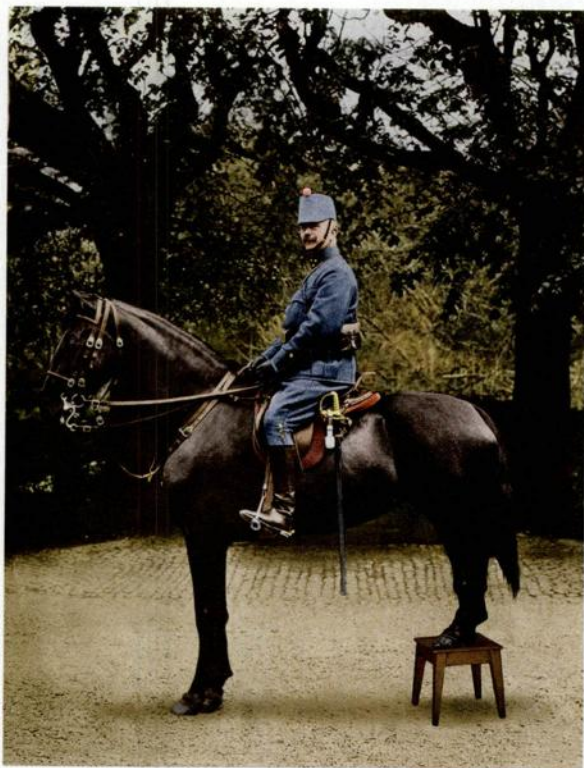
IR A JOUER

EXPOSITIONS

Par Stéphane Dubreil



Exercice de simulation de tir en conditions réelles.



Cavalierie de descente.

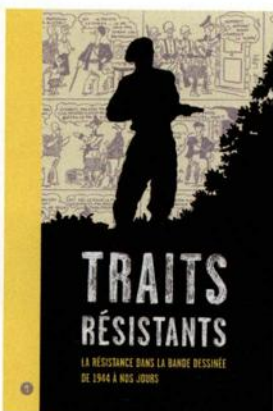
De l'humour sous l'uniforme

Plonck et Replonck sont maintenant bien connus des amateurs d'art drôle et profond. Leur travail consiste à détourner des cartes postales anciennes en changeant la légende et en ajoutant un élément incongru qui vient troubler un peu plus le regard. Leurs victimes favorites sont les lieux

communs et les faux semblants. C'est donc tout naturellement qu'ils se sont penchés sur la culture militaire pour réaliser une série absolument hilarante de cartes postales imaginaires. L'occasion est belle de découvrir enfin qui sont le général d'opérette et la sentinelle oubliée, ou d'admirer l'ingéniosité des vétérinaires du Royaume des Plonckeries

puisque ce sont les seuls à avoir résolu les soucis posés à la cavalerie par les montées et les descentes. L'exposition a lieu en Suisse dans un très sérieux musée militaire qui ne manque pas d'humour. ■

« **Plonck et Replonck : Féeries militaires** », au musée militaire du château de Colombier, rue du Château, 2013 Colombier - Suisse. Jusqu'au 28 août 2011. Tél. +41 32 889 54 99. Site: www.chateau-de-colombier-ne.ch



La BD et le mythe de l'armée des ombres

Fruit du travail commun du Centre d'histoire de la Résistance et de la déportation et du Musée de la Résistance nationale, « Traits résistants »



Les joies du jardinage dans la paix d'une retraite bien méritée.



Transmission : avantages et inconvénients du pigeon gros porteur.

montre que la bande dessinée a été un vecteur important et populaire de l'image du résistant. Dès 1944, des planches sont dessinées puis publiées dans la presse clandestine : elles font la nique aux planches officielles éditées par Vichy. La fin de la guerre va voir fleurir toute une série de périodiques, souvent communistes, destinés à la jeunesse et qui mettent en scène la geste du mouvement clandestin : *Coq Hardi*, *Rudex*, *Vaillant*, *Tintin*, *OK!* font revivre les grandes heures de la guerre intérieure et la vaillance des combattants de l'ombre. Ces planches servent aussi à raconter des histoires édifiantes comme celles de Guy Môquet ou du colonel Fabien. Le travail de fourmi des concepteurs de l'exposition permet aussi de remettre en lumière des dessinateurs et des scénaristes importants

et un peu oubliés comme René Brantonne, Rémy Boulrès, Jacques Dumas, Edmond-François Calvo ou Roger Lecureux, le créateur de Rahan. ■

« **Traits résistants. La Résistance dans la bande dessinée, de 1944 à nos jours** », au Centre d'histoire de la Résistance et de la déportation à Lyon, jusqu'au 18 sept. 2011.

Livre de l'exposition édité chez Libel (19€). Site: www.chrd.lyon.fr/chrd/



DESSIN TIRÉ DE « LA BÊTE EST MORTE », EDMOND-FRANÇOIS CALVO ET VICTOR DANCETTE, 1944.

FILMS/DVD
Par Pierre Grumberg



L'Aigle de la neuvième légion

Kevin MacDonald

Avec Channing Tatum, Jamie Bell, Tahar Rahim.

Un centurion romain se met en tête de récupérer l'aigle perdue par son papa, commandant d'une légion disparue dans les landes écossaises... Si vous aviez échappé au médiocre *Centurion* (voir G&H n° 7), ce film sur un thème similaire est d'un peu meilleure facture. Par le côté mili, tout d'abord : le camp romain bénéficie bien des 25 millions de dollars investis et on a droit à une « tortue » convaincante. Les scènes de combat évitent les flots de sang, c'est toujours ça, et la promenade bucolique dans les *highlands* ne manque pas de grandeur. Pourtant, le film ne fonctionne guère... Est-ce

parce que l'enjeu de cette quête à la recherche de l'honneur paternel perdu ne nous touche pas ? À cause de la fin, prévisible à souhait ? Parce que l'amitié entre le Romain et son esclave cette n'est pas crédible ? Tahar Rahim, l'extraordinaire Prophète de Jacques Audiard, ici en jeune guerrier picte, a l'air de se demander ce qu'il fait peint en bleu au milieu des brumes et, très franchement, nous aussi. Il est grand temps de s'intéresser à d'autres légions. ■

Generation Kill

David Simon et Ed Burns

HBO, nov. 2010. Coffret trois DVD (VOST/VF), 30 €.

Tribulations à peine scénarisées du premier bataillon de reconnaissance des marines (*First Reconnaissance Battalion*), jeté sur les routes d'Irak en 2003, *Generation Kill* retranscrit en sept épisodes denses et prenants les mémoires d'Evan Wright, journaliste à *Rolling Stone* « embarqué » dans l'unité. Comme *Band of Brothers* et *The Pacific* dont elle est la suite logique, cette mini-série ouvre une fenêtre sur ce qu'est une invasion (réponse : c'est abject), comment vivent

les hommes au combat, leurs manies, leurs misères, leurs travers, leurs heures de gloire et leurs erreurs, leur jargon particulièrement fleuri (à ce titre, la VO est indispensable). Mais il y a plus. *Generation Kill* travaille en profondeur la psyché des personnages, seconds rôles compris, qui gagnent ici encore en épaisseur et en force. Superbement écrit par des ex-scénaristes de la série *The Wire* (*Sur écoute*), chaque épisode est un tour de magie, où l'on passe du rire à l'émotion (et vice-versa) en quelques secondes. Impossible de lâcher la télécommande, l'envie de voir la suite est irrésistible. Et quand c'est fini, on se rue sur Wiki pour savoir ce qu'« ils » sont devenus (mention et respect au lieutenant Nathaniel Fick et au sergent Brad Colbert). Magistral et indispensable dans toute vidéothèque qui se respecte. ■

Escadrons de la mort, l'école française

Marie-Monique Robin

DVD Arte Éditions, sortie : 28 juin 2011, 15 €.

En Algérie, les Français ont appris à mener une lutte efficace (à défaut d'être victorieuse) contre un mouvement insurrectionnel, expérimentant

et appliquant tortures, disparitions et exécutions sommaires. C'est un fait. Ce qu'on sait moins, c'est que ce « savoir-faire » a été largement exporté outre-Atlantique, avant même la fin de la guerre. Réalisé en 2003 par Marie-Monique Robin mais seulement accessible aujourd'hui en DVD, *Escadrons de la mort, l'école française* raconte de façon méthodique, documentée, implacable, à quel point l'expertise française a joué un rôle capital dans la neutralisation de la gauche en Amérique du Sud (mais aussi au Viêt Nam). Et pas question de le contester : ce sont les acteurs eux-mêmes — les Lacheroy, Aussaresses, Bigeard côté français, et les Bignone, Contreras côté sud-américain — qui témoignent et racontent. Ce que fut cet enseignement, ce film indispensable vous l'expliquera. Comme le glisse avec un petit sourire glaçant l'ex-général argentin Lopez-Aufranc, directeur d'un cours antisubversion à Buenos Aires, « Avec le sang, on apprend beaucoup ! » À noter, ce film a joué un rôle majeur dans les poursuites contre les tortionnaires argentins, dont plusieurs vont terminer leur retraite sous les verrous. ■

Mystères d'archives/ Saison 2

Arte Éd., juin 2011, 30 €.

Cette deuxième livraison des *Mystères d'archives* d'Arte, images et documents filmés inédits, contient quelques perles qui concernent l'histoire militaire : JFK à Berlin en 1963, la chute de Saigon en 1975, les Khmers rouges en 1978. À suivre également à la télé le samedi à 18 heures du 25 juin au 27 août 2011.

Le Procès Barbie

Coffret six DVD Arte Éd./INA, avril 2011, 50 €.

L'historienne et journaliste Dominique Missika a monté les temps forts des 37 jours du procès Barbie en 1987. Indispensable pour comprendre les mécanismes de la répression de la Résistance et de la traque des Juifs par les policiers SS du Sipo-SD.



Into the Fire

John H. Lee

DVD VOST/VF, avril 2011, 15 €.

Un groupe de 71 étudiants sud-coréens se trouve embarqué dans la lutte contre l'invasion du Nord en 1950. Le sujet est intéressant et la mise en scène dispose de gros moyens. Mais le réalisateur a chaussé des chenilles de T-34 et l'affaire sombre dans le guignol puis dans l'ennui. ■

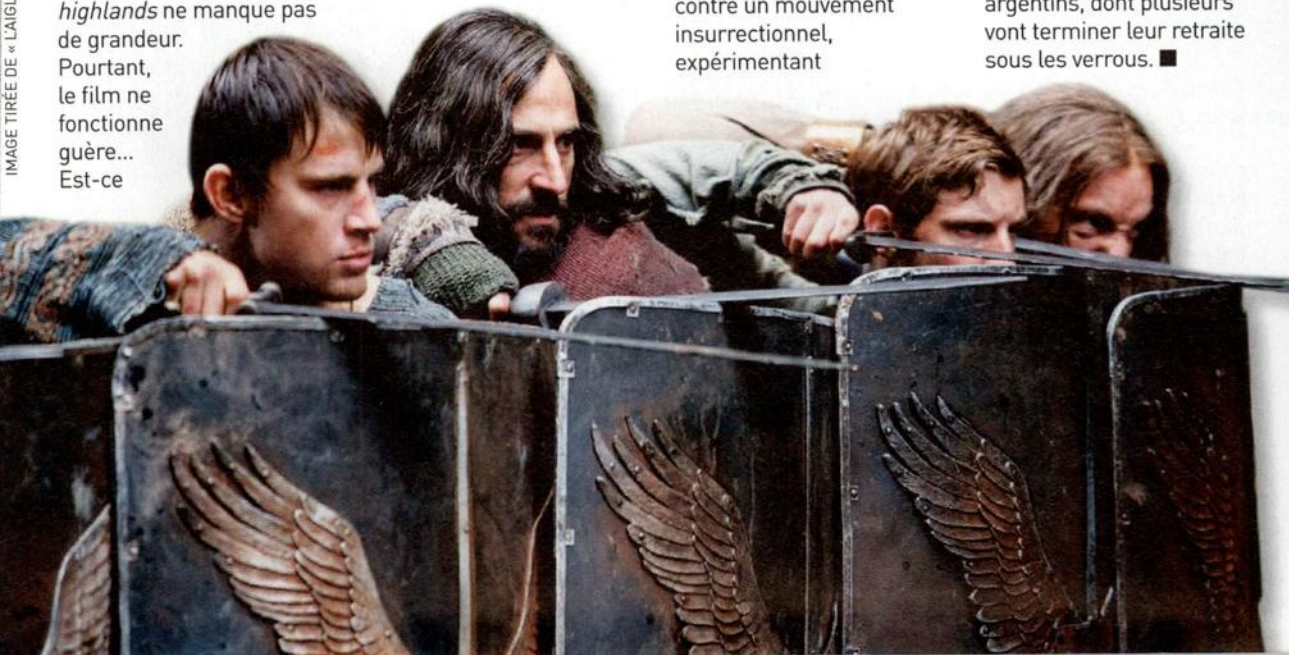


IMAGE TIRÉE DE « L'AIGLE DE LA NEUVIÈME LÉGION » / METROPOLITAN FILM EXPORT

IR A JOUER

JEUX VIDÉO

Par Nicolas Gavet



A Game of Thrones : Genesis

Support : PC

Éditeur : Focus Home Interactive

On doit à l'écrivain américain George Raymond Richard Martin de nombreux ouvrages de science-fiction et de fantasy. En 1996, il signe l'un de ses plus célèbres romans, *A Song of Ice and Fire*, ou *Le Trône de Fer* dans sa version française. Et c'est ce roman qui est aujourd'hui adapté en jeu vidéo par le studio Cyanide. Dans ce jeu de stratégie et de gestion, et sous les conseils avisés de l'auteur lui-même, c'est toute la genèse de la grande saga du Trône de Fer que le joueur vit à travers plus

de mille ans d'histoire, depuis l'arrivée de Nyméria sur les terres du royaume de Dorne, jusqu'à l'éveil des « Autres » au-delà du Mur. Les connaisseurs apprécieront ! S'il est possible d'opter pour une approche militaire classique et assiéger vos adversaires comme il se doit, il est tout aussi efficace de les étouffer dans une guerre économique ou encore de faire usage de ruse et de diplomatie pour les écraser politiquement ! Un grand jeu de stratégie rime rarement avec force brutale. À cet égard, trahison, fourberie et coups bas sont de la partie... Mais, pour accéder au très convoité Trône de Fer, il faudra

remporter suffisamment de Prestige pour la Maison que vous représentez. Pour cela, différentes options sont proposées : amasser de la richesse, construire des alliances ou encore massacrer votre adversaire ! À l'inverse, certaines actions peuvent vous mener à perdre des points de Prestige. Par exemple, il n'est pas recommandé d'assiéger un château ou une cité adverse en temps de paix. *A Game of Thrones : Genesis* s'illustre aussi en multijoueur. Jusqu'à huit adversaires peuvent ainsi s'affronter lors de parties intenses pour revendiquer le Trône de Fer... De sévères batailles rangées sont au rendez-vous ! ■



A VOIR A JOUER



Donjons sans dragons

C'est à l'automne 2011 qu'est attendu le troisième épisode de *Stronghold*, dont le but du jeu consiste à construire et protéger votre propre forteresse des différentes attaques ennemies. À noter la présence du cycle jour-nuit qui offre de nouvelles tactiques.

Et j'ai crié Alien !

Changement radical d'ambiance avec le jeu *Anomaly Warzone Earth* attendu pour début 2012. On quitte l'univers de l'heroic fantasy pour celui de la science-fiction. Dans ce jeu, mélange d'action et de stratégie, le joueur a pour but d'éradiquer des aliens... Âmes sensibles s'abstenir.

Arthur fait son show

Prévu pour la rentrée 2011, *King Arthur II The Role Playing Game* place le joueur dans un scénario très sombre, inspiré de la légende du roi Arthur baignant dans l'univers proche des romans de J.R.R. Tolkien. Un jeu de stratégie et d'action où humains et créatures belliqueuses se livrent un âpre combat... ■

Age of Empires Online

Support : PC
Éditeur : Microsoft Game Studios

Si le principe d'*Age of Empires* reste inchangé — il s'agit à nouveau de coloniser un territoire pour faire progresser et prospérer sa colonie —, cette version est exclusivement jouable en ligne. Et donc téléchargeable gratuitement pour une quarantaine d'heures de jeu garanties ! Et pour ceux qui en veulent plus, des packs, vendus entre 5 et 20 euros, viendront



renforcer l'expérience de jeu : nouveaux équipements, inventaire étendu, modes de combats plus riches, etc., seront proposés prochainement. Prêts à passer à la caisse ? ■

Might & Magic Heroes VI

Support : PC
Éditeur : Ubisoft

Le scénario de *Might & Magic Heroes VI* se déroule quelque 400 ans avant les événements racontés



dans le précédent épisode. On suit la destinée de la dynastie du Griffon, et plus particulièrement de cinq enfants où chacun représente une faction, comme autant de races à incarner : nécromanciens, orques, cyclopes ou gobelins par exemple. Quant au principe, il reste fidèle à celui qui a fait le succès de la série : on sillonne avec son héros différentes cartes à la recherche de trésors, de pièces d'équipement, mais aussi d'adversaires à combattre. Les affrontements se font sur un échiquier où les unités prennent place et se déplacent de case en case. Une phase de jeu très tactique où il ne faut ni rester trop à l'écart de son adversaire, ni le coller de trop près, et exploiter au mieux les forces de ses troupes tout en cherchant à abuser des faiblesses de son ennemi. Une véritable partie d'échecs en quelque sorte... ■

Battlefield Play4Free

Support : PC
Éditeur : Electronic Arts
Téléchargeable sur www.battlefield.play4free.com

En 2009, Electronic Arts avait créé la sensation avec *Battlefield Heroes*, un jeu de tir décalé où les personnages étaient vus de dos et dans lequel les graphismes tenaient plus du dessin animé que du véritable jeu de guerre. Fort de ce succès (plus de 6 millions de joueurs connectés à travers le monde tout de même), le géant américain revient avec *Battlefield Play4Free*. À nouvel épisode, nouveau design. Le jeu frôle la qualité des grosses peintures du moment et offre enfin une vision à la première personne : l'action est vue par les yeux du personnage que l'on contrôle. Autre bonne nouvelle, mais ce n'est qu'une demi-surprise (son titre ne laisse planer aucun doute), le jeu est entièrement gratuit. Le modèle économique, car il y en a un, est simple : faire dépenser rapidement quelques

euros aux joueurs contre de meilleures aptitudes et un meilleur armement, gage de survie dans les parties en réseau où l'on affronte de véritables têtes brûlées. Les éditeurs, comme les banquiers, sont rarement philanthropes. ■

Supreme Ruler : Cold War

Support : PC
Éditeur : Paradox Interactive

Aujourd'hui encore, la guerre froide est une période qui continue de fasciner et qui est propice à de nombreux scénarios de jeux de stratégie. Dans *Supreme Ruler : Cold War* le joueur incarne, au choix, l'une des deux grandes puissances de l'époque, les États-Unis ou l'URSS. Diplomatie, espionnage... tous les coups sont bons pour remporter la partie et dominer son adversaire. Jouable jusqu'à 16 en réseau, toutes les nations sont disponibles dans les parties en ligne : quand la guerre froide laisse place à une guerre mondiale... ■

QUIZ

Connaissez-vous la guerre de Cent Ans ?



Trois soldats français de la guerre de Cent Ans. Selon Angus McBride, l'illustrateur, de gauche à droite, un milicien du Nord, un sergent champenois et un arbalétrier provençal.

1pt

1-Quelles sont les bornes chronologiques du conflit ?
a) 1337-1453 - b) 1287-1389 - c) 1398-1487.

1pt

2-Quels rois s'affrontent au début du conflit ?
a) Richard Cœur de Lion et Philippe III le Hardi.
b) Édouard III et Philippe VI de Valois.
c) Henri III d'Angleterre et Louis X le Hutin.

1pt

3-Quelle est la cause fondamentale du conflit ?
a) La domination de la riche Flandre.
b) Les prétentions du roi d'Angleterre au trône de France.
c) Un problème religieux.

1pt

4-Les effectifs totaux engagés dans les batailles se situent-ils...
a) en dessous de 30 000 hommes ?
b) entre 30 000 et 150 000 ?
c) au-dessus de 150 000 ?

2pts

5-Parmi les vassaux du roi de France, qui se range, dès le début, derrière l'Anglais ?
a) Les Flamands - b) Les Bretons -
c) Les Bourguignons.

2pts

6-Quelle bataille navale donne la maîtrise des mers aux Anglais en 1340 ?
a) La Hougue - b) Dieppe - c) L'Écluse.

1pt

7-Où se trouve Crécy, lieu de la première grande victoire terrestre anglais ?
a) Dans l'Aisne - b) En Eure-et-Loir -
c) Dans la Somme.

1pt

8-À Crécy, les arbalétriers du roi de France sont-ils...
a) Génois ? - b) Suisses ? - c) Sardes ?

1pt

9-Lors de la bataille de Poitiers (1356), qui règne en France ?
a) Philippe VII - b) Jean II le Bon -
c) Louis X le Hutin.

2pts

10- Qui est le Prince Noir ?
a) Édouard, prince de Galles.
b) Le comte de Warwick.
c) Le comte de Northampton.

2pts

11- Qui commande l'escadre castillane, alliée du roi de France qui détruit la flotte anglaise à La Rochelle en 1372 ?
a) Nicolas Behuchet - b) Coligny -
c) Ambrogio Boccanegra.

2pts

12- Le connétable Bertrand Du Guesclin était-il à l'origine...
a) Seigneur de Broons, non loin de Dinan ?
b) Seigneur de Saint-Cyprien, en Sarladais ?
c) Comte d'Aunis ?

1pt

13- Qui le parti des Armagnacs soutient-il ?
a) Le roi d'Angleterre.
b) Jean sans Peur.
c) Le roi de France.

2pts

14- Quelle bataille met fin à la guerre de Cent Ans ?
a) Castillon - b) Orléans -
c) Formigny.

Total: /20 points

Réponses : 1a :
2b : 3b : 4a : 5a :
6c : 7c : 8a : 9b :
10a : 11c : 12a :
13c : 14a.

Si vous n'atteignez pas la moyenne, jetez-vous dans *La Guerre de Cent Ans*, de Jean Favier, chez Fayard.

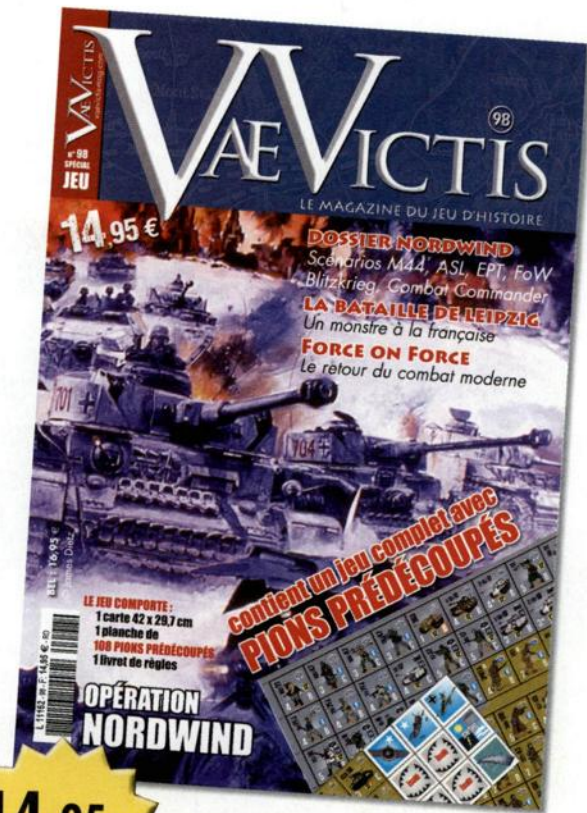


REDÉCOUVREZ L'HISTOIRE GRÂCE AU JEU

VaeVictis, LE magazine du jeu d'histoire, vous propose tous les deux mois de redécouvrir les grandes batailles et campagnes militaires au travers de très nombreux jeux avec pions, figurines, ou même de plateau.

VaeVictis est à la fois une revue d'histoire militaire, de part ses articles « art de la guerre » qui recadrent l'action dans son contexte d'époque, détaillent les doctrines stratégiques et tactiques du moment, et un magazine d'actualité ludique avec ses ouvertures de boîtes, analyses de jeux, techniques de peinture, nouveautés figurines, etc. De plus, chaque bimestriel contient en encart un jeu complet rapide et facile à mettre en oeuvre, idéal pour initier les débutants ou découvrir une période historique ☐

Dans Le VaeVictis n° 98
ÉDITION «SPÉCIAL JEU»,
OPÉRATION NORDWIND : jeu complet
avec PIONS PRÉ-DÉCOUPÉS



14,95 €
le Spécial Jeu

VaeVictis n°98

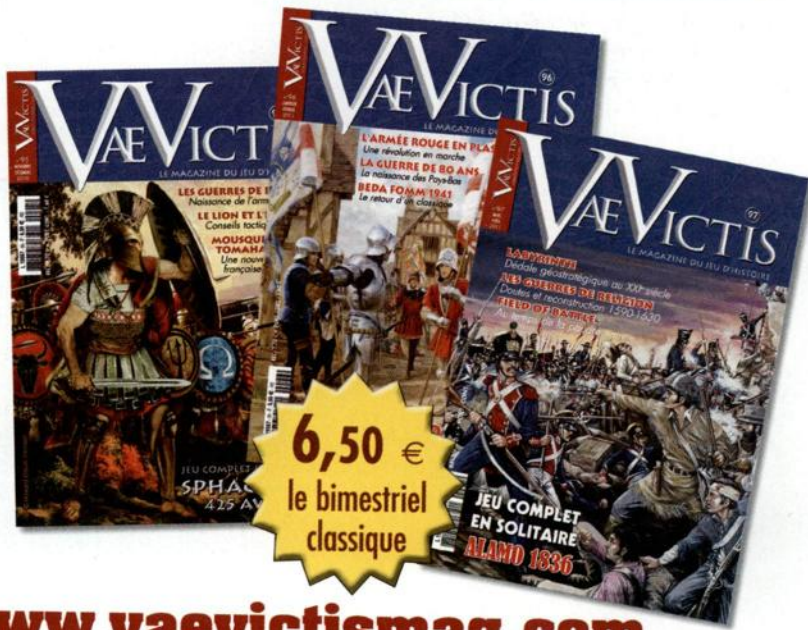
ANALYSE DES NOUVEAUTÉS :
Leipzig, Julian, Hornet Leader,
Fire & movement, The coming Storm,
Force on Force, Spearpoint 43

ARTICLES HISTORIQUES :
Opération Nordwind 1945
Les Guerres de Religion (3)
La bataille de fort Alamo

FIGURINES :
Mousquets & tomahawks
etc.



Des guerres de l'antiquité aux conflits modernes



6,50 €
le bimestriel
classique

www.vaevictismag.com

Août 1914, le grain de sable était belge!

Par Charles Turquin

« La victoire a cent pères, la défaite est orpheline. » C'est vrai... et le père Joffre avait raison d'ajouter : « Je ne sais pas qui a gagné la Marne, mais je sais qui l'aurait perdue ! » N'empêche qu'on en discute encore, près d'un siècle après l'événement. L'armée du Kaiser devait écraser la France en six semaines. Qu'est-ce qui a raté ?

Longuement médité, le plan Schlieffen était simple et grandiose : passer par la Belgique pour déborder le front français et l'enrouler comme un vieux tapis. En théorie, c'était imparable.

Pourtant, ce plan a capoté sur la Marne. Pourquoi ? Because le corps expéditionnaire britannique ? Bof... Quatre ou cinq divisions, cela ne comptait guère.

L'intervention des Russes ? Ils ont sacrifié deux armées pour retenir quelques Allemands en Prusse orientale. Mais ce détail était prévu.

La clairvoyance de Lanrezac, qui sut extraire la gauche française d'une étreinte broyante ?

La stupéfiante placidité de Joffre, qui parvint à se rétablir en dépit du désastre initial ?

Le coup d'œil fulgurant de Gallieni, qui discerna immédiatement la possibilité d'une contre-offensive de flanc, sur l'Ourcq ?

Et puis, qui aurait pensé qu'au terme d'une terrible retraite, les troupiers français trouveraient l'énergie d'attaquer au son du clairon ? Cela ne s'était jamais vu !

Côté allemand, il y eut certainement du cafouillis. D'abord la stupidité du Kronprinz de Bavière, qui résista puis contre-attaqua en Lorraine... alors qu'il avait mission de reculer pour piéger les Français.

Puis la noire incompétence de Moltke Junior, qui dirigea les armées du Kaiser comme un cochon s'essayant au patinage artistique !

Tout cela n'aurait probablement pas suffi. La machine de guerre allemande était si puissante, si méticuleusement ajustée ! Il fallait quelque chose de plus : un grain de sable pour gripper, enrayer ce formidable mécanisme. Ce grain de sable, ce fut l'improbable résistance des misérables Belges.

Ils ne représentaient rien ! Ils n'avaient que des fortifications obsolètes et une armée d'opérette : six divisions de troufions mal armés ! De quoi faire une haie d'honneur au passage des troupes allemandes. Mais, à la stupéfaction générale, ils se sont battus.

Dès le 4 août, ils se rendirent néfastes : d'abord en défendant leurs forts de Liège, infligeant des pertes de temps et d'effectifs. Puis en rossant l'élite des troupes impériales, à la « bataille des Casques

d'argent ». Incroyablement, dans les plaines de Haelen, leur unique division de cavalerie mit en déroute les uhlands, dragons et autres beaux sabreurs du corps Marwitz !

Vétilles que tout cela, contretemps mineurs dans l'immense mêlée ! Mais les satanés Belges coupaient les lignes téléphoniques, perturbant les communications. Ils sciaient des arbres pour bloquer

les routes. Excédés, les casques à pointe ont fusillé un bon millier de ces sauvages, incendié leurs villages, mais en vain : ces Belges étaient d'enragés terroristes. Le vrai drame, l'abomination, c'est que ces Schweinhunden avaient fait sauter tous les ponts et les tunnels, ferroviaires et routiers ! Leur réseau ferré — le plus dense du monde — en devenait impraticable. Et cela, c'était catastrophique ! Toute la logistique était fichue ! Les armées du Kaiser allaient de l'avant mais les munitions suivaient mal et le ravitaillement plus du tout. Leurs guerriers sont arrivés sur la Marne sur leurs estomacs vides, titubant de faim !

Certes, les Français aussi étaient épuisés par l'interminable retraite, mais du moins se repliaient-ils vers des gamelles pleines.

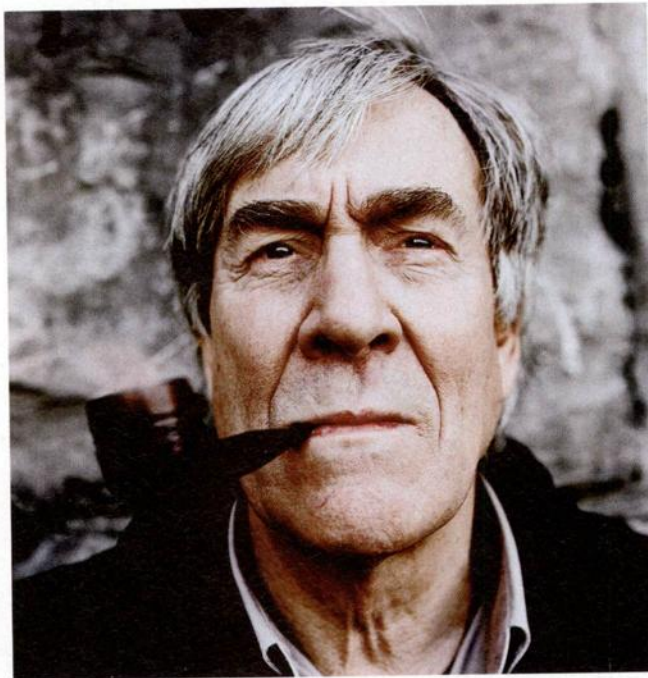
Ach, quel drame que ces chemins de fer sabotés... Quand Moltke voulut prélever des divisions sur le front lorrain pour renforcer l'aile droite, il s'aperçut que cette rocade était impossible : il aurait fallu la faire à pied !

Restait au nord un corps d'armée qui aurait pu boucher le trou entre Kluck et Bülow. Mais les maudits Belges ont choisi ce moment pour opérer une sortie. Quittant leurs fortifications

d'Anvers, ils menaçaient les arrières allemands ! Les renforts destinés à la Marne durent faire demi-tour pour les refouler. L'admirable plan Schlieffen s'effondrait.

À tout le moins, il eût fallu écraser ces Belges importuns. De fait, on les croyait bloqués dans leur camp retranché d'Anvers, comme jadis le regretté Bazaine à Metz, mais ils se sont échappés par un trou de souris, avec armes et bagages, et ont encore trouvé moyen, en octobre, de faire front sur l'Yser. Sans quoi les Anglais n'auraient jamais pu tenir à Ypres.

Gott était mit uns ? Sans doute... aber les Belges étaient contre. Schicksal ! Le destin ! ■



« Ces Belges étaient d'enragés terroristes. Le vrai drame, l'abomination, c'est que ces Schweinhunden avaient fait sauter tous les ponts et les tunnels ! »